

MARIA D'AN DRINDED

-

VIES DE TRINITAINES

Gwenn Abgrall-Servettaz

MARIA D'AN DRINDED

VIES DE TRINITAINES

LES ÉDITIONS DU MENHIR

*À mes gars d'amour,
créateurs de bonheur quotidien*

*À mes parents et mes frères,
garants de notre joie*

“L’histoire est, comme la mer,
belle par ce qu’elle efface :
le flot qui vient enlève sur le sable
la trace du flot qui est venu,
on dit seulement qu’il y en a eu,
qu’il y en aura encore ;
c’est toute sa poésie
et sa moralité peut-être ? »

Gustave Flaubert

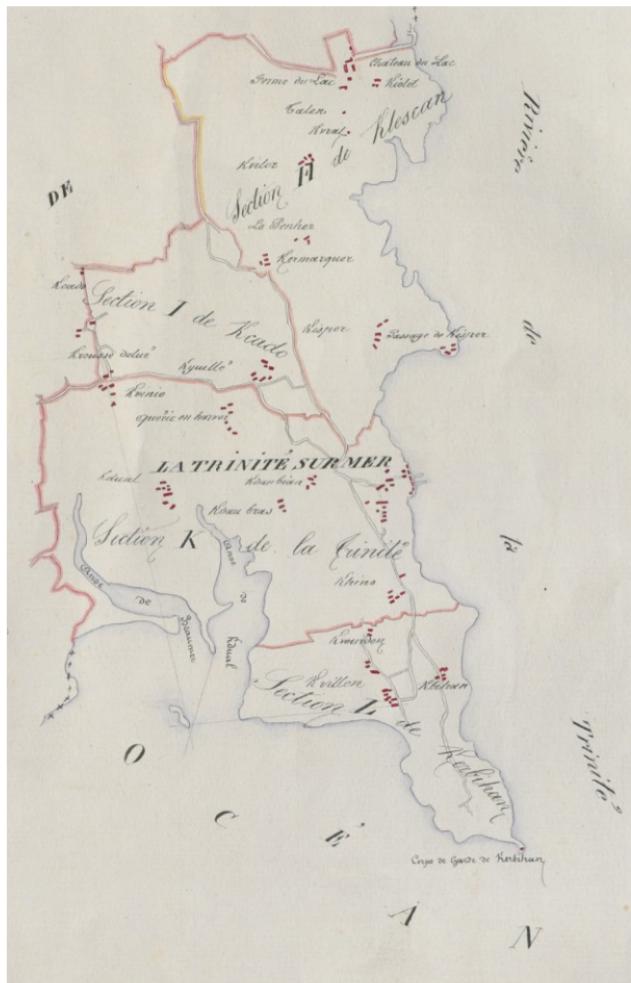
Par les champs et par les grèves, 1858

Trinité.



Vue d'ensemble La Trinité-Carnac, mai 1833

Plan cadastral, Archives départementales du
Morbihan, 3 P 74



Vue d'ensemble, La Trinité, 1864

Arch. Dép. Morbihan, 3 P 131

Dans les risées de la mémoire

Enfant, je me pelotonnais souvent sur les marches de béton granuleux, agrégat de galets de la grève d'en bas. À l'abri du vent, dos au phare du grand môle, je cherchais une place, fesses bien calées au mieux du sol dur et inégal. Bras repliés contre mon petit buste, genoux dans les dents, cheveux filant au gré du courant d'air, je remplissais mes yeux noisette de tous les verts de l'océan... C'était pas tout à fait l'océan, le grand, le vrai. C'était plutôt la rivière, ses ombres, ses reflets et, en ligne d'horizon, la baie, la magnifique, ses ondulations magiques au gré du ciel changeant. Parfois, selon la météo, quelques taches longilignes s'apercevaient au fond, droit dans le 180°,... les îles du Ponant, ces belles silhouettes aux prénoms de palmipède : Houat et Hoëdic, le canard et le caneton en breton.

Quelques voiles, quelques sillages, des mâts de bateaux qui tintent et hérisSENT le paysage de leurs lignes gris-blanc, noires en

contrejour. Les bois de l'autre côté du pont, douce masse verte qui donne à la rivière de si belles nuances sous le soleil entre-haché de nuages rapides. Le friselis des vagues berce en un ballet chaque jour renouvelé les voiliers sagement amarrés aux bouées rondes du chenal. Le port, pavé de larges dalles de granit poli par les siècles, accueille quelques caseyeurs et les vieux gréements chers à notre bon Docteur, pour offrir aux passants le spectacle de leurs manœuvres impeccables. Une rangée de bâtisses borde les va-et-vient des automobiles, cyclistes et piétons affairés ou en balade entre les commerces aux vitrines pimpantes.

Par-delà les marches grimpant le long du bar-tabac, le village. Le vent dans les ruelles, l'air tantôt ample et puissant, léger ou caressant, selon qu'il est rempli des saveurs de la rivière, des bourrasques du suroît ou d'une brise d'été. Au creux des jardins clos, le murmure de la mer qu'on aperçoit entre toits et pignons, quand on revient vers elle, en descendant du bourg. Les maisons, adossées l'une à l'autre pour se tenir chaud, tantôt hautes et massives quand une autre est fluette et

discrète, telle une ribambelle d'enfants qui sinuerait sagement du quai aux premiers vergers, des bords de la rivière enjambée par le pont à la douce ligne des plages regardant vers le large. Les façades blanches percées de petites fenêtres enchâssées dans la pierre de taille, aux volets de bois telles des paupières bien trop souvent fermées. De la douce géométrie des toits émergent l'amer remarquable du clocher de l'église et la haute ramure de son voisin le chêne séculaire.

Passés les vieux commerces aux devantures défraîchies, dans le haut de la rue qui remonte du port, après le perron de l'ancienne mairie et avant le bureau de poste d'antan, la vieille maison dresse fièrement sa façade blanche. Autrefois la plus jeune de toutes, quand elle était commerce et logement à la fois, elle est devenue tour à tour cocon d'où se sont envolées de belles destinées, lieu de vacances, demeure épisodique pour jeunes désargentés. En tout temps, elle a été refuge en marge d'un monde trop dur. Aujourd'hui, comme tant d'autres, seulement habitée l'été et un ou deux rares week-ends de belle saison, elle attend. Elle a dû en pleurer, des nuits de

novembre, seule et triste dans le village déserté. Elle en a sûrement grelotté un paquet, des petits matins gelés de janvier, quand l'air crisse de tant de froidure dans le ciel bleu. La maison de Maria, celle des années de viduité, de labeur et de guerre, mais aussi le berceau de ma mère, de mes étés d'enfance et d'adolescence, le havre de tous les marins de la famille, l'abri de la tribu qu'on croyait indivisible. Elle en a vu et entendu, des voix qui gémissent d'amour ou de douleur, des visages extasiés par l'enfantement ou la jouissance, des corps transpirant de plaisir ou de souffrance, des pensées pures et d'autres torturées, des soupirs de bien-être comme des cris d'angoisse... Et tant de larmes aussi, et quelques joies parfois...

Si ses plus belles années ont trouvé leurs printemps et leurs étés bercés, façonnés et gravés dans les tapisseries et les boiseries de chacune de ses pièces, elle n'oublie pas les automnes de malheur et les hivers de solitude, quand le parquet ne grince plus des pas feutrés des amoureux, quand les rires ont fini de résonner de la cour au salon, quand les portes se referment, taisent pour de longs mois les

allées et venues des enfants chamaillieurs, les chuchotis de leurs parents en quête de repos.

Seule avec ces souvenirs, j'ai enfilé le gros chandail de Mamie, mis de l'eau à chauffer. Assise en tailleur dans le canapé, je regarde le feu. Faire du thé, par le geste immémorial de verser de l'eau, me ramène au premier jour, malgré les centaines d'hectolitres écoulées depuis. Les années ont passé, on dirait pourtant que ce pull aux mailles douces et moelleuses comme au premier jour vient d'être tricoté. Il porte encore dans chacune de ses fibres, savamment assemblées aux points de blé germé et chevron, l'histoire de ces matriarches bretonnes, femmes d'ouvrier ou de marin, mères d'officier ou d'ingénieur, qui se sont succédées dans la maison. Épicière, couturière, artiste peintre, institutrice en vacances, étudiante à peine diplômée ou secrétaire, leurs chemins serpentent des rives du Crac'h aux plages du Maroc, jusqu'aux îles ultramarines. Mère d'une dizaine d'enfants, jeune veuve aux traits prématurément décatis, midinette de bord de mer amoureuse d'un gars de la ville, épouse fidèle ou trentenaire délurée, elles ont emporté à travers les

décennies progéniture, souvenirs et valises par-delà les rivières, les montagnes et les mers.

D'abord, il y a Maria, l'épicière du bourg d'entre-deux-guerres, sa vie de Trinitaine de 1882 à mon enfance, le destin de sa famille et les traces qu'il m'en reste. Entre les murs et les ruelles, il y a aussi Loeiza qui trébuche et peine à exister, enfant universelle, femme atemporelle. Enfin, il y a Maouezig, notre contemporaine, qui se faufile sur son chemin de vie cahoteux et écrit pour rappeler l'avant, comprendre le maintenant, imaginer l'après. De décennies en saisons, voilà l'histoire de cette petite Bretonne qui s'en va par les chemins de sa mémoire humer les saveurs passées, les relents des moments difficiles, écouter les rumeurs des voix qui se sont tuées, essayer d'apercevoir derrière les brumes ancestrales des bouts de vérité. Les yeux remplis de l'air du large, cernés de rides de soleil, du sable au creux des plis du 501, elle arpente les sentiers tortueux du souvenir, tente de déchiffrer le passé, l'imaginer, le percevoir à partir de ce qu'il en reste, des quelques traces éparses prises dans les rets de la vie, glanées dans les conversations et les souvenirs des

anciens ou de quelques vieilles pies qui, malgré leur plumage terni par le temps, continuent de jacasser à tout va pour qui veut bien les écouter.

Assise sur le plancher de la grande pièce claire aux empreintes de jadis effacées par les peintures fraîches et les vernis soignés, enfin seule avec ses idées, ses pensées, ses écrits passés et à venir, Maouezig raconte. Les caisses et les cartons qui contenaient tous les cahiers, albums et souvenirs serviront bientôt de repaire aux enfants, ils en feront une maisonnette fragile mais ô combien magique pour abriter leurs jeux les plus secrets, leurs instants de connivence comme leurs moments d'âpre solitude... mais c'est une autre histoire. Pour l'heure, les années défilent et les visages apparaissent, les mains soyeuses des brodeuses ou râches des ménagères pianotent tour à tour au clavier de leurs vies, les marches funèbres alternent avec les impromptus vifs et joyeux, un requiem dégrise une valse, un tango fouette une berceuse, une ritournelle berce un opéra. Tout s'enchaîne, inexorablement, le tourbillon perpétuel de toutes ces existences l'emporte.

À la lumière d'une bougie posée sur la table de la cuisine, scrutant l'horizon depuis un rocher ou blottie au creux d'un bosquet, je voudrais vous conter cette histoire sans début ni fin qui chaloupe et virevolte, parfois hésite ou renâcle, mais toujours poursuit le flux obstiné des méandres de l'existence. Tantôt à l'abri du port enchassé entre roches et marais, tantôt face aux bourrasques de la pleine mer, j'arpente ce paysage, ancestral et futuriste à la fois, pour trouver la bonne position, laisser le flot repartir à l'assaut de la digue des contingences quotidiennes, tenter de percevoir la petite faille, la fissure où le filet de pensées va pouvoir se glisser et reprendre son travail de lissage polissage pour agrandir le passage, creuser le lit et dans le courant installer la fluidité, le tranquille ruisseau qui chante et luit au soleil.

Comme d'autres ont jadis été *par les champs et par les grèves*, j'aimerais vous emmener par les phrases et par les chapitres, vous dire les matins tendres et les soirs embrumés, les décès, les heureux dénouements, tous les après, tous les comment et surtout et encore tous les enchantements.

Une heure tranquille en bord de rivière, un jour complet à triturer mes pensées, contemplant des absences en longeant le port, le cœur étreint de mille questions, de cent millions de secondes qui ont fait les instants qui ont fait les moments de tant de gens, de tant de vies, des qui ne sont plus, des qui ne sont pas encore mais toujours et surtout cette ivresse du je suis là, je pense et j'aime et... pas grand-chose, un petit souffle, une légère brise et on revient au commencement et on repart sur les rivages improbables d'une existence décousue, d'un au-delà inconnu, d'un passé échevelé, d'un après incertain.

*

Tout ce qu'il me reste de Maria, c'est cette cafetière en porcelaine aux fleurs délicates. Son couvercle a disparu depuis bien longtemps, perdu dans un déménagement, cassé un jour de malchance, va savoir ? Tant de va-et-vient dans cette maison, tant d'existences entrecroisées, trop de fils tendus à se rompre m'empêchent aujourd'hui de comprendre, rien qu'en les regardant, l'origine

ou le parcours des objets. J'essaie de distinguer le fil des souvenirs camouflés au repli du bec de la verseuse, pour tracer une esquisse de la vie de Maria, pour savoir quand et qui elle invitait à prendre un café, comment elle le préparait, comment elle disposait les tasses et le sucrier en verre bleu sur la table du salon. Mamie, Bellic ou Tatare auraient pu, l'air de rien, me raconter les après-midis d'hiver, les rudes journées d'automne ou les petits matins calmes de début de printemps. Maintenant qu'elles sont parties papoter ailleurs, je ne peux qu'essayer de remonter des lambeaux de ma mémoire les histoires de famille, les petites anecdotes ou les grands drames qui jalonnèrent la vie de mes aïeules. Les forces du destin sont parfois plus puissantes que la volonté d'une femme, en tous cas plus solides qu'un service à café, fût-il manipulé par des mains prudentes et en de rares occasions seulement. Pour rappeler les sons, les ambiances, les fragrances, les sensations de l'avant, ne restent que les souvenirs des murs de la cuisine, du plafond de la salle à manger, du chambranle des fenêtres ou des portes vermoulues du placard.

Et cette cafetière br ch e  du col. Semblables aux rinceaux d'une glise, les entrelacements de son décor, rayés par une fine fêlure, chatoient en arabesques dans des tons de vieux rose mêlé de vert tendre. Reflet des douceurs d'antan et des chaos traversés au fil du siècle, elle garde, encore accroch e  脿 l'anse au style suranné, la mémoire de ces vies. Le tintement léger du couvercle repos  un peu trop brusquement résonne 脿 mon oreille. Je vois le mouvement gracile de son bec penché sur les tasses, tel le cou d'un cygne fier et vigilant veillant sur ses petits. Il me raconte une réunion de voisines, une fin de repas de communion, la visite d'un cousin renommé. Me voilà 脿 broder mentalement ce lien ténu qui me rattache aux vies passées, tentant maladroitement d'en retenir des bri es, des parfums et des souvenirs pour tisser la trame du linceul où ensevelir une bonne fois pour toutes cette hérédité incomprise.

Entre les rameaux et les boutons de rose qui ornent la porcelaine, donc, questionnant l'absence, imaginant l'antan, j'ai placé une plante grasse d'intérieur. Comme en une farouche tentative pour dénouer les intrigues

émanant des rares traces du passé et des témoignages ressassés à l'infini par les anciens, elle s'est efforcée pendant tous les mois d'écriture de suivre de ses petites feuilles rondes les courbures et les entrelacs de la fragile surimpression incluse dans le corps de cette verseuse d'un autre temps. Bizarrement, alors que je m'équipais chaque jour de bonne volonté pour passer des heures entières à la table de travail, en un été et un début d'automne, la plante périra, desséchée de mauvais traitement, ou d'un manque d'affection. Peut-être aussi a-t-elle doucement cédé sa place dans mon quotidien, me laissant attentive à questionner et ressentir le passé et me concentrer sur le seul récit de l'existence de mes aïeules ?

En tout cas, aucune marque de fabrique ne vient éclairer mes recherches d'origine ou de datation. Elle doit appartenir à l'époque où, dans les belles maisons aux parquets recouverts de tapis venus d'Extrême-Orient ou du fin fond du Maghreb, comme dans les chaumières obscures au sol en terre battue, les femmes tentaient de contrer les mâles ardeurs comme leurs plus tendres sensations par

d'habiles subterfuges, perdant tôt leur innocence, déniaisées par l'âpreté du destin. De leur vie rude ou doucereuse, selon qu'elles étaient nées dans la dentelle ou sur une couche de paille, voici quelques traces éparpillées.



Ferme Le Rouzic à Kerallan
© Marc Le Rouzic

Des champs à la rivière

À l'aurore de notre histoire, c'est au creux d'une ferme carnacoise que les âmes et les coeurs s'enlacent : Albin Le Rouzic et Marie-Anne Rio fondent leur famille en septembre 1826, au hameau de Kerallan. Il a vingt-cinq ans, elle en a dix-sept. Leur première enfant, Marie-Julienne, naît deux ans plus tard. Quatorze mois après sa naissance, une nouvelle frimousse apparaît, puis une autre l'année suivante. Jusqu'à l'âge de trente-sept ans, Marie-Anne enfantera tous les deux ans. De Jeanne et Rosalie, nées troisième et sixième, il ne restera pas de trace : l'état civil demeure silencieux sur leur décès, probablement en bas âge ou dans une autre commune. De Victor, né le cinquième, on sait seulement qu'il ne vécut que quelques mois. Victime d'une épidémie, d'une période de mauvaises récoltes entraînant la disette ou d'un accident dans la cour de ferme, aucun indice ne nous éclaire sur les raisons de son décès.

On peut toutefois imaginer que la destinée de cette fratrie aura été meilleure que celle de bien d'autres familles. Au creux des registres, on trouve ainsi parfois le souvenir de sorts plus sombres :

Acte de décès N° 39 – « Anonime, père et mère inconnus »

L'an mil huit cent vingt-six, le vingt-trois août, devant nous maire et officier d'état civil de la commune de Carnac, [...] sont comparus Mathurin J., âgé de soixante-cinq ans, et Albin J., âgé de trente ans, les deux laboureurs, demeurant au village de Kerdrovihan, en Carnac, non parens au décédé ci-après, lesquels ont déclaré que ce matin à six heures, on a trouvé dans le champ dit Er Parc Moïn, le cadavre d'un défunt du sexe masculin, ayant l'âge d'environ quatre jours, né de père et mère inconnus. Et ont les déclarants affirmé ne savoir signer [...].

Marie-Anne est bienheureuse, elle qui, des dix bambins nés en deux décennies, bercera, langera, nourrira et élèvera trois filles et quatre garçons jusqu'à l'âge adulte.

Un midi de mai 1847, cela fait maintenant cinq mois que son dernier-né est arrivé, pile pour le jour de l'An. Marie-Anne est à préparer le repas pendant que les plus petits s'occupent dans la cour, quand sa fille aînée, qui a maintenant dix-huit ans, entre tout essoufflée dans la salle commune :

— Maman, j'en ai encore vu deux, ils marchaient en parlant comme font toujours ces gens, sans regarder autour d'eux, et j'aurais bien pu les heurter s'ils n'avaient pas levé la tête au dernier moment !

— Où donc étais-tu à cette heure, Marie-Julienne, pour croiser des messieurs de la ville ? Je te croyais aux champs pour aider à rentrer les foins !

— Justement, je m'en revenais de Kerlescan, les gars avancent bien par là-bas et il est grand temps de rentrer le fourrage avant l'orage qui s'annonce, c'est *Tad Goz* qui le dit ! J'ai coupé par le Ménec. En descendant après le moulin, je me suis trouvée nez à nez avec des messieurs ! Il faut voir comme ils étaient mis, avec leurs chemises en soie et leurs bottines en cuir...

— Ah, c'est sûrement ces deux messieurs de Paris qui logent chez Mme Gildas. Il paraît qu'ils sont bien bavards, ça a dû leur donner soif, qu'ils ont réclamé des bières et discuté fort tard hier... Après ça, elle les a entendus se lever plusieurs fois pour remplir leur seau ! Ce matin, ils seront partis se dégourdir les jambes et voir les menhirs... Tiens, va-t'en chercher un broc au puits et lave-toi le visage, que tu es toute rouge à ainsi t'effaroucher ! »

Marie-Julienne obéit. La chaleur de la cour la happe au sortir de la chaumière. L'été est là avant l'heure, les cerises lui adressent leurs clins d'œil malicieux depuis le coteau menant au potager... Elles seront bientôt gâchées avec ce soleil de plomb. Julien, son cadet de treize ans, installe justement une échelle le long du tronc, aidé de Pierre-Louis, qui du haut de ses sept ans lui tend un panier. Elle les interpelle :

— Julien, attrape-donc le panier avant de grimper, garnement ! Et prenez garde, tous les deux : si Mam'Goz vous surprend la bouche toute barbouillée avant le repas, vous allez l'entendre ! ».

Croquer la tendre peau rouge et lisse, entamer la chair juteuse pour en savourer la délicieuse acidité... L'idée est plaisante, mais pour l'heure elle a soif, elle a chaud, elle pourrait prendre feu ! Encore quelques pas et la voilà devant la margelle de pierre pour tirer l'eau du puits. Elle replace sous sa coiffe une mèche de cheveux échappée de la fine toile blanche qu'elle a pourtant bien ajustée ce matin avant de s'en aller aux champs. Ses épaules tirent, son dos est raide de la course dans la lande, ses jambes fermement ancrées dans le sol sont deux masses d'airain. Bras douloureux et cuisses galvanisées par l'effort, elle sent son cœur reprendre la chamade... D'un puissant coup de reins, elle hisse le seau sur le rebord du puits. Ses mains, douloureuses d'avoir vigoureusement empoigné la manivelle, plongent dans l'eau fraîche. Elle asperge sa figure, laisse ruisseler l'eau sur ses joues, suivre la ligne effilée de son cou et rafraîchir en une langoureuse coulée son buste brûlant. La toile épaisse de son corsage retient les dernières gouttes, c'est maintenant une étrange sensation qui la saisit entre les seins puis le long de son ventre, comme une caresse

du soleil ou la morsure d'un petit animal. Elle ne sait comment, ni pourquoi, c'est maintenant tout son corps qui frémît, de sa bouche à ses cuisses, elle n'est plus qu'un lent frisson qui n'en finit pas.

Mais sa mère l'appelle, stoppant net ses pensées troublantes. Pas le temps de penser à soi, à ce qu'elle ressent. Elle en parlera ce soir à Marie-Germaine, sa sœur cadette qui partage ce quotidien rude de fille de cultivateurs. Il faut préparer le repas pour les hommes qui vont bientôt rentrer des champs, envoyer Julien et Pierre-Louis chercher les bêtes pour les ramener à l'étable, et aussi s'occuper de Léon, de Marie-Anne et du tout-petit Pierre-Marie qui pleure tant que tant dans son berceau, déjà trop étroit pour ce petit gaillard emmailloté. Tout ce travail, la ferme, le ménage, les petits, l'ont détournée de l'école. Comme ses parents, elle ne sait ni lire ni écrire, et tout juste compter. Point n'est besoin de savoir tout cela pour participer aux travaux des champs, perpétuer à travers les siècles une kyrielle de semaines, de moissons, de récoltes et d'élevages. Le temps est rythmé par les messes dominicales, les pardons et les

bénédicitions du bétail, pour tous ceux qui labourent la même terre que leurs grands-pères et leur père avant eux, pour toutes celles qui vont de la même mesure au même lavoir que leurs grands-mères et leur mère avant elles.

La description que fit l'un des deux messieurs de la ville entraperçu ce jour de printemps ne lui parviendra donc jamais : « *Nous allions dans l'herbe, tête baissée et devisant sur je ne sais quoi, quand un frôlement nous a fait lever les yeux et nous avons vu une femme s'avancer par le sentier qui descendait, nu-pieds, nu-jambes, sans fichu, son grand bonnet remuant, sa jupe claquant au vent, une main sur la hanche et de l'autre retenant une énorme gerbe de foin qu'elle portait sur la tête ; elle marchait avec des torsions de taille, hardie et belle, dans son corsage rouge. Elle a passé près de nous. Son souffle était large et fort et la sueur coulait en filets sur la peau brune de ses bras ronds.* »

Quel outrage aurait ressenti Marie-Julienne, si elle avait pu lire qu'après avoir été dévisagée en plein effort par deux étrangers, elle avait été représentée comme une va-nu-pieds dépenaillée ! C'est en effet Gustave Flaubert

qui traînait ce jour-là ses guêtres entre les menhirs, « *ces grosses pierres* », en compagnie de son ami Maxime Du Camp. Ils raconteront leur balade carnacoise dans la *Revue de Paris* en 1858, puis le truculent récit de leur périple à travers la Bretagne sera publié et lu par la haute société dans les années 1880. À la même époque, Marie-Julienne, bientôt cinquantenaire, déclarera la naissance de sa nièce Marie-Rose, sœur aînée de Maria, en signant d'une croix l'acte d'état civil.

Dans sa jeunesse, Marie-Julienne n'a donc probablement pas savouré les douceurs du bord de mer, mais elle aurait certainement aimé goûter aux mêmes délices que les deux écrivains : « *n'y faire autre chose que de nous promener au bord de la mer et à nous coucher sur le sable, où nous dessinions avec nos bâtons des arabesques qu'effaçait le flot montant et sur lequel, étendus en plein soleil, nous dormions comme des lézards. L'un près de l'autre, assis par terre, nous prenions nos doigts, nous retournions la carcasse séchée de quelque vieux crabe évidé, nous cherchions des galets creux pour nous faire des encriers, nous ramassions des coquillages, et la journée*

passait. Le soleil s'abaissait sur la mer qui variait ses couleurs, continuait son bruit et laissait sur la plage son long feston de varechs et d'écume, nous ouvrions nos poitrines, nous humions le parfum des vagues, douce et âcre senteur mêlée d'eau, de brise et d'herbes, qui accourt vers nous du fond de l'océan, et des bouffées d'air chaud venaient d'entre les trous des dunes dont les joncs minces s'accrochaient aux boucles de nos guêtres. Quand le soir était arrivé, nous retournions au gîte en regardant dans le ciel les grandes traînées de pourpre qui s'étendaient sur son azur. »

Mais l'heure n'est pas à la contemplation de la nature environnante pour Marie-Julienne. Au hameau de Kerallan, mosaïque de champs et de granit assemblé en murs recouverts de toits d'ardoises ajustées pour les plus riches, de paille ou de chaume pour tous les autres, son univers, c'est la maison paternelle : quatre parois épaisses d'une pierre ancestrale piochée dans les champs de menhirs, taillée grossièrement par des mains larges et musclées aux ongles éraflés par le coup du marteau qui rate le burin, puis portée à dos d'homme ou de carriole quand on a bien géré les relations de

voisinage. En ce temps-là l’entraide n’est pas une vue de l’esprit, c’est une question de survie en milieu hostile. Il faut du courage ou l’ignorance d’autres possibles pour s’entêter à construire, perpétuer la tradition, élargir les familles. De saisons en années, des maisons s’érigent, des femmes donnent la vie ou la regardent s’enfuir, des hommes combattent ou périssent en mer, la roue tourne, laissant sur le papier des registres municipaux plus que dans les mémoires, l’empreinte de leurs existences.

Les actes d’état-civil, établis par des maires ne sachant parfois pas mieux écrire que certains de leurs administrés, souvent signés d’une croix par des déclarants ou témoins analphabètes, nous ont laissé d’infimes traces d’alors. Des familles d’une dizaine d’enfants, de la litanie des mariages et des décès jalonnant notre arbre généalogique, il me reste quelques bribes d’existences fragiles ou impétueuses, reliant les pointillés de ce serpentin hasardeux. Scrutant entre les lignes de feuillets élimés, scrollant de page en page l’aridité des formules administratives, j’entre dans une autre unité de temps et de lieux.

« La déclaration du décès susmentionné a été faite par... », « Lecture donnée du présent dressé par nous soussigné,... », « ...lesquels ont signé avec nous le présent acte, ce que le père a dit ne savoir-faire, après lecture. », « Extrait des minutes du greffe du Tribunal civil de Lorient (Morbihan) République Française, au nom du peuple français. Le Tribunal civil de première Instance séant à Lorient (Morbihan) a rendu le jugement ci-après au pied de la requête dont la teneur suit ... »

De ces centaines d'actes, de ces milliers de pages maintes fois parcourues, relues par des yeux embués d'émotion ou des regards froidement administratifs, de ces registres épais aux bords écornés, se lèvent autant de voix, surgissent autant de silhouettes. Naissances de jumeaux dont l'un ne survit pas, mariages groupés de plusieurs jeunes du village, décès d'inconnus de passage, dessinent un paysage aux contours mouvants.

*

Les années passent, ponctuées de naissances, mariages, décès. Les belles saisons succèdent aux longs hivers sombres. Franchissant quelques kilomètres de champs et la « petite falaise » du Men Du, Marie-Julienne remonte la butte presqu'inhabitée au-dessus de la rivière pour atteindre l'unique port en eau profonde entre l'estuaire de la Loire et la rade de Lorient et y épouser un marin, un qui regarde la mer au-delà du chenal, embarque sur des voiliers, goélettes ou bricks de haute mer. Elle laisse ses pensées s'envoler au gré de ses rêves de voyage et, bravant les mauvaises langues et les coeurs jaloux, elle livre son avenir à son époux, aux rochers battus par les flots, à ce trait qui ondule, sourit et s'appelle l'horizon, tantôt paisible, souvent blafard, parfois hargneux même, mais toujours attirant, mystérieux, ultime étape jamais atteinte. En juillet 1856, la voilà, par ce mariage heureux, logée dans une maison plus confortable que la chaumière parentale, fière de chausser des souliers au lieu des archaïques *boutou-coët*, peut-être même ornant son corsage d'une broche ou d'un camée comme les dames de la ville. Marie-

Julienne est la première des enfants Le Rouzic à avoir pu trancher, choisir son lieu de vie, justifier un au revoir. Après tout, ce n'est pas si loin, quelques encablures, comme ils disent en mer. Avec Jean-Marie, elle s'installe au Quéric, hameau bordant les marais du fond de l'anse de Kerdual, qui sépare Carnac de La Trinité. Jusqu'alors une seule et même commune, les deux bourgs seront déclarés indépendants l'un de l'autre en 1864, après de rudes discussions entre conseillers municipaux, clergé et hauts fonctionnaires.

C'est ainsi que quelques mois plus tard, vient le tour de Pierre-Louis, l'un des plus jeunes de la fratrie. À l'âge de réfléchir à son destin, il dit un jour : « Ça suffit, les prés, les noisetiers, la mare en bas du chemin, les coups de vent qui couchent les blés avant la moisson, le gel qui fend les pommiers en deux ou la grêle qui malmène la petite vigne auprès des ruines de la chapelle St Michel. Du haut de la colline, on voit bien qu'il y a un ailleurs, une fugue vers le meilleur, une ligne bleue et scintillante qui fait frémir le cœur et briller les yeux, allons voir à la côte si cet air du large veut bien de nous ».

Alors, il part, prenant exemple sur le mari de sa sœur aînée, pilote de la marine. Les tractations sont tendues, le débat houleux au cœur de la ferme parentale : un fils qui veut changer de vie, ça ne passe pas bien au mitan du XIX^e siècle dans une famille de cultivateurs. Ici, on vit au rythme de la terre, bercé par le cycle des pardons et des saisons, bien plus que par l'heure des marées. Mais si sa sœur a pu accéder à une vie meilleure en épousant un marin, fils de marin, diplômé de l'École des Pilotes de la Flotte, alors l'attraction est irrépressible et prend le dessus. Les habitants du hameau ont le regard envieux (ou rempli de respect, selon leur degré d'ouverture d'esprit) face à celui qui osera s'arracher aux ornières des chemins creux, s'extirper des rangs de patates et renier le cycle des labour-semailles-moissons pour s'emplir les poumons d'air salé, laver sa peau à l'eau de mer et voguer par le vaste monde. S'ensuivent des années d'allées et venues entre Mer du Nord et Méditerranée. Pierre-Louis, après avoir appris les arts de la navigation en haute mer, va commander bricks et goélettes avec plus ou moins de succès. Les registres de

la marine rapportent quelques naufrages entre 1866 et 1880 et même un blâme des autorités pour « manque de prudence » qui a entraîné la perte de son navire !

Les marins relâchent tout de même parfois et, entre deux appareillages pour des campagnes au long cours, le 15 juillet 1872, on célèbre à Kerallan les mariages de Pierre-Louis et de sa sœur Marie-Anne. Les jeunes Carnacois ont été attirés sur la côte par Marie-Rose et son frère Joseph-Marie, enfants d'un marin et d'une cultivatrice de La Trinité. Une fois les foins rentrés, donc, c'est parti, la page est tournée, dans la joie bruyante des au revoir prometteurs de retrouvailles à la prochaine St Cornély, à la mi-septembre. On tourne le dos à la tristesse lasse d'une mère épuisée par les maternités et les travaux des champs, qui voit partir deux paires de bras bien utiles ... Depuis quelques années déjà, elle a dû se passer de sa progéniture pour travailler les terres : Léon, le frère cadet de Pierre-Louis et Marie-Anne, a lui aussi quitté Kerallan, dès ses dix-huit ans, pour s'engager et naviguer. Incorporé comme matelot, il a obtenu son brevet de timonier à vingt-et-un ans puis, diplômé « maître au

cabotage » à vingt-cinq ans, après avoir suivi les cours de l'École d'Hydrographie, il navigue sur des goélettes, un chasse-marée ou un lougre, entre La Rochelle et Anvers. Baume sur le cœur pour une mère soucieuse de voir ses enfants réussir, ou acceptation d'une routine séculaire, Marie-Anne verra bientôt ces nouvelles familles être fécondes : sa fille Marie-Anne accouche neuf mois pile après la noce et Marie-Rose, l'épouse de Pierre-Louis, pour l'Assomption suivante.

Les jeunes mariés se sont installés près de la ferme parentale, au hameau de Kerhino, un essaimage de longères disposées par deux ou trois le long du chemin qui mène aux champs, aux salines, aux plages bordées de rochers et à la pointe qui s'avance dans la baie. Surplombant la rivière, quelques façades hautaines hérisseront bientôt la courbe douce des rives du chenal, comme un collier cassé dont les perles seraient tombées entre bosquets et murs de pierres sèches. Demeures bourgeois ou simples chaumières, elles composent un paysage quasi romantique, à l'instar des stations balnéaires de Normandie ou de Bretagne Nord, le soleil en plus. Au fil

des décennies suivantes, elles seront enkystées entre petits immeubles de rapport saisonnier et hideuses résidences néo-bretonnes des marins au commerce qui ont rehaussé le niveau de vie ancestral en participant au marché du pétrole, de l'armement ou de la haute finance.

Mais du temps de Pierre-Louis, point d'affréteurs de porte-containers, de chefs de l'industrie agro-alimentaire ou de banquiers internationaux, seulement des patrons de goélettes ou de caboteurs, une ribambelle de femmes en sabots, d'enfants pieds nus et des hommes fiers de leur casquette de marin. Des maisons basses de pêcheurs, de journaliers ou d'artisans, une ou deux fermes et quelques prés enclos de petites haies de saules et d'aubépines entourent la demeure des jeunes parents. Fière dans la lumière de printemps, dressant en direction des îles sa façade chaulée aux fenêtres étroites, prenant le soleil ou le grand vent de Suroît bien droite, solide et haute, la maison trinitaine défie le souvenir des sombres chaumières abandonnées au reste de la fratrie, là-bas au bout des champs, au fin fond de la campagne carnacoise.



Maison Le Rouzic à Kerino
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Ici, c'est soleil ou vent, ou les deux, souvent aussi les nuages, le ciel changeant et les arbres qui bruissent été comme hiver, tout pareil, avec la mer en plus. Ici, rien à voir avec cette étendue d'eau plate ou bosselée qu'on aperçoit du haut de la colline St Michel ou lors d'un ramassage de varech sur la grande plage après les marées d'équinoxe, pour amender les

sols. Ici, c'est un perpétuel va et vient de bateaux, barques ou schooners, au gré de la marée qui alterne les flots irisés et l'étendue nacrée des sables découverts. Ici, c'est l'air du large qui s'engouffre entre les rives, fait chatoyer les eucalyptus et frémir les pruneliers au bord du chemin de ronde. Ici, c'est le suroît qui enlumine et fait reluire les toits d'ardoise et les quais après l'averse, rehaussant de chaudes couleurs les murets et les pignons de granit à l'heure de midi, caressant amoureusement le tronc des pins et les pierres du clocher quand sonne l'angélus, matin et soir.

Des marins, des boulangers, des paludiers, des journaliers, des charpentiers, des couvreurs, des tisserands, un chiffonnier, des menuisiers et tous les douaniers, préposés, brigadiers ou patron... Les femmes sont ménagères, cuisinières ou lavandières, certaines tiennent un bistrot, « travaillent aux huîtres » ou cultivent la terre, d'autres confectionnent les vêtements de tous les jours ou les habits de cérémonie. Et chacune administre la vie de ses enfants, tant qu'ils sont sous son toit.

Ici, en bord de rivière ouvrant sur la baie, lieu d'activités en tous genres : commerce du bois et du charbon, arrivées et départs de pêche, travail sur les parcs ostréicoles, les échanges de denrées et matériaux venant par la mer, repartant par la route jusqu'au chemin de fer le plus proche, créent tout au long de leurs incessants va-et-vient des richesses et des relations. C'est une fourmilière d'hommes et de femmes s'affairant sans cesse, une myriade d'enfants dévalant les ruelles ou travaillant aux champs, quand ils ne courrent pas sur la grève pour glaner le repas du soir, paires et coques à foison.

Ici, dans ce village bordé d'un quai et de trois ruelles encerclant son église, dans les quelques fermes éparses en étoile, au château du Lac et au moulin de Kerdeneven, gardiens des frontières avec Carnac au Nord et à l'Ouest, jusqu'à la pointe de Kerbihan veillant sur la baie au Sud, dans ce microcosme bientôt élargi par les masures des journaliers ou les larges demeures des capitaines et autres « grandes familles », se côtoient ceux qui vont sur l'océan et celles qui les regardent partir.

Et la mer toujours proche. Berçant de ses marées les rives sablonneuses et les rochers épars, elle pénètre la campagne du Sud au Nord en un frémissement infini, se laissant dompter au Sud-Ouest en marais salants, mais déchiquetant entre des roches noires ou granitiques les quelques micro falaises de terre argileuse qui ouvrent vers la baie. Et tout au bout, Kerbihan, une dernière ferme, une plage, un sentier entre les champs de patates et la lande malmenée par les tempêtes.

Et à l'extrême pointe, Ty Guard, le corps de garde érigé sur une avancée de lande et de cailloux, masse de pierres habilement ajustées et jointoyées jusqu'au faîte, cheminée comprise. Le toit en escalier de granit, les marches pour accéder à la guérite du veilleur, tout est conçu pour durer face au vent, résister à la mer et épier éternellement les flots, surveiller chaque marée, contrôler chaque passage entre le port et l'océan. De là-haut, l'esprit bercé par la voix des vagues qui montent à l'assaut des rochers millénaires, j'aime voir monter le grain sur la presqu'île de St Philibert, savourer l'émerveillement des

couleurs et des lumières jouant sur la mer, le ciel, les buissons et les roches.

Parfois aussi, c'est jour de tempête. La mer ressemble à un mouchoir sale, ou à un vilain rhume. Tout ce gris-vert bordé du blanc de l'écume et du triste ciel pleureux évoque une mauvaise sinusite accompagnée d'un sacré mal de crâne. Les gouttes de pluie vaporisent une sorte de buée opaque qui va travers au suroît, ne laissant apercevoir que les mouvements du ressac sur les roches noires et le granit terni. Un ruisseau s'est formé au bas du chemin de ronde, une coulée d'eau vive qu'on pourrait prendre pour un torrent de fonte des neiges tant l'eau va vivement vers la mer, charriant quelques brins de cyprès et d'aiguilles de pins jusque-là rescapées des tempêtes hivernales. Dans le crépitement des gouttes esseulées et des dernières rafales hargneuses, seule la mouette en son vol semble encore de ce monde, être vivant solitaire bravant les éléments. Ensuite, le calme, la douceur du ciel fatigué de tant d'orages et de vent, l'espoir naissant d'une houle qui s'apaise, précèdent la respiration tendre de la

grève qui sèche à nouveau après toutes ces marées détrempées.

Alors, on peut marcher à nouveau sur le sentier sans perdre sa coiffe, sans cheveux emmêlés, sans visage fouetté par les rafales de pluie froide. Alors, on peut rentrer, se délester du poids des vêtements dégoulinants, ôter les sabots crottés, oublier le tournis du vent mauvais sifflant aux oreilles, espérer que la barre aux tempes enserrant le cerveau en une mauvaise migraine ne tombera pas bientôt comme une enclume sur les bronches.

*

Le port tranquille au matin d'après-tempête, c'est comme un lit refait après une nuit d'amour, comme une promesse de journée de fête calme et sereine, pleine des beautés du jour et messager d'une douce et paisible soirée. Les volets qui claquent ces matins-là sont poussés par des mains apaisées. Les tensions de la nuit se sont effacées pour laisser le soleil entrer dans les cœurs et, par portes et fenêtres grand ouvertes, on voit sourire les femmes et les marins cligner des yeux.

Bientôt, déjà, ils parlent de reprendre la mer. Mais d'abord, réparer les dégâts pour vite repartir. La marée n'attend pas, on aura du boulot pour deux à trois jours le temps que les poissons reprennent leurs repères bousculés par l'océan démonté des dernières heures.

La trêve est brève mais intense. On s'affaire sur les quais comme dans les chaumières, il faut tout retaper, le toit de la grange et les barrières du pré, le muret surplombant la plage et les dalles de granit qui bordent la descente du quai vers la cale de carénage. Nettoyer les débris déposés sur les berges par les vagues en furie, rincer à l'eau claire les carrioles et les attelages restés trop près du rivage, pour éviter la rouille qui ne manquera pas de détruire à l'hiver prochain, si l'on n'y prend garde maintenant, les ferrures salées par les embruns de cette maudite tempête. Et reprendre le fardeau des travaux du quotidien : les hommes sur l'eau, les femmes à terre. Immémorial partage des rôles, atavique distribution des tâches, chacun sa place, son quotidien, sa solitude.

Aux femmes, le poids des sabots qui, rajouté à celui de l'enfant à naître ou à porter

encore, déforme les jambes et les hanches en une démarche chaloupée.

Aux femmes, la lourde robe, coupée en larges plis dans un épais tissu de drap, recouverte d'un tablier de coutil écrù noué dans le dos pour enserrer la taille. Sous la sombre étoffe, un jupon de cotonnade et une chemise, manches longues et col bien serré, donnent à la silhouette l'aspect massif d'une futaille, agrémentée les jours de fête d'un col festonné de dentelle et d'un châle de couleur vive, mais bien plus souvent d'un simple fichu serré sous le menton lorsqu'il fait mauvais temps.

Aux femmes, la peau des mains, des avant-bras et du visage tannée par l'air vif et les mille travaux journaliers. Laver couper bêcher éplucher écailler sarcler ranger battre le linge ou les blés, tenir attraper mais si peu caresser, presque jamais effleurer et rarement donner du plaisir.

Aux femmes, les yeux délavés d'avoir scruté l'horizon, d'avoir pleuré toutes les larmes de l'attente, d'avoir espéré le sourire, guetté la sensation joyeuse, oublié d'être un jour aimée.

Aux femmes, les cheveux patiemment coiffés à l'aube d'un nouveau dimanche – petite relâche dans la litanie des journées de labeur, où les doigts accrochent bien avant l'aurore et d'un geste rapide quelques épingles en un chignon serré pour n'en rien laisser échapper jusqu'au crépuscule, pour empêcher quiconque de toucher cette masse soyeuse ou d'enrouler, dérouler, embrasser, aucune de ces boucles, pas une de ces mèches, en d'indicibles émois. Le « jour du Seigneur » donc, elle s'attarde un instant à brosser, peigner, tresser et ajuster sa coiffe fraîchement empesée. Sentiment fugace de s'appartenir pleinement, d'être seule à décider de l'aspect à offrir au cercle de la famille et de l'entourage. Brève certitude d'être soi-même, entière, inaliénable. Et puis les bruits en bas dans la cuisine, les petits, un mari, une cousine, on l'appelle, il faut oublier cette étrange réflexion et vivre, ou regarder mourir.

Aux femmes, la résilience obligatoire face aux misères de l'enfantement, l'acceptation pure et dure du destin, sans se poser plus de question puisque l'on n'y peut rien. Outre la sensation diffuse de honte et de dégoût de soi,

reste parfois le chagrin de ne savoir donner la vie.

Aux femmes, la brutalité des décès à la naissance, déclarés anonymes par un voisin ou une tante, traces infimes de ces petites âmes à peine écloses et déjà fanées, éteintes avant d'avoir été enluminées d'un prénom, qui veillent entre les murs et les jardins où leur mère les a portées, murmurant leur vie future entre lavoir et cuisine, priant sur les vestiges de leur famille pour un avenir plus serein.

Aux femmes, la douleur, la tristesse et l'angoisse face au corps inanimé de ces êtres sans destin. Après les pensées et souffrances au matin de ces jours funestes, faire face à l'adversité, reprendre le cours de l'existence, rouvrir les yeux à la réalité lassante des jours et des saisons, sans se retourner sur la joie qui s'est effacée avec le dernier souffle ou la pâleur soudaine d'un visage éteint, d'une main relâchant son étreinte.

À certaines femmes aussi, l'infamie d'un soulagement. Car elle n'en voulait pas. À peine sortie de l'adolescence, déjà mère de famille nombreuse ou seulement jeune mariée ayant déjà enfanté d'un fils beau comme son

père ou d'une fille rieuse comme sa grand-mère, ça ne lui dit rien, une nouvelle frimousse à débarbouiller, des boucles blondes à démêler, des yeux larmoyants à sécher, des nuits sans sommeil, des pleurs et des heures de labeur en plus, non vraiment, tant mieux si le bébé est mort-né. Elle ne veut pas être de cette famille où les enfants sont plus nombreux à chaque génération, qui va pleurer une fois l'an dans des cimetières remplis de petites tombes aux dates ne dépassant pas quelques mois ou une douzaine d'années.

Et sinon, maudit soit le jour où cette graine s'est mise dans son ventre et a poussé malgré les onguents et les sirops indigestes de la « sorcière » du hameau voisin qui sait tant de choses sur le corps et l'âme des femmes. Alors, non merci, elle renie ce fruit de je ne sais quelle incompréhension, mauvais alignement de planètes, subterfuge maladroit d'un mari trop amoureux, ou trop volage. Il faudra aller à Auray, peut-être même jusqu'à Vannes, déposer l'enfant sous le porche d'une église ou au tourniquet du couvent où les bonnes sœurs sauront veiller au salut de cette âme abandonnée.

Mais si la fatalité n'épargne pas la plupart des familles, la prospérité en honore quelques-unes. Il y a des mariages heureux et des naissances paisibles.

Maria

Dans la chaumière des parents Le Rouzic, les murs de pierres mal jointoyés sous la charpente laissent passer la froideur des mois noirs. Le hameau de Kerhino ne compte que quelques maisons épaulées les unes aux autres, se protégeant de venelles en courettes exigües du vent mauvais des tempêtes d'équinoxe. Entre pignons blanchis à la chaux et murets de pierres sèches, quelques rayons de soleil, avare en cet automne 1882, tentent de réchauffer le logis à travers les fenêtres étroites.

Pierre-Louis vient de rentrer d'une énième campagne de cabotage d'îles en ports, le long des côtes atlantiques. Marie-Rose, épuisée par ce septième accouchement en neuf ans, peine à lui sourire, douloureuse et lasse au fond du lit clos. Après une brève accolade à son épouse, il ébouriffe les trois têtes bouclées qui l'ont suivi dans la pièce et découvre Maria, emmaillotée dans les bras de sa grand-mère. De sa ferme de Kerallan en Carnac, Marie-Anne a couru ce

matin à travers le bocage, passé les salines par la digue du Men-Dû pour enfin remonter la dernière pente, si rude pour ses vieilles jambes. Mais elle s'est hâtée vaillamment jusqu'en haut de la colline pour arriver à temps et aider à l'accouchement. Elle a prié tout le long du chemin pour que Dieu prête vie à ce bébé et le fasse plus vaillant que trois de ses aînés qui n'ont laissé d'autre trace que quelques lignes dans le registre d'état civil, à trois années d'écart chacun l'un de l'autre. « Quand j'y repense, Jean-Marie, neuf jours, Ange, six jours, et la petite mort-née il y a à peine trois ans ! Ça y est mon Dieu, tu as eu ton tribut ! Laisse-nous connaître celui qui arrive aujourd'hui, laisse-le vivre longtemps », a soupiré la vieille femme. « Ça fera un beau quatrième, il sera fier et vaillant comme son père, ou bien elle sera bonne maîtresse de maison comme sa mère et ses tantes... Ah, Sainte Anne, donnez-moi un peu de douceur pour mes vieux jours, faites que tout se passe bien ! ».

À la naissance de la première de ses petits-enfants, il y a à peine un quart de siècle, Marie-Anne avait tout juste cinquante ans.

Aujourd’hui, c'est la vingt-troisième fois qu'elle s'est précipitée au chevet d'une future mère de sa descendance. Elle qui a perdu deux fils, un de quelques mois et l'autre de trente-six ans, marié depuis à peine un an et mort un mois avant d'être père à son tour. Elle qui ne sait pas signer son nom au bas des registres. Elle qui n'a déjà plus assez d'une seule main pour compter les pauvres âmes de ses petits-enfants portés en terre avant d'avoir atteint leur deuxième anniversaire. Elle qui est épuisée par la litanie des noms trop vite rayés dans la lignée des Le Rouzic. Elle qui a peiné à gravir la côte avant l'entrée du hameau, elle a préféré, pour se donner du courage, se rappeler ce jour d'avril, dix ans auparavant, où elle avait parcouru en hâte ce même chemin, pour aider sa plus jeune fille, Marie-Anne, à mettre au monde son premier enfant, tout juste neuf mois après son mariage.

Aujourd’hui aussi, ça s'est bien passé. Contemplant Maria, la grand-mère et son fils se laissent aller à quelques rêves d'avenir :

- On dirait bien qu'elle est plutôt solide, non ? » Pierre-Louis imagine déjà la fillette courant avec ses frères et sœur sur le chemin

de ronde et le long des quais pour l'accueillir à son retour de mer, comme l'ont fait ses aînés ce matin même.

- Ne te réjouis pas trop vite, mon fils, tu sais bien que ça porte malheur ! Rappelle-toi les trois autres déjà enterrés, et tes frères et sœurs que tu n'as pas connus ! » souffle Mam Goz en berçant l'enfant.

La vieille aimerait qu'il aille prier Saint André à Lomarec, là-bas sur la route d'Auray, comme on a toujours fait pour protéger les nouveau-nés. Une voix exsangue s'élève du lit clos :

- Lomarec c'est bien trop loin, va donc d'abord voir Monsieur le maire, qu'il l'inscrive à l'état civil ! Nomme-la Maria, que la Sainte Vierge la protège dès maintenant. Souviens-toi de sa sœur il y a trois ans... ». Les larmes montent à la gorge de Marie-Rose, l'enclume du destin pèse à nouveau sur sa poitrine gonflée de lait. Quel mauvais souvenir que cette Saint-Sylvestre 1879 ! Dieu, que cette vie est dure.

Elle se signe, imitée par sa belle-mère, qui tient fermement la nouveau-née, comme pour la préserver du mauvais sort.

— Va vite maintenant, que j'ai encore les autres petits à m'occuper avant de m'en retourner à Kerallan !...» Elle est impatiente de rentrer au hameau, là-bas après la route aux ornières boueuses, les fourrés épais du sous-bois, la piste sablonneuse entre les dunes et les sentiers bordés de haies vives le long des champs... il fera nuit avant qu'elle soit arrivée.

Elle dépose Maria dans le berceau de bois au bord du lit clos et nettoie les dernières traces des ablutions de la naissance sur le sol en terre battue. Les frères et sœur attendent patiemment leur tour d'attention. Maintenant que Maria est là, le souvenir des âmes perdues cessera peut-être d'assombrir la chaumiére. Jean-Marie et Ange, au souffle d'à peine quelques jours, la fugace apparition d'un bébé fille qu'on n'a pas eu le temps de baptiser, ont laissé dans les chairs et les esprits l'amertume des jours tristes dont on ne veut revoir ni l'aube ni le crépuscule.

*

Malgré ces cahots du destin, la famille s'est agrandie, à quelques kilomètres de la

« maison-mère » d’Albin et Marie-Anne. En cette époque, ni énergie venue par fil ou tuyau, ni quelconque moyen de communication ou de transport autre que naturel – par être vivant interposé s’entend : la voix ou la marche pour faire le lien entre les humains, les animaux pour les plus longs trajets ou les lourdes charges à mener d’un endroit à l’autre. Et pour le reste : l’huile de coude, le travail, le labeur, l’activité quotidienne et routinière qui asseyaient un être dans l’espace et le temps, bien mieux que toutes les solutions modernes pour rompre l’isolement, et formaient également le lien humain au reste du monde – animal, végétal, cosmique.

L’existence de Maria, de découvertes en désillusions, débute bien avant l’avènement de l’électricité, des machines mues par une autre force que celle qui les ont animées depuis des siècles et ne seront bientôt plus qu’un élément de musée pour touristes du temps. C’est l’époque des maîtres au cabotage, des riveurs de port, de la grande métairie. Dans cet incessant bouillonnement, ce perpétuel recommencement, le ciel reste inchangé, frotté par les cimes des mêmes arbres, arrosant la

même terre que celle de leurs ancêtres. C'est aussi celle où un autre Le Rouzic — Zacharie, vague cousin, les lignées sont nombreuses entre Erdeven et La Trinité... — perpétue à Carnac l'œuvre de l'archéologue James Miln pour exhumer, de sous les menhirs et les dolmens, les traces de sépultures qui feront la renommée de ce petit pays de landes et d'horizon délié par les vents marins. Sous quelques couches d'humus et de terre enserrant les masses de granit, les vestiges d'une civilisation vénérant le cycle du soleil et des constellations nous rappellent l'humilité primitive des humains qui peuplèrent jadis ces forêts. Plusieurs milliers d'années plus tard, là où furent érigées les fameuses « pierres levées » et enfouis des bijoux en callaïs, la vie quotidienne n'était pas encore adoucie par le confort contemporain. En ces temps pas si anciens, point de lave-linge ni de lampe halogène, on se lavait d'un gant trempé au broc matinal et frotté au savon de Marseille parfumé d'un brin de lavande, souvenir d'une cousine voyageuse ou cadeau d'un marchand herboriste croisé sur la foire d'été du village voisin. À l'orée du XXe siècle, quelques-uns

prônaient l'avènement d'une société égalitaire et bienveillante, quand d'autres s'ingéniaient pour la nième génération à appliquer les préceptes de suprématie blanche ou d'impérialisme occidental.

Maria, tu l'as compris à ton insu, toi la petite sœur concrétisant dans ta fratrie la normalité d'une époque que nous regardons à présent comme moyenâgeuse tant nous semblent ardues les conditions de ta naissance : cinquième enfant encore vivante à l'âge où les parents vont pouvoir commencer à fonder des espérances en leur descendance, tu seras l'avant-dernière d'une petite famille finalement, puisque des huit enfants officiellement recensés à l'état civil, vous ne serez « que » cinq à arpenter vaillamment les quelques décennies chevauchant les XIX^e et XX^e siècles. Huit enfants en douze ans, ta maman n'a pas démerité et, avec ton père, élevé au cœur d'une fratrie de dix, ils ont reproduit le schéma ancestral. En cet après-midi d'octobre 1882, cheminant vers la mairie, Pierre-Louis ne peut s'empêcher de reprendre sa rêverie :

— Ce sera comme sa grande sœur Marie-Rose, et toutes les femmes avant elles, elle secondera leur mère à la maison, au lavoir et aux champs avant d'être à son tour la vaillante épouse d'un capitaine ! Qui sait, elle sera peut-être aussi comme sa mère, qui sait prévoir le jour de mon retour selon les vents et le temps qu'il fait ! Mais je préférerais que mes filles se préoccupent plus de trouver un bon parti ! Je leur offrirai des dentelles et un beau tablier brodé pour leur mariage, j'en fais le serment ! Et mes fils, ceux-là m'accompagneront d'abord jusqu'à Port-Louis, même plus loin encore, au-delà de la chaussée de Sein. Je vais en faire de bons marins capables de battre les gars du golfe à la godille et d'aller comme moi troquer les cargaisons de bois contre du charbon en Angleterre. Ils pourraient même s'en aller par le vaste monde, comme leur oncle Jean-Marie, l'époux de ma sœur Marie-Julienne. Sur les bateaux qu'on construit à Lanester, il y aura bien de la place pour eux ! »

Il ne lui reste pourtant qu'une quinzaine d'années pour tenir quelques-unes de ces promesses. En 1896, quelques mois après le

mariage de sa fille aînée, il meurt et laisse sa veuveachever seule l'éducation de leurs plus jeunes enfants. Il ne connaîtra même pas son premier petit-fils, Pierre, dont seul le sixième enfant perpétuera la lignée de marins dans cette branche de la descendance Le Rouzic. Pour l'heure, Pierre-Louis se hâte vers la mairie afin d'y déclarer fièrement la naissance de sa deuxième fille. En sortant, il n'aura que quelques mètres à faire pour s'enquérir auprès de Monsieur le Curé d'une date pour le baptême. Sa mère a raison, il ne faut pas tarder à mettre toutes les chances du bon côté. Il trouvera bien devant l'église un mendiant pour aller prier St André à Lomarec, comme promis.

*

Cent-dix ans plus tard, mon fils aîné vient de naître. Je le promène dans son landau au gré des ruelles et des *vinoten* du Vourh Coz, mes pensées en bandoulière. Je fais halte à l'église, fraîche et avenante comme toujours malgré son style suranné, pour retrouver trace des anciens temps, entendre encore le son des cloches rythmant les journées, les émois, les

moments de vie quotidienne ou les vacances de mon enfance.

Ici, quand bien même ancien port de commerce et de pêche et aujourd’hui haut lieu de navigation à la voile, pas d’ex-voto ni maquette de bateau. Seul hommage marquant aux travailleurs de la mer, le vitrail « Sainte Anne, gardez nos marins » aux tons rouge et or, « don de la famille Joseph le Rouzic du Latz », baigne le prolongement de la nef de chaudes couleurs dans la lumière de midi, quand le ciel est dégagé. Pourtant très éloquente puisque tournée vers l’entrée de la rivière, qu’on aperçoit en sortant par la porte Sud, l’image de la patronne des Bretons est muette et ne dit rien de l’année ni de l’occasion qui lui fut donnée de parer ainsi les ouvertures entourant le chœur de son chatoiement bienveillant. Les recherches des descendants le Rouzic sur ce Joseph montrent qu’il était probablement apparenté à Pierre-Louis, oncle ou cousin, car Albin était originaire de cette partie Nord du territoire carnacois (entre Kerléarec et le passage du Latz).

Me reviennent les récits de ma grand-mère racontant sa propre aïeule. Elle se souvient de Marie-Rose, seule femme de la famille capable de discuter aussi bien avec les vieux loups de mer qu'avec ses voisines des hasards des navigations de leur mari, fils ou cousin. Ne pouvant s'embarquer comme les hommes, elle servira de lien entre terre et mer, faisant office d'écrivain public pour les femmes de marin et les vieux du village, priant avec ferveur, rédigeant lettres administratives ou messages privés, jusqu'au retour des bateaux. Elle saura les angoisses de la fiancée enceinte avant le mariage, la honte de l'épouse qui ne pourra justifier accoucher moins de sept ou huit mois après le retour de son mari, les craintes de la mère de famille qui a vu en rêve son moussaillon de fils avalé par un monstre marin...

À la gauche de la Sainte Mère des Bretons, St Joseph est honoré sur un autre vitrail : « Allez à Joseph, Patron des mourants — il leur était soumis ». Quelqu'un de la famille Henry a fait graver cet ex-voto. Dans l'absidiole Nord, Notre Dame de Lourdes accueille les fidèles recherchant un soutien

divin, battant mea culpa ou en pleine pénitence.

Ici, dans cet espace minéral à peine adouci par les bois cirés des bancs et des confessionnaux, flottent avec les odeurs d'encens les derniers adieux aux êtres aimés, les promesses des jeunes mariés, les souvenirs de prières enfantines ou d'ennui au cœur d'assemblées hétéroclites. Il ne reste aucune trace du moment humiliant pour toutes les jeunes parturientes qui devaient faire pénitence après l'accouchement et subir la cérémonie des « relevailles » comme un fardeau supplémentaire aux douleurs de l'enfantement. Instants fugaces de honte et de dignité bafouée à laquelle Maria voudra, selon la tradition, obliger sa fille quand viendra son temps d'être mère. Elle essuiera son refus catégorique : les temps changent et les femmes s'affirment face aux traditions patriarcales.

Face à la sortie par le porche central, droit vers l'Ouest entre les maisons, serpente un étroit sentier qui mène au haut du bourg. Passée la dernière chaumière, il y a encore un verger, un champ, puis c'est le bois qui commence, avec son petit chemin qui sinue

entre les chênes et les saules blancs, bordé d'un vieux muret de pierres sèches tout moussu. Pour aller des marais au bourg, du port de La Trinité au village ancestral, Maria, comme tant d'autres avant elle, y a cheminé par temps froid, grand vent ou jour de fête. L'empruntant un matin de juin 2019, l'esprit de mon ami Yomgui, fraîchement disparu sans que je le sache encore, fait vibrer les feuillages et m'incite à la pause, à l'écoute et au recueillement. Je sens le souffle de toutes ces âmes au creux de ma mémoire, j'entends leurs rires ou leur angoisse, de bon matin ou par nuit de pleine lune, sous la pluie de novembre ou à la recherche des premières jonquilles.

Les arbres centenaires qui bordent ce sentier nous parlent, l'air qu'ils respirent et la terre qui nous lie à eux – qui les relie entre eux – passent ce message à transmettre à celles et ceux qui s'efforcent, ou sont en passe de renoncer face à l'âpreté de la tâche, de changer le monde. Je les écoute et me rappelle, comme portée par leurs murmures, les années d'enfance puis d'adolescence, le sourire et le regard des mers du Sud du Petit Prince des Océans, les yeux moqueurs et l'histoire

magique de la Fiancée de l'Atlantique, toutes les risées, les chevauchées fantastiques, les vracs et les *distribils*, au bistro ou dans les dunes de Penthièvre, les coins du feu enfumés de parfums envoûtants et les déjeuners sur la prairie au bord de la baie de St Jean... Chacune de ces mille et une étapes vers l'avenir me revient en mémoire, comme chacun des pas engagés dans les empreintes de Maria me raconte le monde des adultes parfois si convoité, souvent tellement inaccessible qu'on ne sait plus quel jour enfin on y est entrée.

Loeiza, un autre destin

« C'était dégoûtant. Mauvais goût brutal dans la bouche. La nausée sans prévenir. Envie de vomir, pire que le mal de mer, voilà que ça revient encore. Comment je vais pouvoir faire passer ça ? Je pourrai jamais oublier, Et puis tout le monde va le savoir... quelle honte !... »

Lœiza file à travers le bourg. De ruelle en passage, la voilà derrière l'église, puis dévalant vers le port. Vite, trouver l'abri des premiers arbres avant le chemin de ronde, courir en agrippant sa lourde jupe pour allonger le pas, ne pas se perdre dans ses pensées. Surtout ne croiser personne, se faufiler après le grand laurier et remonter vers Kerhino par la petite venelle.

- Ma Doué Beniguet, si Papa apprend ça ! Il va me battre c'est sûr, tellement fort et longtemps ! Je pourrai plus jamais regarder personne d'ici en face... Oh mon Dieu, quelle honte ! Mais quelle bécasse aussi, ce corsage de la ville, c'était pas une bonne idée ! J'aurais dû me douter que ça m'attirerait que des

ennuis. Les gars d'ici sont pas bien malins et c'est jamais le bon qui vous regarde quand on s'apprête pour leur plaisir... Mais quelle idiote, vraiment, et orgueilleuse en plus, le pire des péchés ! Et Monsieur le Curé qu'est absent jusqu'à la St Henri. Tout le monde va savoir ce qui s'est passé avant que je puisse me confesser, je pourrai jamais aller à la fête de la Madeleine ... Oh Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour moi, pardonnez à la pauvre pécheresse que je suis ! »

Le long de la propriété des Kerviler, elle rase le mur, ramassant d'une main ferme le haut de son châle. Le tenir serré sur ses épaules, traverser en frissonnant la ruelle qui la sépare du jardin de sa grand-mère. L'arrière-cour est déserte, personne n'est encore rentré de la fête. Ce n'est pas son endroit préféré, comme dans les jeunes années où on la laissait aller et venir au gré de son imagination. Pêle-mêle, entre le pêcher décati mais porteur chaque été des meilleurs fruits des environs, des cagettes avachies, un antique garde-manger et de vieux vélos déglingués, l'espace est à peine suffisant pour étendre la lessive hebdomadaire. Son grand-père, Tad Goz,

stockait ici ses litrons et ses outils, la progéniture du hameau en explorait les moindres petits recoins où farfouiller la terre. Elle a passé des heures, en compagnie de Maria, sa voisine et « jumelle de naissance », à y scruter le manège des fourmis ou guetter l'arrivée des hirondelles, selon la saison.

Mais ici, dans ce lieu qui paraîtrait abandonné à un visiteur de passage, Loeiza ressent depuis l'enfance une part de crainte mêlée à l'impatience d'en repartir, réminiscences d'un passé à la fois poisseux et inerte, comme évaporé dans les quelques rayons du soleil qui à certains moments se faufilent jusque-là. Quand le ciel ne s'y prête pas, un ressentiment étrange empoigne son cœur à l'heure de disposer draps et chemises le long des fils à linge. Souvent, enfant, elle se tenait le long du liseré tenu d'herbes rares séparant le buisson d'hortensias de la sente menant au potager. Entre la porte de la resserre, le vieux portail en bois et le seuil de la cuisine, des milliers de pas, de trottinements de chats, souris ou musaraignes, des roulements de brouettes et autres bicyclettes ont façonné cette petite allée, serpentant d'un

rangement de provisions à une activité ménagère, d'un retour des champs à une flânerie d'enfant. La bordure où fétuque, gramen et trèfle se partagent un espace de quelques décimètres carrés était pour elle un minuscule royaume où les minutes passaient telles des heures, les printemps telles d'immémoriales années.

Pour l'heure, elle se glisse dans la cuisine, espérant laver en catimini les traces de son forfait. Même si la blessure restera, marquée en sensations profondes dans sa mémoire de jeune fille, elle ne pense qu'à effacer les preuves de cet étrange moment, éviter d'éveiller les soupçons.

« Vite, rentrer sans faire de bruit. Nettoyer mon visage, tous les endroits qu'il a touchés. Ça me brûle de partout... Oh mon Dieu, encore la nausée... et cette sensation bizarre, on dirait que le Malin chemine en moi ! J'aimerais mieux mourir là ! ». Elle se signe trois fois, un frisson la parcourt, tendant le bout de ses seins comme ce petit morceau de chair tendre et dodu qui l'intrigue tant quand elle fait sa toilette... il est maintenant douloureux et brûlant, il faut trouver comment

calmer ce feu étrange, soigner cela ... D'ailleurs, ce n'est pas une blessure. L'effroi la saisit. « Qu'est-ce qui m'arrive, c'est-y le fourchu qui s'est emparé de moi et me mène aux Enfers ? Vite, Mam Goz va m'entendre, elle doit encore être assoupie à c't'heure, vite, surtout ne pas la réveiller en tirant de l'eau, monter dans ma soupente, frotter jusqu'à ne plus rien sentir... ». Une voix pourtant s'élève depuis le vieux fauteuil près de l'âtre :

« C'est toi ma fille ? » Lœiza se raidit, le broc qu'elle finissait de remplir à la pompe tremble et heurte la margelle, manquant de se briser.

- C'est rien, Mam Goz, je suis rentrée laver ma robe qui est toute gâtée de sauce, c'est Amédée, cet empoté, il a tout versé le plat sur moi au moment de se servir ! »

Le mensonge est venu plus vite que sa pensée sur les devants de la scène qui se joue maintenant... « Non mais, voilà que je parle d'Amédée maintenant ! Elle va se douter qu'il y a une histoire de garçon là-dessous ! ».

- C'est donc que le repas est pas encore fini ? L'horloge vient de sonner quatre heures pourtant... y s'est-il passé quelque chose pour

que vous en soyez encore à manger le rôti à cette heure ?

- En fait, j'ai voulu me nettoyer au lavoir, mais... j'avais pas de savon, ça partait pas, alors je suis revenue... »



Le lavoir en 1906
© Patrick Pourchasse

La nausée revient à l'évocation de la margelle de pierre où, agenouillée, en jupons, le corsage défait pour nettoyer sa robe, elle n'a pas entendu arriver celui qui l'a apostrophée tout à l'heure :

- Bonjour ma jolie, te voilà à faire la lessive alors que tout le monde s'amuse dans le pré, je m'en vais t'aider, montre-moi ça ! »

Elle se redresse, mais l'homme est déjà contre elle, la saisit par les poignets :

- Quel dommage de gâter ces jolis doigts, ils doivent être faits pour les caresses ! Viens voir un peu par-là que je te donne autre chose à frotter ! »

Son regard étrange, son haleine chargée, ses mains poisseuses, le dégoût la saisit. Ça doit être un ouvrier des Chemins de Fer, de ceux qui réparent les voies du train pour Étel, le dimanche ils sont à courir les fêtes et les pardons. Ces gars-là sont pas comme ceux d'ici, à vous faire des mines et rire bêtement sans jamais oser toucher ne serait-ce que vos mains quand vous travaillez ensemble sur les parcs à huîtres de La Grassenne. Les ouvriers des voies ferrées, y en a des gentils, comme celui qui fait de si jolis regards à Maria. Mais

celui-ci, mis comme il est, on voit bien que c'est un étranger, un terrassier en plus, toujours les mains sales et la chemise mal ajustée.

- Laissez-moi donc, je vais m'en retourner chez moi changer de robe... Lâchez-moi, vous me faites mal ! »

Personne aux alentours, il prend de l'assurance.

- Voyons donc, tu vas pas t'échapper ainsi mise, viens donc par-là que je t'aide à te rhabiller... T'en as une jolie chemise, tu veux pas me montrer ton jupon ? J'suis sûr qu'il est encore plus beau ! »

L'enserrant davantage, il l'entraîne derrière la fontaine. Le soleil joue avec les feuilles des frênes, saupoudrant de quelques parcelles de lumière la pénombre du bosquet. Elle sent sous ses pieds nus la douceur de l'herbe fraîche, elle se ressaisit un instant.

- Je peux bien me débrouiller toute seule, lâchez-moi !

- Mais non, pardи, te voilà toute tremblante, tu n'y arriveras pas. Viens par-là, je te dis, on sera plus tranquille ! » Il la force à le suivre, la serrant maintenant par la taille,

s'engage dans le sous-bois. L'odeur d'humus, les branchages mêlés aux ronces rampantes, l'ombre plus épaisse entre les arbustes, l'angoisse monte à chaque pas. Elle va lui dire, se défaire de l'étau de ses bras, partir en courant et appeler à l'aide... Mais, la bâillonnant d'une main sur la bouche, tout son buste maintenant collé au sien, il la renverse au sol.

- Tu vas être bien sage, là, tête donc par ici quelque chose qu'a besoin d'être frotté ! » Les doigts de l'homme crispés sur sa bouche, les battements de ses tempes moites de terreur, elle sent qu'il s'appuie de la hanche sur son bras et empoigne sa main libre pour la plaquer à son entrejambe.

Tétanisée, elle sent la dureté sous les plis de la culotte de drap, le goût immonde de la langue de l'homme entre ses lèvres, entrouvertes pour crier quand il a ôté sa main. Finies les phrases mielleuses, plus de regard narquois. Des grognements étouffés, les yeux mauvais, les mouvements saccadés d'une main qui retrousse la jupe et remonte les cuisses, la saisit à pleins doigts. Une onde violente la parcourt, elle crie en silence, appelle sa mère,

implore la Sainte Vierge, muette. Immobile, le souffle coupé, elle attend de mourir. L'homme se tend dans un ultime sursaut, le pantalon soudain humide et poisseux colle aux doigts de Loeiza, l'étreinte se desserre, l'homme se redresse, lui ordonne de se taire, elle n'a pourtant pas dit un mot.

*

Elle a attendu qu'il ait disparu en haut du chemin après le lavoir pour reprendre appui sur son bras meurtri, rassembler ses jupes, refermer son corsage, encore haletante du combat, comme envirée par la honte mêlée de dégoût. Pourvu que personne n'ait rien vu. Une sensation inconnue ondule de son ventre à ses seins, que se passe-t-il ? Ahurie, elle se redresse, fébrile, retourne à la fraîcheur des abords du lavoir. Les dalles froides sous ses pieds écorchés, la pureté de l'eau sur ses mains tremblantes, dans sa bouche meurtrie, le long de ses joues en feu, l'apaisent un instant. Puis la course à travers le village, la crainte de croiser quelqu'un, le cœur et l'esprit malmenés par l'étrange chaleur, la voilà qui bredouille

face à Mam Goz. Sa vieille grand-mère si sensible, si perspicace, depuis toujours elle sait chacun des émois de son entourage. Ne pas lui donner l'occasion de deviner le subterfuge et encore moins les raisons qui l'ont obligée à rentrer avant la fin de la fête.

- J'ai pas pu m'en retourner de suite, il a fallu que je rentre les oies qui s'étaient échappées de l'enclos quand je suis passée devant chez Maria ! »... Deuxième demi-mensonge, il faut vraiment qu'elle en ait gros sur le cœur pour inventer de telles bêtises, quelle histoire ! Et Maria justement, sa douce amie, la « presque sœur », quelle idée de la mêler à ce mensonge ! Elle saura comprendre l'émoi, la honte, les faux-fuyants. Vite, la rejoindre et tout lui raconter, se libérer de ces sensations de calvaire.

- Je monte me changer, Mam Goz, je voudrais pas être trop tard pour y retourner avant les vêpres ! En descendant, je te mettrai le café à réchauffer si tu veux ?

- Oui oui, va, mignonne, tu me donneras mon châle aussi, je sens un courant d'air mauvais depuis un moment. »

*

Maria, toi à qui la bonne amie vient de confier son lourd secret, te voilà bien embarrassée à présent. Loeiza t'a tout raconté, la frayeuse, la nausée, la honte, la peur. Celle dont la franchise t'étonnera toujours, celle qui ne craint ni Dieu ni maître, la voilà sanglotant, fébrile, livide. Vous êtes assises toutes deux, comme chaque dimanche soir de la belle saison, sur le gros rocher qui surplombe la plage de Port Biren. De rares bateaux passent le long de la rive d'en face. C'est marée basse, quelques barques reposent sur le sable. On voit au loin les ridules des premières vagues qui reprennent leur chemin vers les galets. Il est temps de remonter, vos paniers remplis de prières et de quelques pieds de couteau. Bientôt l'estran sera recouvert, ce sera l'heure de fermer le poulailler et s'en aller dormir pour pouvoir fournir demain les efforts que demanderont les travaux des champs, des parcs ostréicoles ou des maisonnées.

Mais il vous faut d'abord reparler de cette étrange journée. Au sortir des vêpres, tu t'apprêtais à partager avec Loeiza tes pensées

tumultueuses, lui dire les regards échangés et les émois contenus de cette douce après-midi, quand on vous a envoyées quérir quelques coquillages pour agrémenter le souper. Que le sort est imparfait pour l'une d'entre vous ! Et quelle douloureuse ironie surtout, Maria ! Tu auras bien du mal maintenant à lui confier que parmi les ouvriers des chemins de fer, il en est un aimable, attentionné et délicat, à qui tu accorderais bien les faveurs que l'autre ignoble personnage lui a brutalement arrachées tout à l'heure. Quel trouble tout d'un coup, tu ne sais plus qui croire d'elle ou de Louis-Marie, qui promet douceur et tendresse, quand elle te parle de violence et d'envie de mourir. Bien sûr, si jamais son père apprend qu'elle a subi un tel outrage, qui plus est d'un étranger au village, sa colère sera terrible. D'ailleurs n'est-ce pas lui qui remonte le chemin de ronde avec ton oncle ? Vous les observez tout en chuchotant prudemment pour continuer votre conversation. Ils devisent sans vous prêter attention, sûrement du prochain départ pour les îles, d'un chargement de bois à négocier avec les armateurs anglais ou d'un des leurs dont on attend des nouvelles... Ouf, ils tournent dans

la venelle de la Hune et remontent vers le hameau. De toute façon à cette heure, ils ne seraient plus bons à vous disputer de rien, c'est un joli soir de mai, la fête leur a ôté tout esprit d'observation. Il leur tarde de retrouver leur foyer, fumer une dernière pipe et se lover eux aussi dans les bras de Morphée pour reprendre demain leur labeur habituel.

Mais vous, Maria et Loeiza, vous savez bien que rien ne sera plus comme avant. Même s'il vient d'un pays loin là-bas dans l'Ouest, par-delà dunes et rivières, tu sais pouvoir faire confiance à ce jeune homme qui a grandi dans un quartier ouvrier de Caudan, sur les rives du Scorff. Ta cousine Marie-Anne vient d'épouser son frère Théodore. Tu vois bien comme elle est heureuse, avec son maître-mécanicien, elle attend déjà leur premier enfant ! Si Pierre-Louis était toujours en vie, lui qui s'est autrefois affranchi de l'emprise de sa famille paysanne pour gagner vaillamment sa place au sein du monde fermé des marins de La Trinité, il n'aurait sûrement rien à redire de voir sa fille convoler avec le beau-frère d'une de ses nièces.

Le goujat qui a abusé de Loeiza cet après-midi, ce malappris que personne ne connaît ici, et c'est tant mieux, lui, il va falloir l'oublier, effacer les traces de son infamie, et surtout épauler Loeiza pour lui éviter déshonneur et répudiation. Vos pensées sont bien sombres et le soleil couchant qui embrase les rochers des Presses en mille couleurs ambrées n'est d'aucun réconfort pour vos cœurs torturés. Lentement, vous remontez à votre tour vers Kerhino. Le jour décline maintenant trop vite pour vous laisser le temps de partager encore les tourments qui vous harcèlent.

Chacune dans son logis, la nuit venue, repense à celui qui règne à présent sur sa destinée. Si le futur semble sombre et inquiétant pour ton amie Loeiza, l'évocation de Louis-Marie et son frère Théo, comme on le surnomme, te berce, Maria, de doux rêves prometteurs. Nés à Caudan, dans la partie qui formera la future ville de Lanester, les deux garçons ont grandi entre chantiers navals et ateliers de construction. Sur les bords du Scorff, leur père, Joachim Le Marrec, est riveur de tôles, qu'il assemble une à une pour construire des bateaux. Théo s'est engagé dans

les équipages de la Flotte avant l'âge de la conscription, ce qui libère Louis-Marie des obligations militaires. Il a appris le métier de menuisier et est maintenant employé des Chemins de Fer d'Orléans. Marier un gars de la ville qui a grandi et a appris un métier différent de ceux des champs ou des quais, c'est une belle perspective d'avenir pour une jeune Trinitaine comme toi.

De son côté, ta mère pleure l'absence du chef de famille depuis dix ans déjà. Dans la maison au-dessus de la rivière, devenue trop grande pour votre petite famille, il ne reste que ses deux filles pour en égayer le quotidien. Elle qui avait le pied marin, elle qui sait les heures d'attente et d'incertitudes infligées aux femmes, mais aussi le lourd destin de ceux qui partent en mer pour parfois ne pas en revenir, elle sera sûrement apaisée de savoir l'une d'elles prête à briser la longue servitude des épouses de navigateurs.

Ton bonheur pourrait lui rendre le sourire, Maria, tu ne crains pas de lui présenter ce garçon. Gagner sa vie à fabriquer des meubles, c'est autre chose que s'éreinter derrière une charrue ou risquer sa vie au large. Un homme

qui sait ce qu'est une rue pavée, des réverbères, une gare. Un homme qui a déjà lu un journal, serré la main d'un contremaître ou discuté avec un patron, même. Dispensé d'armée avec certificat de bonne conduite, il est disponible pour accomplir vos projets de famille. Et Dieu sait s'il en a, et qu'il t'en donne envie, avec ses yeux si doux, ses idées de vie meilleure, son assurance malicieuse... Tu es conquise, te voici bientôt au bras de ton beau fiancé, laissant Loeiza vibrer sous de nouvelles étreintes, forcées ou consenties. À la St Jean, elle a rencontré un gars de Kervilor, employé des parcs ostréicoles en aval du nouveau pont de Kerisper. Il n'est pas du même hameau qu'elle, mais sa mère, veuve depuis longtemps, lui laisse le loisir de choisir sa future épouse où bon lui semblera. Du moment qu'elle obtient de cette union l'assurance de pouvoir vieillir secondée par sa bru à la maison comme aux champs, d'avoir une descendance et de ne pas mourir dans la misère, elle donne son accord à cette future union. On parle de la fin de la belle saison pour célébrer les fiançailles, les travaux des champs et l'activité sur les parcs à huîtres sont

bien trop pressants pour organiser quoi que ce soit avant.

*

À la fête de l'Assomption, Loeiza danse, la tête aux étoiles et le cœur chaviré par le souffle tendre de son fiancé dans sa chevelure parfumée. Il lui fredonne *La Paimpolaise*, alors qu'elle, c'est plutôt la voix d'Elizabeth Parkina qui l'émeut aux larmes. Quelques jours avant, elle s'en revenait des champs de Kerbihan, une voix envoûtante s'est échappée d'une fenêtre d'une « grande maison » et *La Serenata* a envouté la jeune Bretonne inculte. Elle n'en a rien dit, elle a juste goûté l'instant magique, happé goulument les secondes d'éternité qui l'ont emportée en un univers merveilleux, insouciante d'un lendemain dont elle connaît la capacité à transformer toute joie en peine et tout malheur en paix, si on est bien patient.

Mais comme une échappée du quotidien n'arrive jamais longtemps avant la plongée dans la monotonie des jours sombres, elle n'a guère le loisir de savourer ces instants hors du

temps. Son promis a les yeux sur l'horizon, un trois-mâts en escale cherche un apprenti bosco, le voilà qui parle de vent et de campagnes au large, il s'enrôle, le voilà parti. Seule à nouveau entre la maison paternelle qu'elle espérait quitter avant l'hiver et le hameau de l'autre côté du pont où elle n'est encore qu'une ébauche de projet, elle frémît à l'idée d'assumer en solitaire sa première maternité. L'histoire du lavoir est encore un amer souvenir, pas si loin derrière. Elle s'est efforcée d'oublier cet instant maudit, le sang sur la jupe qui entourait ses hanches ce jour-là, les regards baissés les semaines suivantes. Mais maintenant que son nouvel espoir est parti naviguer, Dieu sait quand il reviendra, il faut agir pour éviter la honte d'être répudiée à son retour.

S'ensuivent la recherche fébrile de celle qui pourra l'aider, le soulagement d'avoir enfin trouvé, cachée au fond du bois derrière le château du Latz, la sombre mesure de la *reboutou*. Un matin d'automne, pendant que tout le village est au pardon de St Cornély à Carnac, elle perd le fruit de l'agression du

printemps, cachée entre deux bosquets au fin fond de la lande, après les menhirs du Ménec.

C'est alors une suite de jours, de semaines et de mois. Quand elle sourit, c'est comme une envolée de papillons multicolores dans un ciel d'été. Parfois aussi elle se tient un peu voutée, le regard perdu dans un triste désert, on la dirait rescapée d'un cataclysme d'un autre temps. Parfois la vie lui semble si légère, mais souvent, bien trop souvent, ce sont de longues errances dans la lourdeur monotone d'un jour qui ne veut pas finir, d'un souvenir impossible à chasser, d'un espoir incertain.

"Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle

*Sur l'esprit gémissant en proie aux longs
ennuis..."*

Comme Baudelaire cinquante ans auparavant, le spleen empoigne son cœur transi et alourdit son pas. Lorsque l'équilibre semble enfin atteint entre brefs instants d'insouciance et pesanteurs longuissimes de la mélancolie, elle reprend les rires de jeunesse, elle a enfin la sensation d'être vraiment là, tout

entière livrée à la vie, la vraie. Alors elle marche, rêve, mange le moment présent comme une pomme légèrement acidulée un matin d'octobre au détour du verger de la cure, comme une juteuse pêche de vigne un après-midi de chaleur estivale. Elle croque à bonnes dents dans ce sentiment de plénitude qui l'enveloppe si voluptueusement, la désaltère d'une force si savoureuse. Dans son regard à peine voilé des misères endurées, reste une étincelle de vie, d'espoirs, d'attentes à assouvir.

Après de longs mois d'absence, les marins reviennent, repartent. Certains mettent des années avant de reparaître un matin de printemps ou un soir d'automne. Loeiza est sage, elle attend, pendant que son amie Maria explore en éclaireuse la vie adulte.

Changements de vie

Maria, sur un portrait daté de l'année de ton mariage, seule image conservée par ta fille de cette époque lointaine, ton regard est étrangement las. Dans tes paupières lourdes, on retrouve la fatigue face au monde incompréhensible, mais aussi une douceur intérieure, des pensées romanesques et des rêves de vie meilleure. Telle une Parisienne sortant d'*Au bonheur des Dames*, chignon épais et chemisier à col montant, ton maintien évoque une gravure de *La Mode Illustrée*. Plus de coiffe, plus de tablier, et pour le reste, ta silhouette, ta jupe ou tes chaussures, il me faut les deviner, les imaginer.

Ta bague, l'alliance reçue ce jour de septembre 1907 comme preuve d'amour invincible, est à mon majeur maintenant. Je la porte fièrement depuis le jour où elle émergea, un siècle plus tard, d'un amas de brins de laine, d'épingles et diverses attaches de couturière, perdue au fond d'un tiroir de table de nuit. Vestige des temps passés que ta fille

avait cru pouvoir oublier, elle est le seul bijou visible sur l'une des photos sauvées des tumultes de ta vie, l'unique symbole du si beau couple que tu as formé avec Louis-Marie. En ce mois de septembre 1907, te voilà devenue Mme Le Marrec, prête à t'élancer pour une nouvelle vie loin de ton village. Ton frère Léon et ton oncle Pierre remplissent leur office de témoins, en bons marins ils sont fiers d'attester ton union avec Louis-Marie. À ses côtés, son frère Théodore, maître mécanicien et époux de ta cousine Marie-Anne, et leur beau-frère René, ouvrier au port comme l'était leur père, honorent la mémoire de Joachim, décédé moins de trois mois auparavant.

Fraîche mariée de vingt-quatre ans, tu sors du carcan trinitain, tu te hisses à la force de ton caractère et des attraits de ton charme hors de la condition de fille de la côte, tu t'extraies de la mêlée qu'est la lignée des Le Rouzic. Ton bien-aimé te l'a juré le jour de vos noces : ta vie va changer. Il n'a pas menti : c'en est fini des courses épuisantes à travers la lande pour aller déterrer quelques pommes de terre mal semées. Le long pensum des obligations familiales, sociales ou religieuses, est enfin

terminé. Les promesses murmurées au creux de la meule de foin fraîchement coupé quand vous étiez encore chez vos parents, ou sur l'oreiller, dans la douceur du lit de tourtereaux, se réalisent en une merveilleuse suite de découvertes, de joies et de ravissements sans égal. Vous êtes enfin loin, ensemble, heureux.



*Louis-Marie Le Marrec et Maria Le Rouzic
en 1907*
© Famille Le Marrec-Bachellerie

De ta nouvelle existence de jeune épouse à Tours, ne me reste qu'une adresse, proche de la gare où ton mari travaille en tant qu'employé des Chemins de Fer. Aucun indice, aucune trace, pas un courrier ni un souvenir passé de mère en fille ne me permettent de relier l'automne de ton mariage au printemps 1909. Maintenant que tu es en ville, même si ce n'est pas le destin espéré par ton père de te voir épouser un capitaine, tu n'as pas à rougir de ta position sociale. Certes, tu n'accueilleras pas, comme Marie-Julienne et son mari Jean Le Goiff, pilote du port de Brest, un tsar et toute sa suite en escale lors d'un voyage hautement diplomatique le long des côtes atlantiques. Tu n'auras pas non plus l'occasion de croiser le prince Albert de Monaco, comme le fit sûrement ta tante Olive, l'épouse de ton cousin qui commandait le *Princesse Alice*, navire d'exploration scientifique de son Altesse Sérénissime... Quand cette partie de la famille connaîtra ascension sociale et culturelle, s'accointera avec les nantis, ceux des grandes maisons, ceux de « la haute », tu resteras humble, au service de ceux et celles que tu ne côtoieras jamais en égale.

Pourtant je devine qu'un nouveau monde s'ouvre à toi. Chaque matin est une promesse de découvertes, de rencontres, de bonheur partagé entre les murs de votre nid d'amour, les larges avenues, la gare aux mille visages et autant de possibles... Tu ne crains plus ni les remontrances de ta mère, ni les injonctions de tes tantes, ni les jalouxies de celles qui n'ont pas su fausser compagnie à leur destin tout tracé de paysanne ou de femme de marin. Toi, tu as réussi, tu t'es extirpée des ruelles étroites, des champs de bord de mer, d'un avenir de mère de famille nombreuse ou d'orphelins.

Après ces quelques mois de cette vie citadine, tu retournes chez ta mère pour la fin de ta première grossesse : à cette époque on n'accouche pas loin des siens. À nouveau soumise au rythme du village, tu vaques à tes occupations routinières de jeune mariée bientôt mère, au champ, au lavoir ou dans la cuisine, parfois à la fenêtre, quand tu as quelques minutes pour laisser le vent du large embarquer ton esprit d'idées de voyage en rêves de départ ou d'annonces d'une autre vie. L'enfant qui tend ton ventre et tes seins en une étrange pression te rappelle sans cesse qu'une

vie nouvelle s'ébauche pour toi, en toi. Chaque soir, ton ouvrage reposé sur la tablette au-dessus de la malle du séjour, les volets tirés et l'âtre éteint sous la marmite encore chaude du souper, tu t'assieds quelques instants sur la première marche du seuil.

- Ne reste donc pas là assise à bailler aux corneilles, elles sont toutes couchées, elles, tu devrais faire pareil, au lieu de prendre froid bêtement, tance ta mère.

Treize ans déjà que ton père n'est plus là pour rabattre un peu les éternelles remontrances de ta maman ; à ton âge, tu sais bien que rien ne sert d'écouter les paroles inutiles d'une mère fatiguée. Seul ton amour tout jeune t'importe, seules comptent les étoiles qui éclairent l'une après l'autre le ciel au-dessus des arbres bordant le hameau. Les scrutant une à une, tu penses à ton bien-aimé, resté à Tours pour y gagner de quoi faire vivre votre jeune famille, fier de toi qui portes votre premier enfant. Les ondes magiques de la nuit transmettent les messages d'amour, sans obstacle, du hameau de Kerhino à la ville lointaine, rapprochant les esprits et le cœur des deux amoureux confiants l'un en l'autre. Mais

la porte refermée, les draps remontés bien serrés sous le menton pour oublier le froid qui guette au dehors du lit clos, restent seulement les visions, les espoirs.

*

Dans la maison voisine, à l'entrée du hameau, ton amie Loeiza, elle aussi, cherche le sommeil. Elle aussi espère des jours meilleurs, des matins d'accalmie après la tempête qu'elle affronte depuis plusieurs semaines. Elle aussi, la peau distendue et le corps peu à peu transformé, mais n'en disant rien à personne, elle pense à celui qui est cause de tant d'émois, lui aussi ailleurs, embarqué depuis plusieurs mois pour une campagne de pêche en haute mer. Elle imagine les mains tannées par le sel et l'absence d'eau douce depuis tant de jours, tant de temps en mer, tant de nuits à penser à la terre comme une promesse, un avenir improbable, soumis aux aléas climatiques, l'humeur du capitaine ou la force du destin... Ce sont autant de matins à espérer, pour celles restées ici, le regard perdu au-delà des prés ou des toits du village, avec parfois un petit

moment pour errer sur le quai où bientôt, peut-être, si Dieu veut, on reverra le navire et ses couleurs délavées rouler doucement leur étrange puissance au bout d'une amarre élimée ...

Le lendemain, en ce joli mois de mai, bien loin du brouhaha citadin ou des rêves de midinette, Loeiza rêve en cheminant vers le port. Tout à l'heure, ce midi peut-être, son fiancé sera de retour. Au lever du jour, Anna, la jeune sœur de Maria, est revenue tout excitée de Kerbihan où on l'avait envoyée chercher des œufs et du lait :

- Il y a une voile au large de la Teignouse !

Le grand phare qui garde l'entrée sud-ouest de la baie est à une dizaine de miles de la rivière, le vent souffle du Sud, le bateau ne devrait pas tarder à parer le Petit Trého et embouquer le chenal. Vite, Loeiza se presse pour atteindre le sentier des douaniers. Anna avait vu juste, les mâts du schooner tant attendu se profilent déjà au détour de la villa des Kerviler. Le cœur emporté par une chamade endiablée, ses jambes s'envolent malgré le poids des *boutou-coët* et la lourdeur

de sa jupe de drap. La voilà courant vers les quais, cheveux au vent et larmes en bord de paupières... Le corsage entrouvert, le visage rougi par la course au soleil, haletante, se moquant bien des regards posés sur elle, elle bondit du chemin à la cale.

Elle distingue maintenant parfaitement la coque et les voiles qu'on manœuvre, elle guette la silhouette aimée sur le pont du bateau. Louvoyant entre les navires au mouillage et le quai, les matelots offrent à la foule qui guette leur arrivée les ultimes instants de leur voyage au large. L'approche est lente, délicate, presque hésitante. La tension est insupportable pour celle qui ose prétendre assister au spectacle majestueux dans cette tenue dépenaillée. « As-tu vu comme elle est mal mise ? Regarde-moi cet air de fanfaronne qu'elle a ce matin !! N'a-t-elle pas de fierté pour arriver ainsi en courant, la coiffe tout de travers et la chemise mal boutonnée ? ». Loeiza relève le menton pour ignorer les quelques commères attroupées sur le môle. Elle a appris, depuis les mois où elle avait caché sa honte et son malheur, à ne plus s'inquiéter du qu'en dira-t-on et des mauvaises

paroles marmonnées dans son dos. Elle a su, vaillamment, ne plus repenser aux âpres breuvages avalés, ni aux mains râches qui l'écartèlent, à la longue aiguille de bois qui la profane. Plus dur a été de ne pas se rappeler les douleurs effarantes au matin suivant, le ventre tordu par les contractions brutales. Et comment oublier les minutes qui durent des heures, accroupie au creux d'un bosquet, agrippée d'une main au branchage d'un jeune frêne pour ne pas vaciller, pendant que de l'autre elle retient sa robe pour ne pas la souiller ? Pourrait-elle un jour ne plus ressentir l'effroi du glissement terrible du petit être sous ses jambes ? Aura-t-elle la force de repousser le triste souvenir, cette immense peine qui l'a saisie en enfouissant sous la terre et l'humus le minuscule corps inanimé, vestige de sa rencontre brutale avec l'indicible ?

Depuis, elle a laissé sa mémoire s'évaporer comme les brumes de ce triste matin d'automne, fragiles volutes sous les premiers rayons d'un soleil hardi. Depuis, un beau marin a croisé son chemin de fille honteuse. Telles les premières heures du jour, il a su raviver et faire briller en elle

l'espérance d'un avenir radieux. Maintenant qu'il approche, cette mémoire infâme sera sûrement effacée par le bonheur d'être enfin mère, digne et aimée. Fébrile, elle cherche maintenant à le distinguer dans l'équipage qui s'affaire pour l'abordage, inquiète du moment tendre et douloureux qui fera monter en elle autant qu'il les apaisera soudain le désir et la faim de sa présence, quand enfin il l'aura aperçue. Alors, le soulagement de voir la vie enfin lui sourire l'emportera. En elle, l'enfant cogne doucement comme pour partager son enthousiasme, elle sourit, la vie est belle !

Le navire accoste lentement, les voiles sont descendues, chacun s'apprête à savourer le moment magique des retrouvailles. Mais pourquoi les hommes ne regardent-ils pas leurs compagnes accourues comme elle sur le quai ? On dirait qu'ils renâclent à débarquer, ils passent les amarres et ferlent les voiles sans se retourner vers l'assemblée qui les attend. Le silence pèse maintenant, seuls quelques goélands osent éléver leur cri vers l'azur hébété de tant de calme. Soudain le capitaine s'avance, les marins se préparent à le suivre,

elle comprend. Il en manque un, et c'est le sien.

*

Le lendemain, il fait froid à Kerhino. Les saints de glace battent encore de leur souffle méprisant les murs de pierres sèches et les clôtures mal ajustées qui bordent le chemin côtier.

Maria, cette nuit de mai 1909, quatre jours après la pleine lune, tu as mal dormi. Des idées tristes et sombres ont tournoyé au-dessus de ton lit, tu penses sans cesse à Loeiza. Tu la revois livide sur le quai, titubant de douleur, étranglée par l'horrible nausée quand elle a su. Jamais plus son homme, encore un orphelin à naître, une nouvelle fille-mère, il n'y a plus rien à espérer, le ciel s'est obscurci pour toujours.

Toi qui t'apprêtais comme toutes ces femmes à fêter le retour d'un cousin, d'un frère ou d'un ami, tu n'as pas pu soutenir ta chère et tendre soeur de cœur. Elle est partie sans se retourner, a esquivé les bras qui se tendaient vers elle, a essuyé d'un revers de

manche les larmes qui commençaient à poindre et s'en est allée par le chemin de ronde. Tu n'as pas pu la suivre, ton enfant à venir pesait trop, il t'a fallu t'asseoir sur le parapet pour ne pas t'affaïsser. Des voix autour de toi qui narraient les circonstances de la disparition, tu n'as retenu que des bribes : mauvais temps, vague scélérate, manœuvre malhabile, chute à la mer, pas moyen de lancer la bouée de sauvetage à temps, maudit soit l'océan. Et aussi, ce n'est pas le premier, hélas pas le dernier non plus, la mer prend son tribut, comme toujours. La campagne de pêche s'était mal embouquée depuis le début, brouillard pour commencer, talonnage dans les Buissons de Méaban, filet perdu après les Beniguet, et puis ce coup de tabac qui avait surpris la flottille des pêcheurs au large de Belle-Ile. Rien à faire contre dame Nature, le corps reviendra d'ici quelques jours sur la côte de Quiberon peut-être, ou pas. Quelle tristesse quand même, un tout jeune, à peine fiancé en plus, d'ailleurs où est donc passée Loeiza ?

Tu as repris des forces, Maria, tu peux te lever et prendre part à leur émoi. « La connaissant, il vaut mieux la laisser tranquille,

j'irai la voir tantôt. » Mais voilà que les douleurs t'ont reprise, ta tante Marie-Julienne repartait chez elle, son mari capitaine était rentré, lui. Elle t'a soutenue jusqu'en haut du bourg pour t'offrir un nouveau moment de répit chez elle. Quand tu es remontée à Kerhino, il faisait déjà frais, tu n'as eu de courage que pour réchauffer une galette d'avoine et un bol de lait et te glisser sous les draps, hagarde et inquiète pour ton amie qui n'avait pas réapparu.

Et puis tu viens de passer la nuit à tourner et virer tant bien que mal dans ton lit, cherchant le sommeil, implorant Ste Anne et tous les saints, pitié, enfin dormir ! Mais comment pouvoir avec ce gros ventre sous les draps de lin râche et les envies pressantes contenues depuis le crépuscule ? Le cabinet au fond du jardin n'attire guère les femmes enceintes par les sombres nuits fraîches et c'est après plusieurs minutes de tergiversations que tu t'es décidée : « un aller-retour en prenant garde de ne pas glisser sur les marches, après je tire de l'eau, je fais ma toilette avant que maman ne s'éveille... » Et non, les douleurs t'ont empêchée, tu es

tétanisée maintenant, tremblante et glacée malgré le gros édredon.

- Maman, maman, viens vite ! ».

Les larmes perlent et s'entremêlent à la sueur, joues rouges et tempes brûlantes, la bouche sèche de respirer fort, les à-coups de mastodonte qui remontent l'échine... « Tout cela va-t-il cesser avant que je meure ? »

Quelques heures de souffrance après, la magie de la vie en grande première reprend le dessus et efface lentement les âpres minutes de cet étrange labeur : le bébé est là, chétif et grimaçant, avide de la première tétée, l'aventure commence. Tu le prénommes André, pour qu'il soit protégé comme tu le fus par le saint-patron de la Chapelle de Lomarec où ton père avait fait prier pour ton destin après ta naissance.

*

À l'autre bout du hameau, Loeiza a rassemblé dans un baluchon léger de quoi se changer et manger un peu. Hébétée par l'absence définitive, rendue mutique par l'effroyable avenir qui s'annonce à elle, elle

part. Son chemin va être long, elle sait qu'il faut faire vite, pour ne pas devoir affronter les gestes, les regards et les mots qui ne manqueront pas de l'empêcher, de l'entraver à tout jamais, si elle reste là.

Elle qui ne sait pas lire, tout juste écrire son prénom, elle a seulement entendu l'histoire de l'infanticide de Guéméné décrite dans "Le Progrès du Morbihan" il y a quelques années, elle avait dix ans : *"La nommée Marie-Jeanne Le Roch, âgée de 23 ans, domestique chez le sieur Guilloux, Mathurin, propriétaire au village de Gouésélégan, en la commune de Langoëlan, est accouchée d'un enfant de sexe masculin, venu à terme [...] Après l'avoir étouffé, elle l'a gardé dans son lit à côté d'elle pendant deux jours. Le troisième jour, après s'être levée, vers trois heures du soir, elle a déposé le cadavre de son enfant parmi du linge sale dans un vieux meuble non fermé à clef. Les porcs de la ferme, attirés par l'odeur du cadavre, s'en sont emparé, l'ont traîné dans l'écurie et ont commencé le ronger au moment de l'arrivée dans la ferme du sieur Guilloux, patron de la domestique. Celui-ci s'en étant aperçu a immédiatement saisi le nouveau-né,*

l'a mis en sûreté et a donné connaissance de ce fait le lendemain à M. le maire de Langöelan. La mère dénaturée qui n'avait jamais eu prime à la critique, s'étant reconnue coupable, a été gardée à vue par la gendarmerie en attendant l'arrivée du parquet, prévenu par télégramme."

Loeiza tremble en se remémorant les phrases terribles qui ont marqué son enfance. Elle s'est juré de ne pas connaître le même sort, elle sera forte, patiente et brave. Même si sa route est incertaine, elle s'en va, droit devant.

Le village disparaît bientôt après le dernier virage de la départementale qui sinue entre les bosquets. Elle marche vite, le front bas, serrant fort dans son cœur l'effroi et le chagrin, ses seuls guides à présent. Au bout d'une heure de cette marche rapide, elle atteint les berges d'un ruisseau qu'elle longe sur quelques kilomètres et parvient aux premiers hameaux en contrebas du village de Plœmel. Alors qu'elle se faufile entre les chaumières du bourg, les cloches de la chapelle sonnent les vêpres. La lumière est encore haute, Loeiza se hâte vers les confins du canton où elle sait

trouver une cousine de la *reboutou* qui l'a assistée il y a quelques mois. De là, après une halte d'un jour ou deux, elle compte repartir en quête d'un endroit où, inconnue des habitants, elle pourra devenir une autre, travailler en silence, jusqu'au jour où l'enfant voudra naître. Alors, elle avisera. Pour l'heure, il faut s'éloigner de ce bord de mer marqué de trop de traces de sa destinée funeste.

À l'approche du hameau où vit la *diskontir*, l'inquiétude la reprend de ne pas trouver l'accueil espéré. Elle pense à Maria, qui comme elle va bientôt accoucher. Son enfant naîtra dans une famille aimante, entourée de visages familiers et attentifs. Loeiza devra affronter la peur et la douleur de l'enfantement sous des regards inconnus, faire confiance à des mains étrangères, s'en remettre au destin. Pour se donner du courage, elle se dit qu'elle sera vaillante. Elle fera honneur à celle qui l'a toujours soutenue, dont elle se sent si proche, malgré sa nouvelle vie en ville. Elles n'ont pas les mêmes espérances, mais, qui sait, les girouettes tournent bien, il se pourrait que sa vie prenne une nouvelle couleur, si elle s'en donne la peine. D'ici une

ou deux saisons, un an peut-être, elle saura bien revenir à Kerhino, digne et fière, et reprendre le cours d'une existence normale. Ou bien elle osera, elle aussi, partir loin d'ici, se laisser aller dans le flot d'un ailleurs, vers d'autres possibles, devenir épouse, peut-être bien mère de famille, si Dieu lui prête chance.

Maria chef de famille

Des premières années des jeunes parents, rien n'est resté, ni photo, ni courrier. Je ne peux qu'imaginer la vie citadine de Louis-Marie et Maria, où il fallait trimer pour sortir du lot et arriver à faire son chemin loin de la grande fratrie de paysans et marins emmêlés. Pour toi, Maria, il ne s'agit plus de penser uniquement aux lessives, au qu'en dira-t-on ou à la prochaine marée, mais bien d'accéder à une vie meilleure, avoir des robes et une paire de chaussures brillantes en lieu et place de ces fichues coiffes et des maudits sabots qui écorchent les chevilles et vous font les jambes douloureuses à force de peser et riper sur les cailloux du chemin de ronde.

Ne pas enfanter tous les dix-huit mois comme ta grand-mère ou tes tantes, mais garder la maîtrise de ton corps et ton esprit pour rêver, travailler et vivre au jour le jour selon tes envies et besoins personnels. Ne plus être assujettie aux exigences de marmots

braillards, tyranniques et avides d'avaler énergie et jeunesse plus goulûment qu'un veau sous sa mère.

Ne pas risquer le veuvage à chaque départ du navire où les hommes embarquent pour une nouvelle campagne de pêche ou un cabotage vers l'Angleterre ou l'Espagne. Ne pas voir le nom d'un des siens inscrit dans la succession d'enfants nés après le décès de leur père, cette bizarre et méchante rengaine nommant plus de petites filles que de garçons qui n'auront pas connu de figure paternelle. Tu veux t'extraire de cette horde de mères qui auront élevé une marmaille sans homme pour partager, soutenir, aimer, pour ensemble affronter les heurts et goûter aux délices de la vie de famille.

Quelle riche idée, quelle chance tu as eue de préférer un menuisier, ça c'est un métier utile, sain et terrestre et qui, en plus de garnir votre logis de beaux meubles fabriqués amoureusement, assure gîte, couvert et beaux habits à votre petite famille – petite, pourvu qu'elle reste petite. À cette époque, pas de contraception, l'habitude est à huit ou douze enfants par femme en deux décennies. Tu ne veux pas être comme ta grand-mère, celle qui,

entre dix-neuf et trente-sept ans, met dix enfants au monde, perd en bas âge les trois nés au printemps et verra ceux de l'été, de l'automne et de l'hiver engendrer trente-six fois. Tu ne veux pas être comme Marie-Julienne, l'aînée de tes tantes, qui perd quatre de ses sept enfants. Des trois toujours en vie à l'âge de fonder une famille, un seul aura une descendance. Tu ne veux pas non plus ressembler à Marie-Germaine, sa sœur, qui enterre un frère en février, son mari en mai, un autre frère en septembre. Encore moins comme Louisa, l'épouse de ton cousin Jean-Marie, qui accouche en juin, se marie en novembre et décède en février. Mais voilà, tu es l'une de celles-là, et rien n'y changera.

*

À la fin de l'été 1912, tu partages la routine citadine loin de la maison ancestrale avec ton homme et votre petit garçon, beau et tendre comme son père. Vous attendez la naissance de votre deuxième enfant dans votre logement de la rue des Abeilles. Peut-être préfèreras-tu accoucher entourée de ta famille

à La Trinité ? Il doit bien y avoir en ville des personnes capables de t'accompagner dans ces moments délicats et tu sais aussi les gestes et les soins à donner à un nouveau-né, mais je t'imagine aussi impatiente de revenir au havre familial pour laisser ta mère et son entourage prendre soin de ton fils et du futur bébé.

Le quinze septembre au soir, au milieu des projets de valise, de la préparation du repas, en sortant promener André, le ciel pourtant serein s'assombrit. Entre les hautes maisons qui bordent la gare, il n'est plus temps de rêver, de se réjouir d'être à demain ni d'imaginer l'avenir. Louis-Marie est mort dans l'après-midi. Maladie, accident ou mauvaise rencontre ? Ébahie par l'annonce brutale, submergée par l'immense douleur et découragée face à l'angoisse soudaine, tu n'as pas su expliquer, après, ou pas voulu dire, plus tard. Aujourd'hui, nul ne se souvient de ce qui s'est précisément passé. La déclaration faite en mairie par deux hommes sans profession, domiciliés à l'hospice municipal de Tours où Louis-Marie vient de mourir, ne dit rien des circonstances qui l'ont amené dans son dernier lit. S'il existe une lettre, une phrase dans un

carnet, une brève dans un journal, elles n'ont pas réussi à traverser le siècle et laissent en suspens les raisons de ton deuil. La sépulture de Louis-Marie me demeure elle aussi inconnue. Enterré loin des siens ou ramené en terre de ses ancêtres à Caudan, il repose en tout cas pour l'éternité dans ton cœur déchiré, sous tes larmes cruelles, en ton ventre où s'agit votre enfant à venir, ma grand-mère.

Alors, tu rentres à Kerhino, emportant pour seuls souvenirs des yeux tendres, des mains douces, de la chaleur et du bonheur si fugaces, quelques meubles fabriqués de ses mains, et bien sûr votre fils et le bébé à naître. Tu retournes à ce village enchâssé entre mer et champs, où, quoi que tu fasses pour aller chercher ta pitance, au pré ou à la marée, les sabots restent collés dans la boue du chemin ou pris dans la vase de l'estran. Tu vas devoir rester vivre dans ce pays où les vents soufflent la moitié de l'année à te décoller la coiffe, qu'il faut passer une éternité à ajuster chaque matin de peur qu'une mèche de cheveux n'en dépasse.

Quel malheur, avoir parcouru il y a quelques années des centaines de kilomètres

avec pour seul bagage ton nouveau-né, deux ou trois jupons et ton envie farouche de t'éloigner des jours de lessive, pour te retrouver à nouveau accroupie pour ces séances de bavasseries entre femmes, qui te donnent la nausée, dès le linge frais lavé et rentré dans les armoires ! Tu détestes tellement ces moments de jalouse, de petitesse et d'ennui, tous ces sentiments issus de la routine qu'il faut taire de peur d'être mal vue par ta mère ou pire regardée de travers par tout le village si tu « fais la fière » et nargues les principes ancestraux de la vie communautaire ! Ce ne sont pas tant les mains abimées par l'eau froide et les coups de battoir mal ajustés que tu redoutes, non, c'est ce relent de misère qui traîne de seau en baquet et s'insinue entre les pierres, encrassant les esprits pire que la saleté la plus noire sur les joints d'un carrelage jamais nettoyé. Tous ces efforts pour t'en libérer donc, ce détachement enfin acté, et puis non, il va falloir y retourner, reprendre le chemin de ronde et surtout donner à nouveau la vie alors que tu voudrais n'enserrer qu'un seul être entre tes bras, t'enivrer du parfum de ses petites joues potelées et ne plus rien te

rappeler d'autre que le rire de son père quand il vous faisait tourner en une valse joyeuse chaque soir après le travail.

Te voilà comme ta tante Marie-Hélène, la belle-sœur de ton père, veuve avant d'accoucher de son premier enfant. Bientôt, donc, tu vas voir à nouveau ton corps se déformer, tu vas pleurer, tu vas souffrir pour en éléver un de plus, tu vas passer des mois, des saisons, au moins deux décennies, à partager pensées, doutes et certitudes avec deux orphelins. Tu vas voir succomber tous tes espoirs de vie simple et heureuse. Tes désirs de bonheur fanent dans le tourbillon du siècle. Ces courtes années d'amour, intenses et sûrement riches en bonheurs éphémères, se compteront donc sur les doigts d'une seule main. Resteront l'ardeur de vos regards, la tendresse qui liaient vos deux êtres si beaux, si doux, qui se refléteront dans l'existence de votre descendance.

*

Les ruelles sont désertes en ce début d'automne, le vent frais souffle sur des matins

blêmes, entre fin d'été et premières ombres rasantes. Le port engourdi après la tempête d'équinoxe, on répare à la hâte la digue endommagée par ce coup de Sud qui a surpris les bateaux au large de Belle-Isle et a gardé un équipage entier dans les courreaux de Groix. Le chemin de ronde, défoncé par les coups de boutoir de la mer déchaînée, n'est plus par endroits qu'un amas de cailloux, d'algues et de morceaux de filets entortillés. Ce matin, en allant chercher quelques patates oubliées dans le champ de Kerbihan, tu as trouvé, coincé entre deux rochers, ce qui pourrait bien être un morceau de vareuse d'un marin disparu dans le dernier naufrage. Tu en as reconnu la couleur et le grain du tissu. Le haut-le cœur est monté au souvenir des heures passées à broder avec d'autres femmes des initiales au revers des cols, l'hiver dernier. Ton cœur bat la chamade, te revoilà quelques semaines avant ton mariage, il y a tout juste cinq ans, quand ton cousin Pierre a péri au large de Houat. Et puis il y a trois ans, la veille de la naissance d'André. Tu repenses à Loeiza. Où est-elle donc passée ? Comme toi, elle a dû perdre sourire et gaieté. Comme elle, jamais plus les

yeux rieurs, jamais plus les mains douces caressant regard et corps, fini le temps des rires et des chansons. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, l'enfant va bientôt naître et il ne connaîtra pas son père. Et puis tu penses à ton cousin, dont le père est mort un mois pile avant sa naissance. C'était le petit frère de ton père, maître au cabotage comme lui, il a laissé une jeune veuve prête à accoucher. Il s'appelait Léon, alors le prénom du nouveau-né n'a pas été difficile à trouver. Ton enfant a le même destin, Maria, on dirait un enchaînement logique dans la famille, il en faut un à chaque génération, ma parole !

Tu as séché les quelques larmes restées au fond de ton cœur, puis, aperçue au loin, la silhouette de ta belle-sœur Maria t'a décidée à reprendre le chemin vers le port, tant pis pour les patates, on mangera une bouillie de sarrasin et ça ira comme ça. Elle porte le même prénom que toi, ton frère Léon t'a bien prouvé son affection en choisissant une épouse qui te ressemble de cette façon ... Ils se sont mariés quelques mois après la naissance de ton fils André, c'est même Léon qui est allé déclarer la naissance en mairie. Leur deuxième enfant,

Suzanne, est née le jour où Louis-Marie s'en est allé... Cela fait beaucoup de coïncidences, tu voudrais effacer ces signes de ton malheur et ne plus voir personne autour de toi pour te le rappeler... Mais ce ventre qui tire et pèse, « oh mon Dieu, faites que tout cela s'arrête, cet enfant est maudit, reprenez-le bien vite ! »

Honteuse de ces pensées mauvaises, tu trébuches sur les galets remontés sur le sentier par la tempête. Tes jambes sont lourdes et douloureuses, il se met à pleuvoir doucement. Tu presses quand même le pas pour arriver à la petite côte, dernier obstacle avant la maison, pour être sûre de passer la porte en premier et pouvoir t'asseoir un instant avant que ta belle-sœur n'entre à son tour, saturant soudain l'air de ses reproches de jeune mère responsable :

- Pourquoi tu m'as pas attendue, Maria, j'aurais pu te donner le bras pour grimper la côte ! Tu devrais pas sortir comme ça toute seule, l'enfant va venir que tu seras pas capable de te traîner jusqu'à ton lit ! Quand même Maria, pense à André, déjà qu'il n'a plus de père, est-ce que tu veux le priver de sa mère aussi ? »

Tu t'apprêtes à la rabrouer quand une puissante lame de fond te coupe le souffle et te tord de douleur. Te voyant blêmir tout d'un coup, Maria repart de plus belle :

- Oh sainte Marie, tu vois, il fallait pas te rendre aux champs, oh mon Dieu et Marie-Rose qui n'est pas là, oh Sainte Vierge, qu'est-ce qu'on va faire ?

- Cesse donc de gémir, cours plutôt au village chercher monsieur le médecin, toque à la porte de la mère Gouallec et dis-lui de venir vite !... et reviens t'en vite pour t'occuper d'André, je n'ai pas... ». La douleur te coupe à nouveau le souffle, vite, se cramponner à la table pour ne pas tomber.

Rallumer le fourneau, tirer les linges de la malle, mettre de l'eau à chauffer, tu n'as pas fini que l'immense raz de marée te prostre sur le sol à nouveau. C'est presque en rampant que tu atteins ta paillasse, retires tablier et chemise et te laisses aller aux vagues puissantes qui inondent ton corps et ta couche de sueur et de sang mêlés.

Quand Maria revient avec le médecin, Mme Gouallec et Marie-Rose s'affairent déjà dans la cuisine. Te voilà en de bonnes mains,

la douleur et la fatigue te submergent, tu laisses le destin reprendre le dessus. Au petit matin, tu perpétues la tradition de donner le prénom de son père disparu au nouveau-né : Louise est dans tes bras, sanguinolente mais bien vivante. Te voilà mère une deuxième fois, un enfant de trois ans endormi dans le petit lit à côté, ton homme fraîchement enterré. Qu'est-ce que c'est que cette vie de misère, toi qui avais tant d'espoir ?

*

Pour échapper à un avenir gris et monotone, pour assumer l'éducation de tes enfants sans leur père, s'ensuivent des années de labeur et de tristesse. Tu ne veux pas rester à Kerhino, ce hameau où la vie paysanne est un crève-cœur pour toi qui as connu les rues pavées, le brouhaha continu de la vie citadine, le spectacle sans cesse renouvelé des voyageurs autour de la gare, des marchands de quatre-saisons, des employés du Chemin de Fer ou des magasins qui bordent les avenues, ce grouillement perpétuel et hétéroclite d'activités et de personnages. Tu ne veux pas

rester coincée entre deux petites « tenues », ces fermes exiguës où un cochon, deux vaches et quelques acres de terre font le quotidien des mères de famille nombreuse.

As-tu connu à Tours un emploi de vendeuse, d'employée de commerce ? En tout cas, tu as la volonté farouche d'être autonome. Dans la rue qui remonte du port, tu loues au beau-frère de ta cousine Marie-Louise un local pour y tenir une épicerie. La Trinité grandit, de multiples activités y drainent diverses populations. Le long de la rade, sur la Grassenne, à Kerpинette et au-delà du pont en remontant la rivière de Crac'h, ou sur la Vaneresse en allant vers la baie, les chantiers ostréicoles prospèrent et redonnent au port l'animation perdue depuis l'arrêt du commerce du charbon anglais. Les tuileries de Kerdual fournissent les supports des naissains pour tous les parcs des alentours et tournent en continu, les marais salants ne sont pas encore touchés par la concurrence des Salines du Midi. Des ouvriers tuiliers aux journaliers agricoles en passant par les domestiques qui servent dans les maisons des propriétaires terriens, armateurs ou entrepreneurs des environs, sans

parler des familles de touristes qui remplissent à chaque belle saison les villas qui parsèment peu à peu de leurs façades imposantes les rues du bourg et les chemins allant vers Kerbihan, tous sont de bons clients, avec de larges besoins en vin, farine, légumes... Tu es vaillante et travailleuse, ton épicerie peut prospérer. Au bout de quelques années, tu as de quoi construire, sur un terrain appartenant à ton père un peu plus haut dans la rue, ta propre maison pour y tenir ton commerce.

*

Au mitan de l'été 1914, la guerre éclate. Au fil des mois suivants, les nouvelles du front sont loin d'être joyeuses et les contingences matérielles préoccupent autant que la bonne santé des soldats de la famille. Parmi des vestiges de correspondance, j'ai retrouvé en chinant cette carte à l'arrière-goût étrange de décalage social :

Ker Joseph, 24 août 1916

*Nous avons appris par C*** que L*** avait obtenu deux mois de convalescence et qu'il était parti à la campagne se remettre. Vous devez pour le moment du moins être un peu plus tranquille. J*** est reparti au front et P*** est de retour en France très anémié par la diarrhée causée par les chaleurs de Salonique, il est à Cannes dans un hôpital. À toutes ces inquiétudes s'ajoute un autre ennui, je viens de recevoir un mot de la mère de ma bonne qui me réclame sa fille à notre retour, ayant besoin d'elle. Me voici de nouveau bien ennuyée, tachez donc de me trouver quelqu'un, peut-être du côté des Touches ou de Joué. Nous rentrons le 1^{er} septembre. C*** va bien et s'en donne ici.*

*Tous nous vous souhaitons bien le bonjour
A. B****

Devoir réorganiser la tenue de sa maison à la prochaine rentrée, est pour cette dame un « ennui » d'un autre niveau que les épreuves traversées par d'autres Trinitaines. Dans ce lieu de villégiature prisé par une partie de la société, l'autre endure un quotidien rude et

exigeant. Maria a fort à faire pour mener de front son travail, l'éducation de ses enfants et un semblant de vie sociale dans ce village aux mille destinées différentes. Au milieu des journées trop remplies, elle ressent pourtant le besoin de rendre service, peut-être aussi de se faire apprécier des grandes familles qu'elle approvisionne en victuailles. En cherchant qui pourrait remplacer cette bonne, elle pense tout de suite à Loeiza, qu'elle a retrouvée dès son retour au pays. Son amie vient chaque vendredi vendre sur le marché les produits d'une ferme plœmeloise où elle s'est installée. Depuis, entre deux ventes et des arrangements d'entraide, elles rapiècent ensemble leurs cœurs déchirés par l'absence, surmontant les difficultés de leur vie besogneuse grâce aux souvenirs partagés des jours heureux. Comme le faisait jadis sa mère avec ses missives et ses bons conseils pour préserver le lien entre les hommes partis en mer et les femmes restées à terre, Maria fait l'entregent et parle à son amie de cette place à prendre. Loeiza saura peut-être faire l'affaire de cette bourgeoise qui cherche du personnel. Elles sont mises en lien dans l'arrière-boutique de l'épicerie, puis à l'office

de la villa de Mme B***, l'affaire est vite conclue. C'est au tour de Loeiza de partir pour la ville, alors que Maria est maintenant bien installée au village avec ses enfants pour y reconstruire un semblant de cocon.

Son principal souci est d'éduquer son fils. Orphelin de père, il est pupille de la Nation et peut accéder à l'école publique, car elle est gratuite. Sa fille est encore petite, mais elle aide déjà, à la maison comme derrière le comptoir, quand elle n'est pas en classe. Après tout, les filles restent au foyer, pendant que les garçons découvrent le monde, c'est comme ça.

*

En feuilletant l'album de photos rescapé de tous les déménagements, mon émotion est grande, Maria, quand je découvre ce portrait pris lors de la communion de ton fils. Nous sommes en 1921. À peine trentenaire, tu poses entourée de tes enfants. Tu as dans le regard la tristesse d'une veuve qui combat le quotidien. Une longue robe noire a recouvert le corsage de ta jeunesse, le col à la mode parisienne et les boucles d'oreille ouvragées ont disparu. Te

voilà digne et pâle, le buste tendu en une posture guindée, à peine enjolivée par un collier de velours et de larges poignets de dentelle blanche.

Ta fille effarouchée cherche dans ta main
lasse le courage de dévisager le photographe.
Ton fils semble déjà espiègle malgré l'avanie
de grandir sans père. Ils sont tous deux tels des
chérubins, ornés de noeuds de satin blanc.
Assise entre tes enfants, tu absorbes dans ton
regard perdu tous les espoirs de joie ou
tentatives de gaieté qui pourraient encore
exister dans votre maison.



Maria et ses enfants, 1921
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Tu n'es plus la promise amoureuse de 1907, l'heure n'est plus au doux sourire rêveur. Tu as sombré depuis bientôt neuf ans dans le gouffre sans fond de ton chagrin, essayant sans relâche de pallier l'absence de Louis-Marie par l'incessante besogne et la rigidité de l'éducation de tes enfants. Les joues trop tôt creusées et délavées de larmes, le front austère et le visage fermé aux joies des femmes de ton âge, tu concentres ta vigueur sur cette existence de labeur triste, loin de la ville où les avant-goûts d'une vie meilleure n'ont été que trop brefs.

Tu t'efforces toujours et encore de hisser l'un de tes enfants hors du berçail ancestral. André est intelligent et prometteur, il a droit aux meilleures écoles. Quant à Louise, tu lui refuses d'aller au-delà du certificat d'études, qu'elle obtient pourtant avec mention Bien en 1924. Elle aimeraît partager encore le quotidien de ses petites camarades de classe. Elle veut apprendre et découvrir les mots, les chiffres, la géographie et l'histoire, tout l'intéresse plus que servir des légumes ou porter des victuailles à l'autre bout du village. L'institutrice aussi est désireuse de voir une

élève si studieuse continuer. La directrice de l'école Notre Dame tente également de te convaincre de la lui confier. Rien n'y fait : « Les bonnes sœurs ne l'ont pas prises autrefois car je n'avais pas les moyens. Maintenant elles me la prendraient gratuitement ? Qu'elles n'y comptent pas ! ». Tu en as bien trop besoin à l'épicerie comme à la maison. Pendant qu'André part en internat à Lorient pour devenir officier mécanicien, tu gardes Louise à portée de main et en fais ton assistante, ta coursière, ton employée d'épicerie. Elle est utile pour livrer les achats dans les grandes maisons de la pointe : « Pars sans tarder et reviens-vite » lui lances-tu quand elle enfourche sa bicyclette chargée des victuailles commandées. Et pour laver le linge – pas de machine ni de séchoir roulant comme aujourd'hui - tout est étrillé à la main, au battoir et à l'eau savonneuse qui laisse les mains humides, même après avoir tout rangé une fois sec. Et pour tenir la maison propre comme si on allait recevoir un prince de premier rang, la reine d'Angleterre, des gens de la haute. Et pour prendre ta revanche sur cette vie bafouée par le destin, pour asseoir ta

réputation et pouvoir rester indépendante et maîtresse de ton existence, de ton métier, de ta maison.

Cette maison, bon sang, cette maison de femmes, à toute heure du jour et au fil des saisons, sans aucun pas d'homme pour s'harmoniser à ton souffle dans l'escalier, sans une voix grave pour amplifier le son mat des assiettes au moment du rangement dans le vaisselier, vestige du talent de Louis-Marie. Ce meuble sans vis ni colle qui accompagnera tous les repas de la famille pendant plus d'un demi-siècle, tu l'as vu le construire aux meilleurs jours de votre histoire. Il en a façonné les piliers, chantourné les délicates enjolivures pour donner à votre intérieur le cachet et le charme du travail accompli, pour adoucir les tâches ingrates du quotidien. Il y a aussi l'armoire en bois de châtaignier aux décorations si joliment sculptées, aux grands miroirs encastrés dans chaque porte, où tu n'oses plus regarder ton reflet las, de peur de t'effondrer. Quand tu entres dans ta chambre, les bras chargés de linge, pour y faire le ménage, ou les épaules harassées par la fatigue d'une rude journée, tu y ranges des vêtements,

tu la frôles ou l'ignores, mais jamais tu n'oublies, avant de t'endormir, d'y contempler le souvenir de celui qui t'a aimée, celui qui n'est plus là.

Partie avec lui, la figure paternelle, le socle de la famille, telle la statue du Commandeur, la base, donc, te manque à tout jamais. L'épaule où relâcher un temps sa faiblesse. Les genoux fermement campés sur la terre instable d'un monde en chaos soudain et perpétuel. Le regard sur l'horizon bleu vert gris des jours bientôt plus heureux malgré la boucaille actuelle... Et les mains qui font flancher, de tendresse ou de poigne trop serrée. Et la gorge puissante qui de tension exacerbée par la colère ou le ressentiment pourra lentement laisser aller les soupirs et l'émoi quand l'heure de l'extase sera venue. De toutes ces images, ces souvenirs ou ces sensations, il ne reste qu'une angoissante absence. Comment y faire face à présent ? Qu'as-tu choisi entre l'oubli et le déni ? Ton visage parle de pugnacité, de bravoure ourlée de ressentiment, de fatigue ou d'abrutissement, de trop de peines et de renoncements, de la fin de l'espoir. Et du ressassement, des jours sans

lendemain à espérer heureux, de la lente agonie des heures où tu pensais parfois, encore, peut-être, pouvoir être sereine, sans sanglot ni regret.

Te reviennent les leçons d'une mère méthodique et scrupuleuse dans les moindres recoins du dogme ou des pratiques usuelles, le flegme d'un père bien souvent absent, qui arpentait les flots afin d'assurer votre existence, pour y rester à tout jamais un jour de ta jeunesse. Les regards des voisines, tantes et cousines, au long des saisons, au fil des années, depuis l'enfance et jusqu'à ton dernier souffle, toutes ces injonctions à te tenir droit et ne pas filer un mauvais coton ont ajouté à ton caractère obstiné la force nécessaire pour affronter ta destinée solitaire.

Toutes ces histoires de femmes entourant les enfants de leur mémoire torturée sans jamais en dire un mot, toutes les balades de bord de mer ou les arpentages de rues sombres entre les façades féodales ou commerçantes, toutes les errances à travers les fêtes de villages, les banquets bourgeois ou les remises des prix de courses à la voile, ne me semblent révéler qu'une quête interminable du masculin

fort et puissant, doux et extrême dans l'attirance et les mystères provoqués en chacune. À moins d'y trouver une preuve de la vaine patience de certains hommes à exister entre celles qui demeurent au foyer et ne laissent que peu de place, tout au long des années, à l'absence ou au dédain des pères, frères, maris, cousins. Préférant broder de jolis napperons ajourés plutôt que daigner leur concéder le moindre interstice dans leur vie de labeur, elles ont grandi, marché, lutté, enfanté et éduqué dans la dureté et sous les coups de butoir du destin ou de la météo, donnant à voir leur pudeur transformée par les ans en une pudibonderie écœurante, mais parfois aussi en une liesse de souvenirs émus.

Et la famille, cet agrégat de sang, de regards, de caresses ou de faux-semblants, de foutre et d'amour, d'enjeux tus ou déjoués, d'histoires sans fin qui recommencent sans cesse. Les liens parentaux, les relations entre pièces rapportées, la longue lignée de caractères renouvelés ou reniés selon les époques, les guerres et les jalouses, la belle espérance de temps meilleurs ou l'horizon noirâtre des successions et des famines...

Toute cette imbrication de corps, de gestes et de pensées se répète en chaque quartier, dans chaque hameau, derrière les murs de hautes pierres de taille comme sous les toits de chaume abimés par les intempéries. Dans chaque logis, les aïeux ferment une dernière fois les yeux sur un passé vécu à marche forcée, ou comme une joyeuse balade de santé, sur un avenir plus ou moins radieux, selon qu'ils sont bien nés ou perclus de pauvreté. Les parents transmettent aux enfants, biens, gènes et savoirs - ou leur absence.

*

Dans les années 20 à 30, le décalage de modes de vies entre habitants et touristes, entre paysans, ouvriers ou petits artisans et l'aristocratie qui prospère dans les grandes maisons en bord de rivière, se creuse inexorablement. Maria, dans ta petite épicerie, tu es un lien entre ces univers si différents. Pour garder traces de cette ronde sans fin, conserver une emprise sur le temps et commercer avec les citadins en villégiature, tu

édites pour les touristes et les « gens du monde » un petit recueil de cartes postales. À ceux qui t'apportent un air de Nantes, de Paris, de Rennes ou de Tours à chacun de leurs séjours entre les murs des grands jardins des rues de Kerhino ou de Men Allen, tu montres tes talents de commerçante et tes accointances avec les milieux aisés. Fière de ton village et ses attraits pour les gens fortunés, tu participes à la promotion touristique avec ce carnet de vues des plages, du Bois d'Amour ou des ruelles du Vour Coz, qui agrémenteront les nouvelles échangées entre « grandes familles » et leurs pairs.

Tu vis avec ta fille au-dessus de ta boutique, dans ce logis formé d'une entrée, une chambre et une pièce à vivre. On se lave dans le coin cuisine, la lessive se fait au lavoir ou sur un évier adossé aux toilettes, dans la cour à l'arrière du bâtiment. Quand les années t'auront apporté réussite et confort, tu feras rehausser la maison d'un étage pour l'agrémenter de trois chambres, une petite salle d'eau et un vaste grenier. Ton ascension sociale se mesure alors à la taille et au style du mobilier dont tu équipes ce nouveau lieu de

vie. Les velléités de modernité traduisent ici une certaine capacité financière - toutes les maisons trinitaines ne sont pas si bien meublées. Pratique et simplement beau, le vaisselier de la cuisine, fabriqué amoureusement par Louis-Marie il y a vingt ans, est le gardien discret du quotidien, pendant qu'au salon, cette pièce où tu reçois parfois, la table, les chaises et le buffet, de style art-déco trapu, envahissent les trois-quarts de l'espace. Au hasard d'événements familiaux, la semaine de labeur terminée, le dimanche sonne enfin le temps d'un loisir bref ou d'une cérémonie. La vitrine du buffet biscornu et tape-à-l'œil expose les plus beaux verres, fermée d'un tour de clef pour décourager les enfants de toute tentative de chapardage ou pour rehausser leur valeur par cette mise à l'abri. Dans le miroir engoncé entre parties haute et basse, manière d'agrandir la pièce, le reflet de la salle montre la volonté massive d'être au monde, avec son plateau de marbre rose veiné de gris-blanc qui rappelle sans doute un décor de palais citadin.

Ce bahut sombre renferme, à l'abri de la poussière et d'un usage quotidien, les services

à café, les carafes et les verres à vin ou à liqueur, ainsi qu'une multitude d'assiettes, plats, saladiers et soupières dignes d'usage dans toute maison de bonne famille, signes de l'appartenance à une certaine classe sociale. On ne les sort que rarement, quand il faut prouver qu'on sait recevoir, prendre soin de ses hôtes autant que des convenances. Suivant les préceptes de *l'Encyclopédie des Connaissances Humaines* « *Tout en Un* », 9^{ème} partie : *économie domestique*, publiée en 1921 et que je retrouverai au grenier, il ne s'agit pas simplement de partager une boisson, un repas, un moment convivial ou administratif, mais bien plus d'assumer une obligation, un rang, un stéréotype de relations humaines. On accueille une cousine ou une grand-tante, des amis de passage annoncés à renforts de cartes postales ou de missives dûment expédiées quelques jours à l'avance. On reçoit un agent municipal chargé d'une démarche officielle, un médecin à remercier après une guérison inespérée. Les gestes sont guindés, les regards chargés de sous-entendus, les sourires figés sur le qu'en dira-t-on, les corps enserrés dans les maladroites tentatives de suivre la mode d'un

autre milieu que le sien, les pensées étriquées par le souci de sa réputation et la recherche permanente d'appartenance à un autre monde.

Ces meubles, qui m'ont tant effrayée gamine, puis agacée à l'âge adulte de leur prétention à prendre tant de place pour si peu d'utilité, veillent au bon déroulé des rares mondanités octroyées à la banalité des jours, derrière une porte qu'on n'ouvre que pour un coup de plumeau hebdomadaire ou une occasion exceptionnelle. De leur présence imposante émane une mélancolie indicible, comme un constat de l'âpreté de la vie à laquelle s'est frottée toute une lignée de femmes, voulant sortir de leur condition provinciale, essayant d'échapper à leur destin en adoptant l'ameublement, le style, le décor des maisons riches, où on est insouciant, moins besogneux, plus libre.

En extérieur aussi, les tentatives de côtoyer un autre monde sont patentées. Sur les photos d'avril et juin 1935, où Maria accompagne un jeune couple, on aperçoit subrepticement le décalage grandissant entre les générations, les classes sociales, les objets du quotidien. Au creux d'un jardin, entre un

pêcher et des rosiers en fleurs dont on devine seulement les nuances sur les clichés en noir et blanc, la coiffe, les manches longues, l'épaisse jupe recouverte d'un tablier et les souliers fermés de Maria contrastent avec les couleurs claires de la robe d'été et les sandalettes blanches de Louise. Privée pendant son jeune âge des frivolités citadines, elle connaît depuis quelques années déjà l'engouement des femmes pour la mode, les accessoires et les talons hauts. Le dédain de la mère de Charles face à ses origines campagnardes l'encouragera à répudier les codes vestimentaires de sa famille. À l'austérité du Kapot, coiffe d'été lorienteuse en tissu blanc à pois gris portée par sa grand-mère paternelle, elle préfèrera les robes droites et les chemisiers fleuris des standards parisiens.

C'est vrai qu'ils s'accordent à merveille au polo ou à la chemisette ornée d'une cravate de Charles, ce fils de bonne famille nantaise.



Maria avec Louise et Charles, 1935
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Il a étudié dans un lycée privé, sait jouer du violon, n'a jamais eu à préparer son propre repas ni s'inquiéter de son linge, car nourri, blanchi et servi par les femmes à tout âge. Comme Louis-Marie il y a trente ans, sa présence dans ta famille est pour toi la promesse de jours plus doux, Maria. Peu à peu, tu réussis à concilier en pensée tous tes

souvenirs d'enfance ordinaire dans une famille de cultivateurs devenus marins, puis ceux de ta vie de jeune mariée partie à la ville pour une existence meilleure, avec les lourdes pensées qui te hantent depuis la brutale confrontation avec le veuvage. Après t'être échinée à reconstruire sur les ruines des certitudes ancestrales un foyer bancal – comme tant de femmes de marin qui avant toi ont pleuré leur époux, leur fiancé, leur frère ou leur père péri en mer – te voilà maintenant rassurée de voir ta fille bientôt libérée du carcan qui vous a enfermées toutes deux depuis vingt-quatre ans.

En août 36, sur la terrasse où séchent un matelas et un édredon, fille et mère posent, l'une souriante et l'autre austère, ou peut-être éblouie par le soleil de midi. Autour de vous, la porte des toilettes au verrou grippé, les murs et le clocher en arrière-plan sont déjà ceux qui borderont l'univers des vacances de mon enfance, quarante ans plus tard. Mais ils sont aussi un décor suranné pour la jeune femme qui va bientôt se marier et tout quitter. Sur d'autres images aux bords dentelés, prises le même été, Louise est toute pimpante dans ses robes légères : devant la voiture prêtée par son

futur beau-père, au bras de Charles lors d'une promenade sur les quais ou en visite chez ton cousin Anatole. La famille est vaste et les destins différents, mais tu ne déroges pas aux règles de la bienséance et portes toujours la même coiffe et la robe à manches boutonnées serré qu'on te connaît depuis les années 20.



*Maria et
Louise en 1936
© Famille Le
Marrec-
Bachellerie*



Louise en août 1936
© Famille Le Marrec-Bachellerie

En octobre, on t'aperçoit sur les photos prises lors du mariage de Louise et Charles. Ta silhouette reflète l'amertume qui n'attirera plus l'amour, le plaisir, la beauté des jours heureux. Le regard impassible et comme hors du temps, tu laisses partir définitivement la seule gaieté de tes journées, le seul subterfuge que tu aies su modeler contre l'adversité. La taille serrée dans une jupe trop épaisse, tu as délaissé les broderies et les dentelles ajourées qui embellissent les Bretonnes. Oublié, le costume patiemment confectionné pour les grandes occasions. Tes habits traditionnels, taillés et cousus avec soin, patiemment rebrodés des couleurs chatoyantes de ton village quand tu n'étais encore qu'une promise, sont depuis longtemps remisés au fond d'une armoire. Ils n'en ressortiront que pour assister à la messe du dimanche et quelques cérémonies où porter les habits du quotidien seraient une entorse aux règles que tu t'efforces de suivre selon les préceptes inculqués à ton plus jeune âge. Ces signes de l'origine et du rang social ont disparu de ta garde-robe, quand, veuve depuis un mois, tu as abandonné la coiffe sophistiquée pour un

assemblage rudimentaire de tissu opaque et sans motif. Ajusté à tes cheveux devenus rares de trop de fatigue et d'inquiétudes, ce sera le seul repère pour te distinguer des Alréennes ou des Carnacoises les jours de marché ou de rassemblement hors du canton.



Maria et le
beau-père de
Louise,
octobre 1936
© Famille Le
Marrec-
Bachellerie



Mariage de Louise et Charles, octobre 1936
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Ta robe austère, l'ajustement précis de ton corsage, les plis empesés de ta coiffe, toute ton allure reflète la tristesse qui t'enserre le cœur. Quel contraste avec ta fille dans sa belle robe blanche à longue traîne ! Te voilà bien heureuse de la voir mariée à un fils de bourgeois, officier qui plus est. Tu passes le relais, la noce resplendissante assourdit dans ton cœur et aux yeux de tous les derniers murmures de tristesse. Le mariage est fêté à Carnac-Plage, à l'hôtel Les Genêts, grande bâtie cossue qui reflète bien le désir des deux familles d'honorer les jouvenceaux. Produits locaux – huîtres, langouste, palourdes – côtoient préparations gastronomiques réputées – consommé à la Royale, filet de bœuf piqué Périgueux, mille-feuilles à la crème ou petits fours glacés – et sont accompagnés de vins et liqueurs comme dans les meilleures maisons. Un menu élimé, à la première page décorée d'un paysage champêtre, reste seule preuve de ces agapes, avec quelques photos de convives réjouis d'un bonheur familial attendrissant.

L'âme de Marie-Rose, qui savait si bien ressentir le jour et l'heure où son capitaine de mari embouquerait le chenal au retour d'une

campagne de cabotage, est depuis près de dix ans partie veiller avec lui sur les destinées de leur descendance. Pierre-Louis et elle doivent bien comprendre, de là-haut, ton soulagement et la joie ostentatoire de la jeune mariée. L'esprit de Louis-Marie, qui n'a pas su prouver au monde l'attachement pour sa jeune épouse et leur fils trop jeune quand il est parti, devait aussi planer en protecteur éternel sur le plus beau jour de sa fille.

*

C'est fin octobre 1936 que tu t'es décidée, Maria. Il y a dans l'air du temps une envie d'ailleurs pour tous ces gens de petite condition. Grâce aux congés payés, ils peuvent enfin prendre la mesure du temps libre et s'élancer dans des voyages, des découvertes au-delà des frontières de leurs vies étriquées par le labeur. Le trop-plein de désir d'un autre part s'épanche soudain en un torrent inexpugnable, recouvrant de son tumulte les aléas ou les objurgations du quotidien.

Ta fille vient de s'envoler en de voluptueuses noces, promesse de lendemains

enchanteurs dans la soie et l'organdi d'une famille de négociants en tissus nantais. Tu as enfin pu répondre par un oui franc et massif à la nième invitation de ton cousin Léon, ou de Théodore, qui vivent au Maroc depuis les années 20. Les lettres du frère de ton regretté Louis-Marie s'étaient entassées dans un tiroir depuis tant d'années. Tu aurais aimé en apprécier la lecture, fenêtre ouverte sur un autre monde, mais non, trop de choses à faire, à dire, à prévoir. Et puis, tu étais plutôt une taiseuse, depuis que la faucheuse t'avait volé tes espoirs de jeunesse et tout le plaisir de la vie. Les rares fois où on t'entendait encore, c'était quand les journées avaient été remplies de joies et de murmures taquins, quand la lune avait donné à la mer un reflet tendre et calme dans le petit matin, quand la brouette ne pesait pas trop à tes bras musclés mais las, si las. Et cette fichue épicerie à faire tourner, malgré le peu de clients l'hiver, face à la frénésie des estivants qui veulent être servis à la même cadence que par leurs commerçants parisiens, et toi qui ne rêves que d'un bout de rocher où t'asseoir pour rêvasser enfin au cruel manque de ton homme parti trop tôt.

Et cette nasse qui t'enserre chaque nuit de souvenir, chaque matin de réveil effrayé, chaque soir de tristesse esseulée. Mais là ça y est, on est à l'aube de la relâche, une corde trop fort tendue depuis des lustres s'est enfin effilochée, te voilà libre, presque heureuse. Tu vas prendre un bateau, quêteur sur l'horizon les traces des souvenirs, te laisser aller à l'eau bleue et aux parfums mystérieux. Léon te l'a raconté, Théodore te l'a écrit, ta grande sœur te le répète à chaque entrevue, eux qui côtoient les « gens de la haute ». Née huit ans avant toi, épouse de ce capitaine qui fut aussi le témoin de ton défunt mari à votre mariage, ils ont réussi à échapper au quotidien fait de corvées aux champs ou dans les parcs ostréicoles, dans lequel tu as tout fait pour ne pas retomber. Le destin n'a pas fait de toi la plus « chanceuse » de la famille en termes d'ascension sociale, mais tu peux enfin savourer à ton tour quelques joies. Je t'imagine, Maria, prenant une dernière fois l'air sur ta petite terrasse de besogneuse, fatiguée des travaux du jour mais enfin rassérénée par le projet qui prend forme tranquillement : bientôt, sitôt les mariés dignement fêtés, le train pour Nantes, puis le

bateau et la longue traversée au gré des flots, vers le Sud prometteur.

Dès le lendemain des noces de Louise, ton fils t'emmène pour une échappée belle en terre marocaine. Là-bas, au mitan d'un jardin éblouissant de calme et d'exotisme, le premier émoi, la grande découverte, sera le parfum suave et précieux de l'oranger en fleurs. Autrefois, près de la maison du boulanger, tu as surpris cette fragrance subtile de fin de printemps, où chèvrefeuille et jasmin rivalisent d'ardeur pour parer les promises de mille attractions le matin de leurs fiançailles. Mais aussi le discret arôme des pivoines, plus tôt dans la saison, quand par miracle un détail dans l'agencement d'un repas ou l'organisation d'une réception t'a accordé le privilège, l'honneur, l'étonnant imprévu, de rester un instant au jardin des bonnes maisons, là où ne vont que les gens de la haute, désœuvrés et rêveurs face à la rivière alanguie au couchant. Comme toi, j'aime m'attarder sur le perron de ces demeures d'un autre monde, quand l'heure n'est pas à la frénésie de la présence de leurs propriétaires. Me faufilant par un portillon au fond du jardin ou le creux d'une clôture mal

ajustée, je profite parfois de la quiétude de ces endroits envoutants. Ce soir comme à ton époque, le ciel est rose bleu moiré, on dirait l'Orient mêlé aux Tropiques, ne manquent que les grenouilles ou l'appel du muezzin pour accompagner de leur chant lacinant la légère mélopée des grillons... Une pie sonne la fin des ardeurs du jour finissant, tout s'apaise. Je savoure le parfum du citronnier reçu en cadeau pour mes cinquante ans.

De ces vacances, personne n'a su me dire la durée ou le parcours que tu emprutas, ni quels gens tu y rencontrais. C'est au hasard d'une carte ou d'une photo que je t'ai sué aller là-bas, dans le bled, au creux d'une palmeraie ou sur les plages où je ferai moi-même mes premiers pas, plus de trente ans après. De ces jardins aux senteurs exquises, des saveurs épiceées embaumant l'air torride de la médina, des regards d'encre et des peaux mates comme un miel d'été, des foulards chatoyants et des burnous moelleux, de toutes les particularités de la vie marocaine, je ne sais que les ressentis de mes jeunes années, qui bercent ma conscience d'être née en un paradis à présent disparu. J'aime à t'imaginer découvrant ces

merveilles, te reposant enfin d'un début d'existence si âpre, puisant au cœur de la lumière dorée du matin ou dans la fraîcheur d'une fontaine la force de continuer le chemin.

Quelques semaines passent et te voilà revenue dans la maison-épicerie. Tu reprends le cours de la vie trinitaine, les matins de printemps succèdent aux longues soirées d'hiver. Tu as cédé ta place de commerçante à Mme Manach, qui gère maintenant la boutique avec une apprentie. En 1937, tu maries ton fils André, et, peu après, tu accueilles ta fille quand son mari part pour une nouvelle campagne en Méditerranée. Officier mécanicien sur un croiseur de la « Royale », Charles ne voit pas beaucoup sa petite Louisette, comme il l'appelle tendrement. Il rate même chacun des anniversaires où il aimeraït tant se blottir dans ses bras.

Les navigations entre Gibraltar, Alexandrie ou Antioche ne lui permettent de séjourner qu'en de brèves occasions à La Trinité. Mais elles sont assez intenses pour qu'un heureux événement s'annonce : tu seras bientôt grand-mère, Louise est enceinte.

*

Début 1939, il fait un froid de gueux, les murs de la maison cimentés au sable de mer et les pauvres fenêtres aux vitres fines comme du cristal laissent passer toute l'humidité de cet hiver si rude. Dans la dernière nuit de janvier, ta petite-fille arrive, elle n'est pas très vaillante. Ressurgissent alors les spectres de tes frères et sœur morts avant ta naissance. La cheminée tire mal, tu manques de mettre le feu à la chambrée, tellement tu voudrais que l'air soit plus chaud pour laisser une chance à ta petite-fille ! Tu la places dans une boite à chaussures garnie de coton pour la réchauffer, et cette fois tu as raison des mauvaises ondes : elle survit aux conditions hasardeuses de son arrivée dans la maison. C'est la première à honorer de gazouillis enfantins les murs qui ont recueilli tes pleurs de jeune veuve, mais aussi les espoirs et les rêves de vie meilleure de ta fille ambitieuse. Si l'on en croit les photos prises par l'heureux papa, les deux grands-mères tenant fièrement leur petite fille dans les bras sont les symboles de leur classe sociale. Le contraste entre décoration

intérieure et habillement révèle que Louise a atteint son objectif : murs de bois sobrement badigeonnés et robe austère pour l'une, tapisserie, napperons en dentelle et chemisier chatoyant pour l'autre, sont bien les signes du fossé qui sépare les deux familles.



*Liliane dans les bras de ses grands-mères
maternelle (Maria) et paternelle,
février 1939*
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Aujourd’hui, seules subsistent de cette période quelques photos en noir et blanc de ma mère, cette enfant née à l’orée du grand conflit, quand les armées, les ministres et leurs régiments de sous-fifres ont réussi à concrétiser leurs rêves de grandeur, leurs projets d’anéantissement d’une culture ou leurs sordides plans de soumission de millions d’êtres inconnus et innocents. Pendant que ma grand-mère, sa mère et tout leur entourage perpétuent le train-train du quotidien, tant d’atrocités ont été commises sans qu’il reste aucune trace de la façon dont elles ont réagi, agi, exprimé au moins un désaccord. Mon sang se glace. Faire un parallèle entre ces anecdotes de famille et les centaines de documents qui attestent de la préparation scientifique et politique puis de l’extermination de masse des Juifs d’Europe est terrifiant. En ce début de conflit international où chacun·e aura un rôle, complexe ou subalterne, passif ou hautement responsable, j’ai du mal à comprendre qu’elles ne soient restées qu’ebahies, abasourdies, ou tout bonnement ignorantes de ce qui se tramait, pour continuer

le labeur journalier, leur petite vie simple et besogneuse loin du fracas du monde.

Ou peut-être étaient-elles simplement confiantes dans les gouvernants, soucieuses de ne pas se démarquer de la bien-pensance ambiante, assujetties aux normes des puissants dont dépendait leur existence ? Toutes ces mères et ces grand-mères ont élevé leurs enfants, bien souvent sans mari présent, au milieu de l'édifice abject qu'était la société de cette époque : accaparées par les tâches domestiques auxquelles elles ne pouvaient se soustraire, pensant bien faire ou tout au moins au mieux de leurs capacités, elles continuèrent, du champ au lavoir, de la cuisine à l'usine, à préserver l'essentiel : le gîte, le couvert et l'éducation de leur progéniture, pendant que les puissants décidaient de l'avenir de l'humanité.

Maria, en cette sombre période, tu vois peu à peu vaciller toutes ces valeurs de patriarcat endogame pour te forcer une fois encore à endosser le lourd manteau de chef de famille. Le symbole ♀ m'apparaît soudain comme un présage, le rond de la fécondité auquel la croix sous-jacente donne toute sa

dimension de soumission, de joug immémorial si on le rattache au symbole chrétien de la passion : c'est écrit depuis plusieurs siècles, presque deux millénaires, tu enfanteras dans la douleur et *en plus* ta vie sera un calvaire.

*

De mère à grand-mère

En d'autres temps, en ces mêmes lieux, l'amour perdure malgré les changements d'époque, de modes de vie, de croyances ou de décoration sur les cafetières. Le temps s'écoule ; malgré vents contraires et marées imprévues, les ondes continuent à circuler entre les êtres, les lieux, les bois et les mers. Toujours et encore, la lune dicte aux hommes les flux et reflux qui les guident ou les contraignent.

Maintenant, la fraîcheur monte enfin du fond du champ, les chênes tendent leurs rameaux desséchés aux promesses de rosée. Regardant le lever de lune, petit croissant fluet dans le lointain, je pense à toi, Maria, là-bas dans ma mémoire. Demain, dès le lever du soleil, j'honorerais le bonheur d'être ici et maintenant, fidèle à ton appel et à l'écoute de tes réponses. Écoutant Anna de Noailles, je laisserai filer larmes, soupirs ou tendresses amères :

*Sentir, dans son cœur vif, l'air, le feu et le sang
Tourbillonner ainsi que le vent sur la terre.
S'élever au réel et pencher au mystère,
Être le jour qui monte et l'ombre qui descend.
Comme du pourpre soir aux couleurs de cerise,
Laisser du cœur vermeil couler la flamme et
l'eau,
Et comme l'aube claire appuyée au coteau
Avoir l'âme qui rêve, au bord du monde assise...*

Mêlée au vent du large qui point parfois jusqu'au village, une lancinante idée d'un monde meilleur, d'une autre vie avec l'être aimé de tes vingt ans, me parvient par sursaut, lacérant une nouvelle fois nos coeurs meurtris, berçant malgré tout ce désespoir de décennies perdues pour le modeler doucement en un vestige ciselé de nos amours égarées.

Sur un autel de granit enchâssé de pierres précieuses, je dépose en pensée les ultimes souvenirs des jours bénis, les entoure des bruyères trouvées en chemin, du même geste que tu avais, t'en revenant comme à l'accoutumée d'un nième jour au champ ou d'une visite à une vieille tante à l'autre bout du village. Le petit vase de cristal reçu en cadeau

de mariage reçoit ces brins vert-rose symbole de l'union autrefois si féconde... Je revois cette jeunesse brillante et conquérante... les frissons de bonheur, l'extase longue ou brutale, la bataille intérieure pour surmonter la honte et les craintes des commérages ou des remontrances du curé... Une vie de discorde, entre tes émotions et le rigide patriarcat qui t'imposa retenue et hypocrisie sans en nommer les réelles exigences, la finalité machiavélique. Tu te voulais libre et forte, et non pas soumise et pliant l'échine. Ton missel à la main, un chapelet fébrilement déroulé entre les doigts, tu errais de l'office du matin aux vêpres, chaque jour espérant secrètement que personne ne saurait comprendre ni même suspecter tes doutes et cet émoi créés par ce déséquilibre permanent.

Aujourd'hui, la boule au ventre ou en travers de la gorge, je cherche les sensations qui ont pu t'étreindre et t'arracher les larmes dont le souvenir est resté sur un mouchoir brodé. L'odeur de tes mains sur mon visage, quand je venais te voir à Quiberon, dans la maison de retraite où tu as passé tes dernières années. Entre océan et baie, au bout d'une

terre de landes et de falaises, tu imposais par ta haute présence noire des craintes insondables, tes silences nous frigorifiaient... mais comment aurais-je su, si petite, si naïve, et toi si vieille, si lasse ?

Là, dans une chambre à peine décorée d'un petit guéridon à napperon brodé et d'un tableau souvenir de l'ailleurs, tu recevais tes rares visiteurs. Après quelques phrases hasardées sur l'état de tes hanches ou les dernières nouvelles des petits-enfants, tu soulevais péniblement ton vieux corps abîmé, accrochais d'une main fatiguée le bord de la table pour soutenir ton effort vers le fond de la pièce. D'un geste immémorial, tu ouvrais calmement un meuble bas de bois foncé et revenais vers nous dans tes chaussons de feutre terni par les ans. Les biscuits glissaient de la boîte en métal rouge et or extirpée de sa cachette sombre, à une coupelle de faïence Henriot, puis de tes doigts si doux à mes menottes potelées :

- Chez Grand-Mamie Maria, j'aime bien, y a des *Traou Mad* !

- Ah ça oui, ils sont bons ces gâteaux, Et puis, as-tu vu la belle image sur le couvercle,

c'est M. Gauguin qui l'a peinte, on peut voir un si beau pays, là-bas loin d'ici, au-delà des mers, sous les palétuviers et les fleurs d'hibiscus... ».

Soudain la magie change de ton, un froissement de pensée ou un regard qui flanche, le voile se referme, Maria est partie, loin sur l'horizon où ses yeux se sont fanés d'avoir trop guetté ... Tout se mélange et pourtant tout est limpide : le chemin de ronde, les ruelles du village, les regards apeurés devant sa silhouette sombre ou les sourires figés de l'avoir vu pleurer, la maison construite à force de courage et de pugnacité, il y a longtemps, si longtemps...

De cette bâtie élevée au cœur du bourg, je me rappelle chaque pièce, mais surtout le grenier. J'y montais les jours de désœuvrement, quand la chaleur d'août est trop intense pour se risquer sur la plage avant 17h, que les parents ont imposé un « temps calme » après le repas du dimanche trop lourd pour les estomacs fatigués, que la vieille cousine nous saoule de ses sempiternels souvenirs d'une vie irréelle qu'on n'aurait même pas voulu connaître tant elle a dû être

longue, triste et fade. Parfois aussi j'y allais pour comprendre, retrouver sous les doigts ou au parfum, les traces infimes du passé, quelques bribes d'un ailleurs révolu, une fine résurgence des saveurs d'antan, quand les jupes de gros drap et les parures de lit en lin rêche étaient encore le quotidien des femmes qui ont habité ici.

Une volée de hautes marches en angle, sèches et poussiéreuses de n'être pas plus souvent empruntées, mène à un autre monde. Les craquements du parquet vétuste me font douter de pouvoir redescendre sans accident, je brave pourtant mes craintes et salue le mannequin de couturière qui veille à l'entrée du musée familial. Véritable gardien des vestiges d'une vie de petites mains, il protège de sa posture figée le souvenir de ma grand-mère Louisette apprenant à manier fil et aiguille, comme ses voisines de Kerhino, qui, de mère en fille, ont habillé les habitants du village. Leurs ouvrages ont-ils inspiré celle qui, toute sa vie durant, confectionnera robes et chemisiers sur ces épaules ouatées ? J'aime à l'imaginer, car elle créa chaque élément de sa garde-robe, tenues d'été, jupes droites,

tailleurs, jusqu'à la robe de mariage de sa fille et à l'ensemble aux fleurs ton sur ton qu'elle porta au mien. Mais surtout pas de pantalons, « les femmes portent des robes, c'est tout ! ». Jamais, avant la génération de ma mère, on n'aurait eu l'idée de concéder à la bienséance féminine l'usage d'un vêtement masculin. Couvrir chacune de ses jambes et ainsi gainer ses formes pour en laisser deviner les charmes à tous les regards, pour rien au monde tu n'aurais accepté cela, Maria ! Il faudra attendre la fin des années 50 pour voir apparaître le premier signe du changement des moeurs dans cette maison.

C'est en farfouillant dans le fond d'une armoire, l'été de mes quatorze ans, que je trouverai un pantalon-fuseau, abandonné entre une pile de *Lisette*, revue « progressiste » destinée aux jeunes filles, et un exemplaire relié du *Gigi* de Colette. Ces ouvrages qu'on me déconseillera de lire pour leurs idées « subversives » me donneront un aperçu de l'éducation reçue par ta deuxième petite fille, née à Paris d'une mère artiste et avant-gardiste aux yeux du reste de la famille. Je ferai mien

le pantalon et piocherai dans les pages des illustrés et entre les lignes de Colette conseils et idées d'émancipation.

Au détour d'une lecture, à l'heure où je finis l'écriture de ce récit, je découvrirai aussi qu'une amante de Colette domiciliée à La Trinité l'invita à y passer quelques jours de villégiature en février-mars 1939. Quelques jours après la naissance de ma mère, cette magnifique poétesse aura peut-être, par sa présence au village, insufflé aux femmes de ma famille son incomparable goût pour la liberté. La cousine de Maman retrouvera même dans la bibliothèque de l'*« oncle Anatole »* un livre dédicacé par l'auteure. Je ne peux que m'interroger sur une possible rencontre avec mes aïeules dont les vies furent si différentes de la sienne. De celle dont les pantomimes « légères » avaient défrayé la chronique parisienne à l'époque de ton mariage, Maria, je retiendrai la magnifique écriture, le style incandescent et l'espoir d'assouvir mes rêves d'adolescente libre et peu farouche. La question des garçons ne me travaillait pas encore, quoique, et je regarde à présent ces souvenirs épars comme un prélude

à ma découverte de toutes ces existences de femmes tournées vers une unique réalisation : la vie d'épouse et mère de famille. Mais l'indépendance féminine est une valeur gravée au fer rouge dans l'âme de cette maison, ton destin a forgé le caractère d'une lignée éprise d'autonomie dont je n'ai pas à rougir de faire partie.

*

Reléguées contre le mur du fond qui forme le pignon, trois étagères branlantes retiennent sur leurs planches vermoulues de pauvres piles de livres disloqués. Ils gardent, au creux des pages qui s'effritent entre les doigts, les secrets de leur existence d'un autre temps : dédicaces indéchiffrables, traces des mains qui les ont tendrement effleurés ou ardemment agrippés, tache ronde d'une tasse de café sur une couverture délavée, témoignent d'intenses moments de découverte immobile du monde. Un missel des dimanches est adossé entre une encyclopédie universelle et un ouvrage sur le Morbihan daté des années 1930 évoquant sur plusieurs pages la dure vie des

femmes de marin... Comme en miroir de cette réalité si dure, un menu de mariage cossu, une liste de prix de certificat d'études ou une photo jaunie s'échappent parfois des albums fatigués. Un personnage renaît brièvement : élève modèle serrant religieusement un ouvrage relié, hommes juchés sur une carriole dans une rue de Nantes inondée, jeune mariée en robe à dentelles... Ils sont autant de rappels des multiples facettes de la société dont ils continuent de nous parler près de cent ans plus tard.

La malle d'habits de noce a depuis bien longtemps été dépouillée des costumes brodés, fierté de tes aïeules. Restent un corsage aux mille plis jaunis, un châle aux franges emmêlées, dont on ne sait qui les portait. D'antiques cartons à chapeaux contiennent eux aussi leur lot de mystères : un casque colonial, trop grand pour toutes les têtes de la famille actuelle, a protégé du soleil un ami ou un oncle, dans un bled au-delà de Meknès, sur une rivière d'Indochine ou au fin fond du Sénégal. Un tricorne élimé lui tient compagnie, abandonné ici par un ami costumier de théâtre, un cousin polytechnicien,

ou un vieil oncle peut-être ? Et aussi, soigneusement rangé dans un étui de bois aux lanières de cuir fatiguées, le violon de mon grand-père Charles, qui joua pour la dernière fois la *Méditation de Thaïs* lors des fiançailles de sa fille à Casablanca, en 1960.

Quel chemin parcouru, pour arriver à ce jour heureux ! Si on rembobine d'une vingtaine d'années, nous voilà en juin 1939. Louisette a quitté la chambre glaciale où elle a mis au monde sa fille : pour présenter la « princesse » à son papa, elle a délaissé Maria et la grande maison triste pour le rejoindre lors d'une escale à Bizerte. Elle y retrouve son frère et sa belle-sœur et profite de quelques moments de bonheur familial sous le soleil tunisien. Il fait bon sur la plage et on dirait que la jeune maman est aussi fière de son bébé que de la robe légère qui dénude ses épaules. Elle qui n'a pas connu son père, ce Louis-Marie dont on dit qu'il lui a légué ses beaux yeux et son visage d'ange espiègle, elle savoure d'être loin des contingences trinitaines, enfin libre de mener ses journées comme bon lui semble et non plus sous le crachin breton et les injonctions de sa mère.



Louise, Charles et leur fille à Bizerte, juin 1939

© Famille Le Marrec-Bachellerie

Les journées passent vite, la voilà bientôt repartie vers la vie trinitaine qu'elle a tant souhaité quitter. Son mari la regarde monter à la coupée du bateau qui repart vers la France, le front assombri par des préoccupations inquiétantes : la santé de la petite, qui a bien failli succomber à une dysenterie carabinée, la tristesse de ne pouvoir vivre au quotidien avec ses deux "poupées"... Mais ce sont surtout les nouvelles de tension par-delà les frontières françaises qui prennent un moment le pas sur sa fierté de servir son pays ou son plaisir à être en mer. Elles rendent aussi l'espoir de futures retrouvailles d'autant plus hasardeux. C'est la fin de l'été, le début de la guerre, encore une.

Après une dernière escale à Toulon fin septembre, où ils peuvent se retrouver quelques jours, à l'hôtel puis en meublé, le petit couple pouponnant est à nouveau séparé. Les femmes se retrouvent seules à la maison, dans le village, le canton tout entier. Ne sont restés que les anciens, les trop jeunes pour partir au front, et quelques réfugiés invalides. La routine trinitaine reprend, rien n'a changé, si ce n'est le calendrier accroché au mur de l'épicerie où on repère maintenant les dates

anniversaires de mariage ou de naissance plutôt que celles des prochaines livraisons. On guette aussi plus souvent la boîte aux lettres, où les nouvelles des marins combattants se font trop rares et bien plus inquiétantes que celles qu'on attendait autrefois des bateaux partis naviguer loin des côtes.

Charles a appareillé début octobre pour une destination inconnue, puis des navigations entre Mers El Kébir, Tanger et Dakar. Il y est en escale le jour de l'anniversaire de sa chère épouse, quand il apprend son affectation sur le « Duguay-Trouin », navire de l'escadre franco-britannique qui poursuit les « cuirassés de poche » allemands au large des côtes africaines. Une semaine plus tard, c'est leur anniversaire de mariage qu'il « célèbre » seul, à bord de ce croiseur léger bientôt rattaché à la Marine de l'Afrique Occidentale Française. Dans son journal de bord, mon grand-père note chaque jour les appareillages, les navigations et les rencontres avec amis ou parents pendant les quelques temps libres savourés aux escales. À la mi-janvier 1940, il rend ainsi visite à l'« Oncle Théo », établi

depuis les années 30 comme expert maritime à Casablanca.

Le lendemain de cette courte halte, il repart vers Lorient où le navire sera en réparations jusqu'à la mi-mai. Il peut alors retrouver ses amours et les choyer comme il se doit. Cette escale sera féconde : en octobre, peu après son vingt-huitième anniversaire, Louise accouche de leur deuxième enfant, Pierre. Une nouvelle bouche à nourrir pour Maria, les temps sont durs et les contraintes imposées par l'Occupation rendent le quotidien difficile. Dès que possible, Louise traverse la France avec enfants et quelques valises, prenant des trains de nuit aux couchettes infestées de punaises pour retrouver son valeureux officier-mécanicien affecté dans le Sud. En 1942, la petite famille habite Marseille le temps d'un été. Les promenades aux parcs Chanot ou Borely enchantent les enfants, où leur papa ne se lasse pas de les photographier en train de jouer ou cueillir des fleurs « pour Mémère », autrement dit Maria, que le petit Pierre et sa grande sœur Liliane vénèrent quand ils sont loin.

De retour sous le toit de leur grand-mère à La Trinité, une fois leur père reparti traquer les flottes ennemis entre Alexandrie et Dakar, c'est une autre grand-mère qu'ils découvrent et apprennent à craindre, tout autant que le vrombissement des avions au-dessus des champs de patates ou le bruit des bottes sous les fenêtres calfeutrées de papier kraft et de lourds rideaux aux heures du couvre-feu. Parmi les avanies qui alourdissent le quotidien en zone occupée, le rationnement des denrées de première nécessité pèse et engendre tensions et angoisse dans toutes les familles. La pénurie de produits frais leur laissera un impérissable souvenir : l'histoire du petit « coco de beurre » est au panthéon de leur mémoire d'enfants. Pour tromper leur faim, et ravis de se pourlécher, ils ont avalé en cachette cette délicieuse noisette dorée que Maria avait prudemment économisée pour le gâteau d'anniversaire de Liliane. Tous deux se souviennent précisément, plus de soixante-quinze ans après, de la colère qui éclata ce jour-là quand leur forfait fut découvert. Les remontrances laisseront des traces vives dans leur esprit, bien plus que la construction des

bunkers à l'entrée de la rivière en bordure de la Baie ou les lettres rares et laconiques des hommes partis se battre.





Maria en famille, étés 1942 et 1943

© Famille Le Marrec-Bachellerie

Gendre et fils sont loin, face au danger, laissant épouse et enfants aux bons soins d'une mère éprouvée, redevenue cheffe de famille à l'heure où elle aurait pu panser calmement les douleurs de sa jeunesse. Esseulées à Paris, sa bru et sa fille d'une quinzaine de mois rejoignent La Trinité au printemps 44. Le trio

de bambins a tôt fait d'animer les journées et d'égayer la longue attente du retour de la paix. Dans une maison voisine, on accueille aussi des réfugiés, dont une professeure de piano, premier prix du Conservatoire de Paris. Elle enseigne à Liliane, qui a maintenant cinq ans et un talent réel, les bases de la technique pianistique, ravivant ainsi les projets d'ascension sociale de Maria et les rêves de grandeur de Louise.

*

Le cœur serré à l'évocation des prémisses de la vie de ma mère en ces années de guerre, je reprends ma visite parmi les objets délaissés. Sous les combles, la lumière est tamisée par les vitres ternies d'un ou deux vasistas qu'on n'ose plus toucher depuis le jour où, après avoir lutté pour les ouvrir, on eût tant de mal à les refermer. Bataillant avec la longue tige de métal ajouré pour l'enclencher dans un ergot grippé par les années d'oubli, on a bien failli laisser ouvert à tous vents ce lieu subalterne d'une maison qui

ne vit que quelques semaines par an depuis un demi-siècle.

Une fine nuée de particules ancestrales flotte entre vieux meubles et antiques bibelots, maintenant qu'on a entrepris de les déplacer, de les ouvrir, de les toucher pour mieux les voir, les admirer ou les interroger. À la poussière tournoyante se mêle l'odeur de renfermé, sèche comme un nième soir de canicule, quand les feuilles des charmes craquent et croustillent en tombant, lasses et ridées de trop, beaucoup trop de soleil et si peu, tellement pas de pluie depuis leur premier jour au printemps dernier. La sécheresse au grenier, c'est la même désolation : tout crisse sous les yeux et les pas, même légers, soulèvent la tristesse de fin de vies inconnues, délaissées, au rebut, d'objets attendant inlassablement de connaître à nouveau la joie d'être utiles, linges grisâtres de n'avoir plus été portés, lavés, empesés, après tant d'années de bons et loyaux usages.

Des pièces de monnaies étrangères aux dessins et écritures énigmatiques, aux dates d'un autre siècle, livrent elles aussi leur lot d'incertitudes. Un marchand arabe les aura

échangées contre des dattes, du vin ou une poterie. Viennent-elles d'une boutique de tapis et théières du boulevard « IV^e Zouave » où ma mère, descendant du bateau qui les amenait de France en septembre 1945, découvrit effarée les mains rouges de henné des femmes arabes voilées de blanc ? Un voyageur de la famille les a-t-il serrées dans son porte-monnaie en cuir souple, retrouvé plus tard dans la dernière demeure de ma grand-mère ? Il ressemble à ceux qu'on peut chiner sur l'étal d'un antiquaire ou ramener en souvenir de vacances orientales. La pénombre ou l'appel de la lumière au dehors empêchent de répondre, on remet à demain, à l'année prochaine, et un jour plus personne n'est là pour donner le moindre indice ni la plus infime preuve que tout cela a bien existé.

Toutes ces traces de voyages par-delà les rivages ajoutent une part de mystère à cette photo de septembre 1948, quand tu repars vers le Maroc. Cette fois, tu y vas par la route et en famille, dans la première voiture de ton gendre, une Balilla. On voit à ton regard la fierté de t'en aller vivre des matins calmes et des journées paisibles loin de la routine

trinitaine. Entourée de tes petits-enfants, tu seras servie par ta fille et les fatmas qu'elle t'a tant vantées depuis qu'elle est partie s'installer là-bas après les sombres années de guerre. Tu vas aussi retrouver ton beau-frère Théodore et ton frère Joseph, dit « Louis de Fedallah ». Les souvenirs des jours heureux affluent sans craindre la brume tombée ce jour de septembre 1912 sur ton cœur ébahie de tristesse. Tu vis enfin dans une maison où la famille est au complet, perpétuant ta place de matriarche, mais cette fois au soleil, avec un jardin, le ciel perpétuellement bleu, la plage le dimanche. Assise sous le auvent planté dans la dune qui surplombe la plage, les orteils jouant dans le sable chaud, tu savoures les longues journées dans le vent doux venu de l'océan, le spectacle joyeux de ta petite tribu où parents et enfants s'ébattent entre longues baignades dans les vagues et parties de volley endiablées.



Départ pour le Maroc, sept. 1948

Tu ne ressembles plus à la mère fatiguée des années 20 ou 30 et couve de ton regard apaisé ta famille épanouie. Te voilà à nouveau belle et distinguée dans ta robe à fleurs et, sous le turban encadrant ton visage, on aperçoit tes cheveux maintenant blancs mais toujours aussi longs, que ta petite-fille Liliane ne se lasse pas d'admirer quand tu les brosses le soir avant de faire tes prières, agenouillée devant votre lit commun. Dans la demeure simple et fonctionnelle, tu partages avec elle une chambre au lit étroit où la fillette peine parfois à trouver le sommeil, de peur de cogner en dormant les jambes fatiguées de la vieille dame que tu es devenue. Heureusement, il y a des aides, plus besoin de faire la lessive ou le ménage, tu peux te reposer dans la journée, savourer de voir grandir tes petits-enfants, comme jamais tu n'aurais cru pouvoir. La ville de Casablanca est vaste et lumineuse, tu as du temps pour en profiter. Les souvenirs de ma mère et sa cousine te disent joyeuse et tranquille, te promenant dans le jardin aux fleurs multicolores ou concoctant pour le plaisir de tous ton fameux « far aux neuf pruneaux ».

Pourtant, alors que la première communion de Liliane approche, la famille subit un nouveau coup du sort. Ton fils et ta belle-fille viennent d'accueillir leur deuxième enfant, il n'est pas « bien arrivé » et meurt quelques jours après sa naissance. L'esprit de tes frères Ange et Jean-Marie, de votre petite sœur restée anonyme, souffle encore brièvement dans tes pensées attristées. Des bords de la rivière trinitaine aux vagues tumultueuses brisant sur la plage d'Anfa, tu sens passer l'onde du chagrin, tu reprends chapelet et prières pour le repos de ces petits êtres partis trop vite. La vie reprend son cours, ta tristesse est bientôt atténuée par l'arrivée du troisième enfant de Louise, une fille, qui ramène la joie dans les foyers. Tu résides encore quelques temps chez ton fils André, assistes à la communion de Liliane puis t'en retournes en Bretagne.

*

Revenue au village de ton enfance, commence alors la longue errance des derniers mois, dernières années, lent chemin vers l'au-

delà où t'attend Louis-Marie depuis si longtemps. Tu reçois encore de temps à autres une cousine ou une connaissance, la belle-famille de ta petite-fille qui est maintenant mariée. Sur le môle de pêche où vous posez fièrement, la grue mobile et le nouveau pont en arrière-plan attestent des changements dans le paysage et le rythme de vie. Tu ne portes plus la coiffe ancestrale ni la robe antique des années 30-40, mais un chaud manteau de laine et un chapeau confortable. Ta silhouette s'est faite plus gracile, tes joues se sont creusées. Une canne à la main et ta jambe droite légèrement surélevée trahissent la fragilité d'une hanche mal opérée après la guerre.



*Sur le port, avec la belle-famille de
Liliane, mars 1961*
© Famille Abgrall-Bachellerie

J'aime à t'imaginer assise sur le banc qui surplombe la Vanneresse, devisant comme aux jours heureux de votre jeunesse avec Loeiza, que tu as retrouvée après les années

marocaines. Lassées d'une vie passée à conjurer le destin, s'armer de patience ou contrecarrer les vilenies du destin, vos regards se perdent entre les souvenirs d'antan et les lueurs miroitantes de la rivière en perpétuel mouvement. Les contours du pays d'alors se sont estompés, on équipe le port de pontons pour les yachts de plaisance. Une digue est construite pour relier le Men Du et Carnac-Plage aux quartiers de Kervallen et Kerbihan et on élargit les quais pour y permettre la circulation des automobiles de plus en plus nombreuses. L'expansion immobilière n'a d'égale que la prolifération de touristes en tous genres et les transformations du paysage qui vont de pair. Aucune rue, aucun chemin creux, pas un endroit familier ne ressemble plus dorénavant à ceux que vous avez connus, arpentrés, aimés. Les rues mal pavées ou recouvertes de simple gravier ont été bituminées, les lopins de terre encore vierges de construction commencent à s'arracher à des prix dont vous n'auriez même pas imaginé le niveau quand il s'est agi de fonder une famille, construire une maison, gagner de quoi vivre dignement, il y a quarante ou cinquante ans.

Les séjours de tes enfants et petits-enfants en vacances égayent tes étés, les cartes postales d'amis ou de parents éloignés par la vie parsèment encore ton quotidien de petits instants de gaieté. La cafetière et le sucrier de verre bleu reprennent du service, mais tu n'es bientôt plus capable de vivre dans cette grande bâtisse dont la boutique du rez-de-chaussée porte maintenant l'enseigne de « L'Économique », une franchise d'épicier rennais. Une mauvaise chute te vaut une fracture du poignet, tu ne peux plus vivre seule. Tu songes alors à quitter La Trinité, ses ruelles trop souvent parcourues le cœur triste et les larmes aux yeux, ses villas inaccessibles aux gens de ton rang, enchâssées telles des pierres précieuses dans les jardins surplombant la rivière aux couleurs chatoyantes, cet écrin qui n'aura pas su combler tes rêves de douceur. Tes enfants et petits-enfants sont maintenant retraités ou établis dans des villes plus ou moins lointaines, entre Toulon, Concarneau, Nantes, Lorient, Paris ou Rennes, tu ne peux plus rester seule des mois entiers dans la grande maison vide.

Un matin, tu refermes une dernière fois la lourde porte de bois plein aux vitres dépolies, tu descends la volée de marches abruptes qui mènent à la ruelle, regardes rapidement la façade austère, les volets clos que ta main fatiguée n'ouvrira plus jamais. Tu emportes, outre quelques bagages et un ou deux bibelots, tes souvenirs cachés au fond du cœur. Dans l'auto où tu as pris place, on te demande quelle route tu souhaites prendre. Tu indiques le haut de la rue, il n'est plus temps de revoir les quais, la rivière qui scintille ou bougonne selon l'humeur du ciel. Le corps chaviré entre réminiscences de ta jeunesse et appel vers la vieillesse inexorable, tu tournes définitivement le coin de la rue des Frères Kermorvant. La rue Inouarh Bras mène vers Carnac bourg, mais tu préfères demander au chauffeur de bifurquer à gauche pour remonter la rue du Mané Rohr et passer une dernière fois par Kerhino.

Près de la maison du Chemin de la Hune où tu es née et as enfanté, les vergers et les potagers ont laissé place à de nouvelles constructions. À présent, ce sont des résidences secondaires qui sont érigées là où ta grand-mère, ta tante et ta mère menaient

autrefois les vaches au pré. Plus aucun cheval ne descend entre les murets pour labourer les champs qui bordaient autrefois le chenal, où ta fille a tant de fois biné des rangs de patates. Tu peines à distinguer la mer entre les villas et les arbres des grands jardins. La ruelle qui descend vers la plage a pris des allures d'allée privée menant aux villas des vacanciers versaillais. La place de Kerhino n'accueillera bientôt plus le cirque et ses animaux étranges qui ravissaient petits et grands à la belle saison. Les enfants des fermes avoisinantes sont maintenant citadins, s'estimant heureux d'avoir échappé à la routine ancestrale qui a bercé leur enfance. Les anciens restés vivre au hameau regardent passer les belles voitures à chaque premier week-end de printemps. Ils se sont accommodés du remue-ménage estival comme du silence des ruelles désertées par les *duchentils* après l'été indien. Dans les grandes maisons délaissées à chaque morte saison, tes oncles, cousins puis neveux ont perpétué la réputation de leurs ancêtres capitaine ou entrepreneur. Certains des descendants de Marie-Anne et Albin Le Rouzic ont franchi bien des échelons, devenant cap-horniers,

industriels ou chercheurs de renom. Ils ont, imitant leurs voisins des milieux aisés, créé et entretenu ces propriétés luxueuses, élargi leurs sphères d'intérêts, amélioré leurs réseaux de connaissances et d'influence comme le cadre de vie de leurs familles. Ils ont réservé pour leurs temps de villégiature ce territoire côtier, préférant pour leur quotidien les attractions des villes à sa rusticité. Ils ont peu à peu étendu leur influence sur les décisions économiques et politiques qui ont modelé le paysage et les mentalités, dépossédant les Trinitain·e·s de souche de la possibilité de savourer sereinement l'âme simple et authentique qui fit si longtemps le charme du village. Parmi eux ou dans leur entourage proche, bien des destinées ont été plus heureuses que la tienne, au minimum moins éprouvantes. Toi, Maria, tu t'es âprement efforcée de faire atteindre à tes enfants le pont supérieur du grand paquebot qu'est la vie moderne. Une époque passe, l'air du temps se fait plus opaque, tu n'y comprends plus grand-chose. Un sentiment d'injustice ou d'inégalité dans la distribution des chances et des bonheurs rencontrés ou perdus flotte dans l'air.

Pourtant, au creux des bosquets d'aubépine ou par-delà les rochers surplombant la Vaneresse qui étire sa langue de sable au rythme des marées, le même souffle continue de ponctuer saisons et années. Renonçant à jamais au paysage de ton enfance, tu lui tournes le dos, remontes en voiture et indiques d'une main lasse la direction à prendre. La rue qui descend vers l'Ouest est plus large que dans tes souvenirs, elle se transforme en route départementale menant à Carnac. Tu repenses à ta grand-mère Marie-Anne, qui peinait tant à parcourir ces quelques kilomètres entre landes et marais pour assister à une nouvelle naissance ou rendre visite à ses enfants « exilés à la côte ». Toi, c'est dans une maison de retraite de Quiberon que tu serreras une dernière fois un nouveau-né dans tes bras : l'avant-dernière de tes arrière-petites filles naît en septembre 1970.

En passant devant le hameau de Kerallan, tu as une pensée pour celles et ceux qui cultivent encore la terre de vos ancêtres. La voiture dépasse les salines de Port en Dro, sinue entre les bâtiments ostréicoles de l'anse du Pô et longe le fond de la Baie par

Plouharnel pour entamer la grande ligne droite
qui t'emmène vers ta dernière habitation.



*Maria et l'avant-dernière née de ses arrière-
petits enfants, fin 1970*
© Famille Le Marrec-Bachellerie

Commencent alors, pour les vieux murs de ta maison, les hivers de solitude entrecoupés de saisons estivales aux mille bruissements des

familles en villégiature. Quelques mois plus tard, alors qu'on vient de fêter les soixante ans de ta fille Louise, les trente ans de son fils Pierre et la naissance de la benjamine de tes descendants, tu nous fais tes adieux définitifs, le 5 novembre 1972. La lune n'est plus qu'un pâle croissant dans le ciel d'automne. Le calendrier celte a été honoré quelques jours auparavant par les fêtes de Samein qui marquent l'entrée dans le Nouvel An. Une fois encore, la concordance de dates, les hasards de l'univers, les tergiversations du destin ou des alignements de planète me laissent songeuse.

*

Dans la petite rue qui part en zigzag entre les murets de pierres sèches et les barrières des jardins clos, comme chaque matin depuis toujours, Loeiza enjambe péniblement la troisième pierre après le cyprès, pose son sabot droit où elle peut, entre les plans de framboisiers et un seau de charbon délaissé. Elle s'en va, avec plus ou moins d'entrain, selon les rêves ou les douleurs de la dernière nuit, accomplir les gestes quotidiens. Tirer

l'eau du puits pour Marcelin qui est alité depuis la St Jean. Regarnir le foyer et raviver la braise chez Germaine avant qu'elle ne se réveille, qu'elle puisse au moins trouver, dans la chaleur de l'âtre, la force d'entamer une nouvelle journée. Ramasser trois brindilles et deux branchettes pour préparer le feu du soir chez Georges, le ferronnier au fourneau éteint trop tôt. Ouvrir portes, volets et fenêtres chez Belle-maman pour qu'elle sache qu'un jour nouveau se lève, lui donner idée et envie de s'enquérir de sa petite-fille qu'elle apercevra ce midi peut-être au détour d'une ruelle, si elle a eu le courage de sortir de sa mansarde et d'aller au grand jour. Passer laver les dalles du parvis pour donner à l'église un aspect accueillant, en espérant que les fidèles en retrouveront l'accès oublié ou perdu depuis trop longtemps. Enfin, se poser cinq minutes – pas une de plus – et regarder l'horizon.

Assise là, sur le banc, en début d'après-midi, malgré le froid qui durcit le bout de ses doigts fins et mord son beau visage ridé, elle reste immobile, figée comme une bougie aux coulures brusquement arrêtées par un courant d'air d'autre-tombe. À l'observer de loin, on

pourrait même penser que la vie l'a doucement désertée. Seuls remuent quelques cheveux gris échappés de son chignon. Elle songe à la haute façade qu'elle a trouvé fermée tout à l'heure. Maria est partie. C'en est fini des heures de parlote, des instants de connivence, de l'égrenage perpétuel de leurs souvenirs communs. Elle garde de son amie l'empreinte fragile d'une main dans la sienne, la lumière d'un regard affectueux, la douceur des secrets partagés. Face à l'adversité, reste aussi la tristesse de n'avoir pas accompli son rêve d'être mère, de rendre un homme heureux. Les masses sombres des rochers, la lueur dorée du couchant, le friselis des vagues et la caresse du vent lui rappellent les moments tendres comme les cruelles espérances. Elle peut encore rêver, se penser autre, ailleurs. Implorer le ciel. Prier la mer qu'elle le ramène. Qu'elle me le rende, bon sang !

De jour en jour, nuit après nuit, espérer le soleil, attendre la pleine lune, craindre l'Ankou, ricaner de l'adversité mais pas trop, ça attire le mauvais œil. Et chérir la fleur au printemps nouveau. Et humer les parfums de l'automne. Et savourer le bol de citron chaud

et l'orange de Noël ou la crêpe magique de la Chandeleur. Braver la tempête d'équinoxe, courir cheveux au vent après les saints de glace, pas avant, malheureuse ! Au quinze août plonger tête et corps libérés au plus profond de l'océan, c'est-à-dire pas trop non plus, guère plus loin que là où les pieds ne touchent plus, dans la crique de Men Allen ou à Kerbihan. Et toujours rire des yeux, un peu sourire aussi, aspirer goulûment l'air ou faire l'effarouchée, mais VIVRE !!

Des grains de sable entre les doigts de pied, une brindille dans les cheveux et le teint hâlé de toutes ces journées d'été. Ou les joues rouges au creux de l'hiver. Parfois le teint blafard des matins de misère, pas assez d'argent, trop de soucis. Mais toujours l'espoir. Que jamais rien ne part, que toujours tout dure. Surtout le meilleur. Comme disait Maria, *Inch Allah.*

*

La vieillesse

Des jours sans raison ni fin
Des nuits de trahison
Des mois d'attente vaine
Des raisins cueillis aux matins précieux
Ne restent que les pépins dans le soir anxieux.

On transpire on grince on gémit
Quelques rares rayons traversent la pluie
Seule l'amertume nous tient compagnie
La disgrâce subtile des semaines d'ennui
Aligner les heures, compter les secondes
Par paquet de mille, trier pour l'oubli.

Quand on s'avachit, canapé ou lit
Nulle part on ne vit, partout on survit
Les muscles raidis, la nuque les épaules
Ne supportent plus
Que la misère du monde.

Ce monde béni à l'aube de nos vies
Ce monde merveilleux de promesses intenses
S'est révélé vaste, mais stupidement rond
On en a fait le tour, arpentiné les sentes

Humé les parfums, joui des mille beautés.

Et puis un matin, ou était-ce un soir
On s'est réveillé, plus aucun espoir
On a essayé, tout tenté encore
Pour faire ressortir, fouillé bien profond
Dans les souvenirs, les photos d'antan,
Mais rien ne subsiste, tout a disparu.

Ne reste que les larmes lentement qui coulent.
La douleur intense des jours qui s'égrènent
Nous prennent en silence
derrière les persiennes
Le peu qu'il nous reste, l'infime résidu
Des joies et des rires, des instants magiques.

En guise de linceul, on tisse des adieux
À nos pensées tristes, un dernier clin d'œil
Une bouffée d'humour, un zeste d'esprit
Retournent à tâtons au pays des rêves.

Là-bas une fée, un djinn ou les elfes
Nous accueillent enfin, nous bercent en silence
Finies la misère, les larmes et l'angoisse
Voilà la lumière, les vertes allées
La mer éclairée de la lune d'été.

Et maintenant, Maouezig

Dans le port ce matin le sable crisse sous ses pas. Princesse bretonne échappée du château parental, journalière dépêchée au village pour une commission, servante descendue nettoyer au lavoir les linges de toute la maisonnée, fille de l'épicière bravant l'interdiction de descendre sur les quais – lieux mal famés pour les bonnes gens du haut du bourg – orpheline échappée de la maison « La Famille », une jeune Trinitaine court sur les chemins et par les prés qui bordent la rivière entre le Latz et Kerpinette, longeant les cabanes des chantiers ostréicoles ou les murets des jardins du bourg.

Elle n'a pas envie de mouiller ses espadrilles, elle les pose sur la cale, à l'abri sous un casier, et laisse les goémons les galets et toutes ces petites particules de coquillages humides donner à sa peau le goût des vagues. La saveur de la marée s'incruste entre ses orteils, ses chevilles bientôt ourlées de cristaux

collants, nacre et éclats de perle. Esquivant les algues, les orteils accrochant là un serpentin de varech, ici serrés dans un bref passage sur la vase molle et visqueuse, elle arpente la grève en un chemin sinueux. Les mollets saupoudrés d'un scintillement de sable, elle enjambe gouilles d'eau et petits tombolos, s'élance pour courir libre vers ce début de journée, le corps tout entier tendu vers l'espoir d'un avenir prometteur, enfin libéré des carcans ataviques. Le souffle ample dans l'air iodé, les joues rosies par l'effort, elle laisse aller ses cheveux au vent de printemps, dans la douce fraîcheur du jour qui point.

Elle n'a pas du tout l'intention de ramener la godaille pour déjeuner, non non, elle est là pour s'esquiver, larguer les amarres et partir avec la fin du jusant pour conquérir la baie, le monde peut-être aussi si le vent porte.

Le sable crisse sous ses pas.

Le film se rembobine lentement, c'était hier, dans la chaude lumière de fin de journée, une voix mystérieuse (ou était-ce le chant des mouettes ?) l'a guidée quand elle s'apprêtait à rentrer : « Prends ce chemin qui part entre l'école et l'eucalyptus, tourne au droit de

l'église, renonce à dévaler la rue du Vieux Puits et remonte plutôt le Vourh Koz jusqu'au Camembert. Ne te laisse pas aguicher par la descente vers le port, ignore ses lumières bleutées et laisse ta mémoire te guider entre les grandes maisons, puis à travers la lande jusqu'à la pointe où les pierres de Ty Guard sauront protéger tes fragiles pensées. Le doux ressac sur les rochers arrondis par les siècles et les lueurs irisées du crépuscule feront de toi l'architecte d'un monde plus doux, berceront tes rêves les plus fous d'un souffle tranquille, pour contempler l'avenir en toute sérénité. »

Là, en bord de baie, dans la caresse de la lumière déclinante sur les marches en granit, son cœur meurtri par les incohérences humaines s'est apaisé. La beauté naturelle et paisible de ce bout de terre enlacé par la mer a emporté son esprit dans une cavalcade de pensées, pour un voyage merveilleux entre Méaban et Teignouse, gardiennes de la Baie, puis le long du trait de côte de Port Haliguen à la pointe Churchill, pour reprendre entre Kernevoste et la Vierge de Kerpenhir qui veille sur l'entrée du Golfe.

Le sable crisse sous ses pas.

Assise au creux du tout dernier rocher avant le flot, elle a cessé de penser, de croire, d'essayer d'être là, elle a juste lâché prise. La voilà ce matin à guetter, à espérer l'avenir radieux promis par l'étrange guide : va-t-il vraiment venir, va-t-il apparaître au détour du sentier des douaniers, ou bien arrivera-t-il de la boulangerie des marches avec des ficelles de pain complet et quelques croissants parfumés, ou encore laissera-t-il sa plate remonter doucement entre les corps morts, accoster le quai des pêcheurs et lui tendre la main pour repartir ensemble vers une nouvelle destination ? Elle aimerait continuer à rêver, à attendre encore toute une vie plutôt qu'être déçue ce matin, plutôt qu'affronter l'absence, le renoncement, les espoirs bafoués et toute la comédie qui l'attendent si elle remonte bredouille de son escapade matinale...

Le sable file entre ses doigts.

Elle doit patienter, blottie entre deux coques pour ne pas être vue des pêcheurs matinaux ou des commères insomniaques qui peut-être arpencent les quais pour affronter leurs démons ou exorciser les peurs de femmes de marins esseulées. Dans le port encore

endormi, quelques drisses mal arrimées battent faiblement leur litanie aigrelette, berçant les derniers rêves ou accompagnant le lent réveil des couche-tôt, pour faire de cette nouvelle journée une succession d'actes routiniers et de pensées banales.

Le sable file entre ses doigts.

*

Printemps

Février traîne et se prélasser, nous offre les bourrasques manquantes au tableau de cet hiver étrange aux panachés de gris et ors qu'on accueille habituellement en cherchant les œufs dans le jardin pascal. Quelques mimosas alternent leur lumière avec les rouges ardents des camélias, parant les jardins fatigués d'une promesse de vigueur.

À Kerbihan, après ou entre deux fortes tempêtes, le bruit de l'eau qui repart entre les galets m'aide à reprendre souffle après une longue marche dans les rues qui mènent à la pointe. En une énième tentative de retrouver des traces du passé entre les anciennes fermes devenues villas de millionnaires, mes sentiments sont gris comme le ciel. Ici, on peut être hors du monde et toucher des yeux un univers, imaginer la vie des gens dans ces maisons quand ils y sont, préservés de tout besoin, à l'abri de toutes les misères qui

assailient l'autre immense partie de l'humanité, pour leur plus grand dédain.

Maria y avait renoncé en son temps, je laisse aussi à d'autres les murs hautains et les jardins aux portillons maintenant digicodés surplombant le sentier des douaniers. Joie profonde d'être en vie, mêlée à l'insondable étrangeté des humains. Chance d'entendre et voir la mer aller et venir en vagues éternelles, puissantes, tellement fortes qu'elles finiront bien par saper les remparts d'indifférence érigés quelques mètres plus haut.

La vie marine reprend doucement, relève des casiers, drague des parcs après le Trého ou livraison de matériaux de l'autre côté de la baie. Une mouette s'envole vers Houat, en un clin d'œil à Joseph Ponthus qui lutte là-bas dans l'Ouest, au-delà de la baie, entre Scorff et Blavet. Pour lui : saluer le jusant, penser aux jours heureux plus qu'à l'horizon assombri, pleurer un peu mais sourire aussi.

*

Quand on naît en mars, les premiers narcisses égayent les sous-bois depuis

quelques jours. On en dispose un plein broc ébréché sur l'étroite fenêtre de la salle commune de notre logis. C'est la première senteur printanière qu'il soit donnée de respirer, et chaque souvenir de cette saison en sera imprégné, qu'on le vive à l'ombre d'un palétuvier, au creux d'un vallon savoyard ou le long des côtes marocaines.

La lumière adoucie au travers des pétales d'un doux jaune d'aquarelle est, elle aussi, prémisses du renouveau printanier, troublant de ressemblance avec la blancheur éclatante de la clochette du muguet de 1^{er} mai ou la tendre violine de la bruyère estivale. Les couleurs tendres autant que puissantes se conjuguent également avec le vert absolu des jeunes pousses de chêne ou d'églantier qui tentent leur entrée dans le monde avant la venue des saints de glace. Quel enthousiasme, quelle impétuosité, mais quelle naïveté également de braver ainsi les derniers soupirs de l'hiver, quelle preuve de courage et de persévérance nous donnent tous ces jeunes êtres végétaux, à ainsi combattre vaillamment le souvenir encore cuisant des mois noirs pour annoncer le redoux qui ne tardera plus maintenant !

Ainsi, en ce long mois de mars à peine à son mitan, la frimousse espiègle des beaux jours pointe son nez. Et avec elle les signes et les sons de ce nouveau monde : le bruissement des jeunes lilas contre le mur du *penty*, le son flûté des oiseaux sortant enfin des rigueurs de l'hiver, le hennissement du cheval qu'on harnache pour partir au labour, les frôlements doux du linge fraîchement lavé qui finit de sécher au vent printanier. Mais aussi le couinement angoissant du cochon de lait achevant sa courte existence sous les mains du boucher, les coups sourds du vent mauvais malmenant toitures et grands arbres, couchant même parfois un pommier isolé, voire un grand pin à l'orée de la forêt du bas.

Ces nuits-là aussi, le battement crépitant de la pluie sur le carreau mal ajusté au chambranle des fenêtres. Les pierres les arbres le ciel, quelques maisons des quais une pinède, la mer qui va et vient, part et repart. Comme l'amour qui est là, était là, n'est plus. Le vent dans les haubans qui siffle. Le sable qui crisse sous la porte trop longtemps fermée, les volets qui claquent. La mer qui change de couleur, le ciel qui blêmit ou resplendit, c'est selon,

l'humeur la température le courant... va savoir. Tout passe et pourtant tout reste aussi. Mon amour ma solitude mes envies mes déceptions. La mer qui monte le long des pierres puis redescend, asséchant algues et rochers. Puis remonte pour abreuver de sel jusqu'aux plus basses branches des tamaris, les jours de grand coeff.

Et soudain tout est paisible, ensoleillé, reposant. Et après c'est la brafougne d'équinoxe, on craint que le toit ne s'envole, que les caves soient inondées, mais non, tout sèche, les ruelles ventées retrouvent quiétude et lenteur, les mamies osent ressortir entre les demeures cossues, quelques voiliers bravent les éléments après le Trého pour s'en aller quérir l'aventure au-delà de la vue des terriens. Et ainsi de suite depuis la nuit des temps et pour des générations entières. À moins que le monde moderne, le réchauffement climatique, ta mère ou le cousin de sa belle-sœur en aient décidé autrement.

Et on ne peut même pas croire en demain, car que serions-nous si cela advenait, ce qu'on a espéré ? De piètres copies de nos rêves, de pales avatars de la vie d'après, celle de quand

on sera grands et capables. Pour l'instant on serait des enfants, d'un demi-siècle certes, mais de tout petits êtres incertains et faiblards, bâillonnés par notre passé, affaiblis par nos savoirs, apeurés par l'idée d'avenir. On veut juste le présent, sûr et certain, l'air qu'on respire maintenant et l'eau qui coule sous nos yeux, qu'elle soit montante, descendante ou étale. Le jusant. Ça, c'est un mot magique. Plein de voyages, de vies, d'innombrables possibles. Des trucs abordables, touchables du bout de nos doigts fébriles, sans surprise de taille, mais pas monotones non plus. Des petits événements guillerets, des pensées positives, de la nonchalance et quelques petits pas de travers pour voir. Puis retour au point de départ, et recommencer. Avec des nuances. Ou pas. En tout cas *doucement, tout doucement*, comme dans la chanson.

Et se rappeler l'adversité supportée par Maria, sentir une dernière fois les miasmes respirés par ses enfants, ne plus douter qu'être ici aujourd'hui, ça ressemble au bonheur. Même si ici, comme en tout bord de mer encore un peu « préservé », ou même aménagé de façon harmonieuse par l'être humain,

persiste cette étrange impression que rien jamais n'arrive.

Les quais ont été refaits, aménagés près du Club de voile pour les promeneurs, les mamans à poussettes et les cyclistes du dimanche... il ne reste aucun goût de l'antan, quand seules les mouettes et les gamins du hameau en haut de la colline arpentaient la grève à la recherche de leur pitance quotidienne. Vers et petits mollusques pour la gent ailée, bois flottés et coquillages pour les *bugalez* livrés à eux-mêmes. Leurs mères étaient occupées au champ ou au lavoir, à détroquer des huîtres ou parties à l'usine de sardines que leurs pères approvisionneraient bientôt, à leur retour de la campagne en cours.

Aujourd'hui, les mâts des voiliers de course brillent au soleil levant, l'air frais du tout début de journée est déjà réchauffé par l'astre de printemps qui a réveillé toute la palette de jaunes éclatants : tulipes, jonquilles et autres forsythias rivalisent de lumières à chaque détour de ruelle. C'est Pâques, sa kermesse nautique, ses marins du week-end qui gardent bottes et ciré au bistro pour refaire la régate du jour, oublier le reste de l'année, la

fin de l'hiver avant de penser à préparer l'été qui arrive. Lâcher prise au réel, écouter enfin sa passion des longs bords échevelés à sillonnner la baie, puis des repas d'équipage par tablée de douze minimum, et les trois nuits interminables à danser. Et enfin savourer le dernier soir tranquille, tisane réparatrice pour anticiper le lendemain matin chagrin, tête qui tournera trop, mal aux tempes, aux cheveux, traits tirés, paupières lourdes...

La lune est montée dans le rougeoiement du couchant pour apaiser nos doutes – si jamais on en avait ? – au sujet de la nature qui nous en veut – légitimement – de la bafouer l'insulter chaque jour. Puis un lever de soleil qui allume un brasier à chaque carreau et chaque façade de maison endormie en bord de chenal. La mer toute belle toute calme, le ciel tout pur si pâle. La rivière s'est éveillée doucement au rythme lent des promeneurs matinaux, de quelques joggers et une ou deux grands-mères de bonnes familles revenant du bourg, le panier chargé des victuailles et d'une brassée de marguerites pour orner leur table des couleurs du printemps. Le long des minifalaises creusées par la mer, les racines des

pins centenaires ont construit de leurs entrelacements une étrange structure qu'on pourrait croire imaginée par un peuple de lutins ingénieux. Passerelles, ponts et viaducs s'emmêlent en d'harmonieuses volutes, traçant un réseau compliqué d'un bout à l'autre du surplomb de la plage, reflétant comme en un miroir goguenard, mais bien plus talentueux, les tentatives vaniteuses d'harmonie du monde des humains.

Fête des mères

Marie-Rose, Maria, Louise, Maman.
Mères, grand-mères, aïeules. Ce soir, veille de
votre, de notre « fête »...

Quelle émotion à vous sentir si proche, là,
dans mon cœur, et si lointaines aussi, là-bas,
où tout n'est que lumière... Maman encore ici
présente, que je peux toucher, embrasser,
entendre et voir sourire surtout, quel bonheur
inégalable ! Voir sourire sa maman, c'est une
éclosion de muguet au début d'un mai frileux,
c'est une explosion de jonquilles dans le sous-
bois qui s'éveille, c'est un embrasement de
pivoines au détour d'un jardin abandonné,
c'est une pluie de feuilles d'automne dans la
cour du lycée où on se perd un soir d'octobre,
c'est la dernière rose de l'année veillant sur
novembre embrumé, c'est une myriade de
papillons aux creux des hellébores d'hiver.
Alors que rien ne prévoyait le redoux, on a vu
surgir le velouté de leurs blancheurs
éclatantes, et le ciel s'est ouvert pour faire

place ample à nos plus humbles souhaits de douceur.

Mes Maman, Mamie, Grand-Mamies... Nous sommes du même sang, du même flux d'amour et d'énergie, semblables dans nos pensées, identiques amours. Nous semons l'espoir, la vie contre toutes les vilenies, l'enjoie d'un lointain prometteur, la liesse de nos cœurs à jamais unis. À cet instant, je vous sens proches de cette petite chambre bâtie de l'amour d'un homme, de la foi transmise par nos familles en un destin commun, de la beauté des gestes maintenant inscrits dans les veines du bois qui forme notre logis. Étrange sentiment d'accomplir un vieux rêve, une résolution ancienne qui aurait traversé le siècle et prendrait maintenant la plus belle forme, sous mon stylo et à travers l'influx nerveux qui traverse nos esprits, âmes, muscles et peau, pour toucher ici au plus tendre des aboutissements : enfanter. Fière d'avoir mené jusqu'à aujourd'hui la barque instable du souvenir, heureuse d'avoir réussi ce qui me semble être ma raison de présence ici, je sens le souffle profond des femmes de ma famille, caractères aguerris aux félonies diverses, des

hommes ou du destin, qu'elles ont dû affronter au long des décennies.

Il y a tout juste un siècle, ma grand-mère Louise se prépare aux épreuves du Brevet d'Études, sésame d'une existence qui se distinguera des vies rurales ou domestiques auxquelles sont habituellement vouées les filles de son entourage. Elle étudie vaillamment, brave enfant d'une dizaine d'années dont le frère est déjà le héros de la petite fratrie, le souvenir du doux visage de son père trop tôt disparu, la promesse d'un avenir radieux garni d'honneurs, de beaux voyages et de réussite. Elle sait bien qu'il lui faudra vaincre timidité et angoisse, se détacher de l'amertume et des tristesses infinies de sa mère pour tenter de s'embarquer sur le vaisseau du monde qui vibre et brille à quelques brasses de la rive. Elle sait déjà, petite fille fluette née quelques semaines trop tard pour connaître le doux sourire et les mains agiles de son père, qu'il lui faudra rire deux fois plus, cligner des yeux pour en chasser les larmes et faire face à la lumière trop crue du monde hostile, ou bien ombrer son regard de

mystère pour ne point en laisser paraître les émois ou les craintes.

Cent ans plus tard, il m'est donné de raconter cela, les rires et les incertitudes, les ombres et les volutes de vies de Trinitaines. Ce jour, Marie-Rose, Maria, Louise, Maman, vous êtes là dans mon cœur, nos âmes vibrent ensemble, vous m'avez amenée jusqu'aujourd'hui pour me souvenir de vous, vous aimer enfin pour celle que vous étiez, celle que demain grâce à vous je serai.

Solstice d'été

Parfois aussi, la pluie est comme un voile de tulle humide, sur la baie du coton un peu mouillé, la mer hargneuse et grosse, comme une lionne enceinte qui peinerait à atteindre la date du terme. Le vent cingle les gouttelettes de bruine sur le pare-brise. Les essuie-glaces, ces bouts de plastique noir, les retournent en rigoles le long de la tôle luisante. Mon âme est larmoyante pareil, engoncée dans la déprime, comme un corps de vieillard dans une moche gabardine usée. C'est ça, un vêtement usagé, en gros drap gris, me tient lieu d'enveloppe corporelle, de pare-chocks merdiques contre l'adversité du dehors.

C'est marée basse. La vieille chaîne épaisse enfouie par endroits sous les coquilles d'huîtres, les goémons échevelés et la pierraille polie de bord de quai, me laisse apercevoir les décennies défilant au gré du jusant. Tour à tour défilent des personnages emblématiques, réels ou imaginaires. De

vieilles femmes en coiffe vont cahin-caha récolter quelques paires pour agrémenter leur souper frugal - soupe de légumes du potager et premières fraises du jardin. Un skipper au ciré flambant neuf déhale son coursier des mers pour partir s'entraîner. Des étudiants enfin libérés des derniers examens ont les yeux qui piquent de la fête de la nuit dernière. Des enfants savourent une glace framboise-passion, assis avec leur mère entre les casiers de pêche et les voitures des voileux qui viennent de finir la régate du dimanche. Les multis, les zodiacs qui tournent entre les mouillages, les touristes qui déambulent sur les quais, bien sages entre les pots de fleur de béton façon coquillage reconstitué en usine et banc anti-allongement de SDF, tout cela n'a plus de sens. Ni le mât le plus haut, ni le sillage du Requin glissant légèrement vers son corps-mort, ni le souvenir des soirées de folie au Bar Tab' ou des barbecues improvisés sur la petite plage du fond du port, ne peuvent me ramener au temps où naviguer, boire des coups ou faire l'amour, tout ça avait la même intensité, les mêmes extases éphémères dont on croyait à la longévité infinie.

J'ai louvoyé moi-même, de l'adolescence à l'âge mûr, entre les chimères les écueils et les rivages paisibles. Accepter l'absence, chérir la présence, tenter d'être soi-même, quelle rude et passionnante épopée que cette vie de femme à La Trinité-sur-mer !

Aujourd'hui, le cœur comblé des délices d'une famille en harmonie, malgré l'air léger et la beauté inaltérable de l'eau scintillante, me voilà triste et fatiguée. Longeant le port en travaux, arrêtée par le feu tricolore qui permet une halte contemplative, il m'apparaît que la plus néfaste transformation subie par ce paysage magnifique - l'enchaînement harmonieux des plages, rochers, bosquets, ouvrant sur l'horizon splendide de la baie - la presque défiguration donc, a été de laisser se dresser des mâts de pavillon, des poteaux télégraphiques et toutes ces verticales qui hachurent la douce ligne immuable de la mer et son union avec la terre. Ici, on a construit une digue et puis un môle et on a posé des pontons, des bouées, et une darse flottante. Ici, on a gentiment bétonné la mer, entouré les flots le jusant les goémons de tout un tas de masses rigides et puissantes pour protéger

l'activité humaine des fureurs et des douceurs corrosives de l'océan, des vents et de la lente tentative de la nature de garder sa place, modeler l'univers, continuer le temps. Ici, on a patiemment dépossédé des villageois simples et tranquilles de toute possibilité de transmettre à leur descendance la capacité de perpétuer leur bonheur. Ici, pendant que je cherche à retrouver des traces du passé, à goûter aux charmes d'antan, d'autres s'évertuent à avancer à grands pas vers l'avenir, sapant sans vergogne ces velléités d'authenticité.

*

Belle saison

Les rires et les ébats de l'été. La petite plage ronde bruisse chaque jour des mille sourires de la journée à jouer dans le sable, s'éclabousser dans le soleil le temps de la marée haute, savourer le goûter préparé par Mamie pendant qu'on faisait la sieste ou contempler tranquillement le va-et-vient des bateaux entre les rives du chenal.

À l'heure de se rhabiller, les familles ressemblent à une ruche après le passage de l'apiculteur : « Où sont mes espadrilles, et toi qu'as-tu fait de ton chapeau, vite vite le manège va fermer, il n'y aura plus de glace chez le marchand, faudrait voir à se dépêcher, on risque d'arriver bien tard à la maison, il faut presque une demi-heure jusqu'au hameau là-bas de l'autre côté du bourg... »

Au débouché du chemin de ronde, on se sépare : les cousins repartent à vélo vers Carnac, la côte ne les effraie pas. Après quelques plongeons depuis le môle Tabarly et

un nième aller-retour jusqu'à la criée, ils doivent pourtant être bien fourbus, mais non, les voilà partis en danseuse par-delà la mairie. Leur baluchon, mouillé par les maillots rangés à la va-vite, tangue sur leur dos musclé par la natation quotidienne et dessine au creux de leur vareuse une mosaïque sombre et salée. Au mitan de l'été, le port grouille de *duchentils* et de voiles, l'air sec et léger donne aux verts mêlés du ciel et de la mer la fraîcheur ancestrale des marées d'équinoxe ou de solstice.

Ma tante nous claque une dernière bise et nous charge d'une bourriche à partager avec les parents ce soir. Une main en visière et l'autre calée sur sa hanche, elle observe la montée des passagers dans l'autocar qui repart vers Auray, s'enquiert une dernière fois d'un « vous êtes-vous bien amusés cette fois ? » puis réitère une nième invitation : « revenez vendredi, c'est le grand marché, on pourra pique-niquer si vous voulez ! ».

Le chauffeur, hébété de sa longue journée de trajets sous le cagnard, nous hèle à présent : « dépêchons messieurs-dames, c'est le dernier bus pour aujourd'hui » et nous voilà regrettant

de n'avoir pas secoué plus méticuleusement nos fonds de bermudas : ça crisse en s'asseyant et le trajet risque d'être longuet pour nos cuisses endolories par l'excès de sel et de soleil.

En passant le pont de Kerisper, dans un dernier regard vers le chenal et le quai d'où nous plongions si vivement tout à l'heure, je crois apercevoir, par-dessus le parapet du pont, se détachant dans la pénombre grandissante, la silhouette d'un voilier remontant de sa nonchalance les boucles de la rivière. Doublant Grassus, puis Les Presses, son doux sillage finit dans un dernier louvoyage vers sa bouée dans le vieux port. Un couple, dans une dernière tendresse, contemple la fin du jour, lorsque la Vaneresse resplendit, jouant à mordorer des dernières lumières du jour le sable ondulé par le jusant.

Et demain, la rosée sur la plage au réveil, les cheveux emmêlés du sel de la veille, la peau qui tire et ride été après année, les fabuleuses vagues et les tristesses, aussi. Tout cela est gravé dans les murs dorés par le couchant, sous les pavés reluis par les pas et les averses. La mer a bercé, câliné, ressassé,

ces mille et une phrases sur les quais échouées. Une laisse hétéroclite jonche maintenant ma vie de bouts de pacotilles, d'éphémères oubliées. Un enchevêtrement d'élans, de nondits et d'envies, mêlé à la découverte des visages et des noms, la recherche effrénée des sources de ma famille, la sensation de soif inextinguible de l'histoire enfin retrouvée.

*

Au gré d'une envie de farniente de presque fin d'été, me voilà face au Poulbert, assise au creux d'une crique de la Pointe Churchill, là où Marie-Anne, Pierre-Louis, Maria et les autres venaient autrefois ramasser des huîtres sauvages. Un siècle plus tard, c'est un autre spectacle qu'il m'est donné d'observer. Deux hommes d'âge mur, revenant d'une balade en canoë et vieille planche à voile, remontent tranquillement chez eux par les escaliers modelés dans la roche qui borde la cale de mise à l'eau. Un grand-père et sa petite-fille sortent de l'une des maisons nichées au cœur des propriétés donnant directement sur le rivage. Ils grimpent dans un

youyou pour chercher de quelques coups de rames un hors-bord mouillé un peu plus loin. À leur retour, la grand-mère descendue avec un autre gamin et un sac cabas sont hissés dans le semi-rigide par le capitaine, les voilà partis pour une belle virée de pêche-promenade en baie.

L'un après l'autre, des adultes rejoignent un jeune couple qui paddle gentiment entre les bateaux au mouillage. Peu après arrive le reste de la famille, une maman trentenaire avec deux blondinettes et un bébé en poussette-cosy, une femme d'âge mur et une jeune fille qui part, une paire de palmes à la main, rejoindre un nageur. Ils sont toutes et tous plus bronzés les uns que les autres, ont de larges serviettes de bain épaisse et des lunettes noires de marque. La famille tout entière colonise le peu de sable disponible en cette marée haute, remplissant l'espace de bavardages et d'ébats bruyants. On s'enquiert des prochaines vacances à l'étranger, de la suite d'études en grandes écoles, des affres de l'éducation des bambins, des nouvelles tendances de la mode ou de la rentrée littéraire de septembre.

L'horrible grue de construction de la future salle polyvalente de La Vigie enlaidit la ligne d'horizon à l'Est de sa forme d'énorme prédateur de verdure et d'histoire ancienne. Là où avaient lieu les séances de sport des écoliers du village, là où se sont jouées les parties de foot du dimanche après-midi entre voileux hilares, les idylles d'ados au coin du stade délaissé en soirée, ou les premiers tours de vélo à petites roues des plus jeunes, il y aura bientôt un cube de béton et son parking bitumé. Des résidents à temps partiel ou récemment installés ici pour finir tranquillement une vie de citadins des beaux quartiers y seront accueillis pour des sessions d'art musical, de « sports doux » ou des rencontres culturelles. Aléas de la vie moderne, désir de croissance infinie, hégémonie des nantis sur le vulgum pecus, chaque nouvel élément du paysage est comme une barricade protégeant des certitudes fragiles. Propriétaires d'une résidence secondaire, couples à la retraite s'occupant de leur descendance, jeunesse affranchie de toute contrainte ou responsabilité, tout ce petit monde évolue dans un écrin merveilleux,

apparemment inconscients de l'extraordinaire chance qui leur est offerte d'en profiter ainsi. La vie au plus près de ces gens, alternant périodes d'indifférence et d'exaspération, est pour les personnes « nés-natives » ou habitant La Trinité de longue date, un exercice d'équilibriste lassant. Telle la petite pousse d'herbe tendre qui tente chaque été de grandir au creux des rochers avant d'être laminée par les tempêtes et les grandes marées d'équinoxe, l'adaptation à cet environnement délétère pour maintenir une qualité de vie simple et authentique est un vrai sacerdoce. Les forces qui ont régi l'existence de mes aïeules les ont dotées de nombreux atouts et honorées d'une chance bien plus faste et durable que ces familles à l'abri de tout besoin matériel : celle de savoir affronter malheurs et incertitudes du destin en toute autonomie, sans cesser d'admirer les splendeurs offertes autour d'elles, sans oublier de savourer les petits bonheurs du quotidien qui effacent le souvenir des grandes amertumes.

Avant de repartir pour une nième balade dans le bourg, je passe au cimetière saluer Maria et Louise et leur demander de me

guider. J'entreprends alors de remonter le long du presbytère – ça y est, ils finissent de refaire la rue des frères Kermorvant, ça sent le bitume frais qui colle aux semelles de mes baskets - puis de longer l'église, étrangement brillante de propreté depuis le toilettage au millimètre de chacune de ses pierres, passer devant la boulangerie de la Butte aux persiennes définitivement baissées, errer entre les jardinets de la rue de la Caserne, enserrés par leurs petits murets de granit. Les maisons fermées, portes et volets clos, sont un désert bruisant des mille pensées susurées par les âmes qui ont vécu en ces lieux. Sur le port, j'hésite à tourner vers le pont ou partir vers les plages. Mes pas décident de remonter au-dessus de l'école de voile pour embouquer le chemin des douaniers et retrouver des bribes infimes de souvenirs de Maria. Sentier autrefois peu fréquenté hors saison, il est aujourd'hui parcouru par une multitude de promeneurs, solitaires en quête de grands espaces, retraités en pause digestive au plein air ou couples cherchant le creux d'un recueil de plage pour farnienter tranquille... Comme d'habitude, le chenal est lui aussi plein de vie.

Un ministe en mal de marée montante tente de se dégager de la vasière où il a imprudemment négocié son chemin vers le départ de la régate, un ponton ostréicole rentre, chargé, à en avoir la ligne de flottaison invisible, d'une cargaison de coquillages qui seront les délices de nos prochaines agapes. Les petits écoliers rentrent de leur séance hebdomadaire de voile, me rappelant par leurs chansons de jeunes marins tous les moments joyeux de ce renouvellement permanent du bonheur qu'est la vie trinitaine.

À chaque promenade, j'ai le même ressenti : c'est ici que je vis pleinement, entière. Le lien qui m'attache à ce village est serein, même si malmené au fil des ans par les vicissitudes que lui ont imposé la vie, les gens, le temps qui passe. À chaque fois donc, la même sensation de complétude, parfois suivie de près par l'étincelle d'une découverte. Aujourd'hui, c'est un portail ouvert en haut de la rue du Vieux Puits qui m'a laissé apercevoir une magnifique pelouse fraîchement tonduة, un penty au toit d'ardoises brillantes, des arbustes taillés au cordeau. Hier, c'est une conversation avec l'un des derniers « nénatifs » qui m'a éclairée sur les ambiances et

les événements du temps de son enfance entre rade et vergers. Demain peut-être, d'autres surprises viendront enrichir mon escarcelle à sentiments, ajouter à cette source prodigue de quoi comprendre les années, la longueur du temps, l'immobile attente d'un meilleur improbable. Plus que les persiennes closes et les devantures barbouillées de blanc d'Espagne, je pourrai alors contempler ce que nous ont laissé les touristes en partant. Plus qu'une vague impression de fête terminée à la hâte, ce repli vers les villes, centres de la vie, carrefours des destinées nettes et précises, ne sera plus un abandon de nos ruelles désertées, mais un riche déploiement de tous leurs mystères pour qui sait les partager. Me viennent alors les mots d'une adresse aux demeures, ancestrales ou modernes, pour leur dire émotion et espoirs :

Chère maison trinitaine,

Depuis plus de quarante ans je passe le long de tes murs, sous tes fenêtres ou devant ton jardin, je t'aperçois, me baladant sur le chemin côtier ou dans les ruelles du bourg,

bien à l'abri derrière une clôture, de grands arbres ou au bout d'un chemin.

Tu es petite, grande, belle ou laide, ancienne chaumière, villa au style art-déco, néo-breton ou moderne. Tes pièces, meublées de mélaminé triste ou de bois précieux, se comptent sur une ou plusieurs mains, ton jardin est inexistant ou vaste et boisé...

Comme celle de mon arrière-grand-mère, tu fus construite sur un lopin de terre ancestrale, pour une famille sans alternative de subsistance que de continuer à exploiter quelques champs de patates, un commerce dans le bourg, des parcs ostréicoles ou un bateau de pêche. Ou comme bon nombre, pour y abriter une nouvelle famille, un microcosme d'amour, de travail, de soucis, de galères et d'éclats de rire. Ou comme d'autres, par attrait pour cet endroit superbe, par envie de farniente au plus près de plages de sable fin et de rochers regorgeants de fruits de mer, par désir d'y amarrer un bateau pour des navigations en Baie ou vers le grand large. Ou comme certains enfin, pour faire fructifier un capital financier et augmenter ainsi une richesse déjà bien établie afin d'en jouir plus encore et/ou de

transmettre à ses descendants ou associés un patrimoine intéressant.

Toutes ces personnes ont cette chance commune : habiter à La Trinité-sur-mer. Chance de respirer l'air si particulier de ces ruelles, de ces jardins clos, de ce bord de mer. Chance de côtoyer des marins partant pour le grand large, des citadins en villégiature, des touristes mangeurs de glace, des enfants allant de l'école à la plage, des étudiants en détente post-examens, des jeunes mariés et leur noce, des hommes d'affaire en vacances, des familles en marinère-bottes en caoutchouc, des retraités bichonnant leur jardin ou déambulant sur les quais... et puis les boulangers, commerçants, enseignants, médecins, musiciens, plombiers,..., et aussi les antiquaires, attachées de presse, décoratrices d'intérieur, peintres ou secrétaires,... et toutes leurs sœurs, mères, cousines,... la liste est longue. Chance d'admirer le soleil éclairant le clocher de l'église, la douce couleur du temps passant sur la rivière, les embruns magiques saupoudrant la pointe de Kerbihan. Chance de regarder ses enfants bâtir des châteaux à Port Biren, nager à Men Allen ou bronzer à

Kervillen, jouer dans des jardins de curé ou dévaler la ruelle des Kérions avant de remonter la rue du Vieux Puits en d'incessantes cavalcades. Chance de naviguer vers le Trého ou La Teignouse, de refaire la dernière régate à l'Étage, au Carré ou au Quai, de partager ici un repas, là un verre ou une nuit.

Depuis quarante ans, je m'efforce de comprendre comment et pourquoi tant de richesses n'enchantent que si peu d'entre nous, je m'étonne de constater le manque de considération pour la nature qui pourtant donne tant sans compter. On voudrait protéger ses biens, sa famille, son univers, vivre en vase clos et confortable de l'entre soi à partager ces plaisirs égoïstes, à savourer toujours cette vie bordée de paysages enchanteurs. On voudrait voir perdurer les après-midis calmes, les lumières du couchant et les joies de l'aube tranquille. On voudrait imaginer un avenir serein en ces lieux convoités, une résurrection des pratiques justes et solidaires, pour le bien-être des habitants et l'équilibre des écosystèmes.

J'espère voir un jour l'humilité et la bienveillance éclairer les esprits. Je fais le vœu pour tes hôtes, chère maison trinitaine, de retrouver raison et compassion, de préserver les joyaux naturels de ce beau village, de veiller à transmettre amour et respect pour que longtemps encore La Trinité resplendisse contre vents et marées.

Maouezig d'An Drinded

*

Dimanche brumeux après tant de jours de grand soleil. Un air de blues féminin s'échappe d'une fenêtre sans volet à moitié cachée par les façades fermées des maisons du premier rang, aveugles aux beautés de la baie alanguie à l'étal de pleine mer. J'aime à penser que la mer a, là maintenant, la couleur de mon regard, juste mélange de ceux « châtais » de Louis-Marie et bleus de Maria. Me revient le souvenir des étonnements de ma grand-mère, quand je lui ai annoncé mon envie d'occuper à l'année la maison de famille. Elle qui a quitté dès que possible ce village, lieu de travail pénible dès son plus jeune âge, de

mesquineries et d'ennui, n'admettait pas que je puisse, jeune diplômée à l'avenir prometteur dans une instance internationale ou un grand groupe commercial, me contenter de taper des courriers ou répondre au téléphone dans une voilerie ou une petite agence de location de bateaux. Elle qui avait rêvé puis mené une vie ressemblant à celle de ses tantes, cousines et amies de la bourgeoisie nantaise ou parisienne, loin des quais et de la rivière, elle ne comprenait pas mon envie de voir, une fois les citadins repartis, la douce fin de journée sur le havre tranquille d'où la mer s'était retirée, laissant à l'air libre les goémons et de curieuses habitations de poupées disséminées aux creux de la vasière. Elle qui avait construit son nid loin des souffrances de son enfance ou de la tristesse de sa mère, loin du rappel aussi de tous les espoirs déçus, tentatives échouées de n'être plus considérée comme l'enfant surnuméraire, la jeune fille incomprise, la femme malchanceuse, l'éternelle anxieuse face aux puissances de l'argent et qui pare l'un après l'autre les coups bas du destin, elle n'imaginait pas souhaitable de regarder les lumières s'éteindre une à une aux fenêtres de

ces maisons, le couchant iriser pour quelques minutes encore les façades des résidences secondaires aux volets clos de fin de vacances. Installée à une centaine de kilomètres de La Trinité, elle avait depuis longtemps préféré les abords de la ville close de Concarneau pour couler des jours heureux.

Dans son salon, parmi les vases et les tableaux, souvenirs d'une époque que je n'ai pas connue, je ressentais cette profonde nostalgie et tentais de lui faire comprendre ma certitude : c'est ici que je veux vivre... Men Allen, Port Biren, les plages de mon enfance, la lande magique en arrière des dunes sauvages, les herbes grasses ondoyant au vent du Sud, les journées à l'assaut des rochers, les marques du soleil sur la nuque à la fin des matinées de pêche à la crevette dans les mares de marée descendante... Je sais aujourd'hui qu'elle redoutait pour moi les difficultés éprouvées tout au long de sa jeunesse, se sentant non désirée, ou tout du moins obligée de subir une existence indésirable, devant mener une vie austère et chargée de concessions aux rêves les plus doux de sa mère. Je ressens à présent toute la tendresse

qu'il ne m'a jamais été donnée de lui exprimer, jeune petite-fille ignorante de la brièveté de la vie, du poids parfois insoutenable laissé sur nos épaules par les anciens, les jours suivant leur départ définitif.

Comme tant de filles de l'autre siècle, elle a donné sans rechigner son enfance, sa jeunesse, ses plus belles années, pour aider sa mère à tenir sa maison et son commerce. Puis, quand enfin elle a pu trouver le bonheur avec son mari et commencer l'échappée belle hors de ce vase clos, l'affreuse mécanique de la guerre a bien failli la priver du joli destin auquel elle avait droit. Plusieurs années de séparation, de privations et d'angoisse quotidienne ont continué à forger son sacré caractère : elle n'a jamais démerité, jamais abandonné la partie, toujours fait front, vaillante petite femme protégeant ses enfants, ayant foi en l'avenir, en l'amour qui finirait bien par vaincre toutes ces tragédies. Traversant la France transformée en capharnaüm à la Libération, elle a définitivement quitté son village, son pays, pour rejoindre son mari et construire au Maroc une nouvelle vie. Là-bas, elle a trouvé le

soleil, la joie de vivre sans souci avec les amis et la famille élargie, les beautés du monde arabe et l'allégresse de voir grandir ses enfants en paix et de pouvoir leur offrir les études qui lui avaient tant manqué.

Mon cœur porte aujourd’hui les mêmes chimères que ma grand-mère en son jeune âge. Pourtant, elle m'a transmis la foi et le courage qui m'ont aidée à avancer bravement vers mon devenir. Elle m'a appris qu'en toute chose, en tout moment, la vie est belle si on y met du sien, si on sait reconnaître la chance d'être là plutôt qu'ailleurs, si on espère que demain sera plus beau grâce à l'amour et la confiance. Rêves et réalités, désirs et quotidien, me reste encore à assembler les pièces de cet étrange puzzle qu'est la vie.

*

Les mois noirs

Dans le village, tout est calme. Le vent achève de pousser quelques brindilles au pli du trottoir, le long du mur de l'épicerie. Plus loin, une gouttière tapote de quelques gouttes apeurées la grille de fer qui tamise les pluies d'automne en un lent ruissellement, direction la mer. Le ciel charroie une horde de nuages échevelés, l'air est dense et les nuances de l'eau reflètent son humeur jusque sur la rive d'en face, changeante au gré des saisons et des méandres de la vie. Comme une brume qui monterait un matin de printemps avant l'heure, les nuages avancent à haute altitude, cavalcade de flocons de coton de plus en plus gris, de plus en plus compacts.

Quelques bouts de ciel bleu cherchent à garder leur place, le vent leur mène la vie dure, ils ne seront bientôt plus qu'un lointain souvenir, là-bas, vers l'Est, où les grains n'ont pas encore gagné sur la lumière. Prémices de la pluie molle et diffuse, les bois se voilent et le pont ternit, il n'est plus qu'une arche d'un

blanc douteux aux bavures de mousse verdâtre qui rappellent tristement son âge et sa longue maladie. Les volutes d'un feu de cheminée qu'on imagine chaleureux se tordent et s'effilochent au sortir d'un conduit, les âtres des maisons voisines restent désespérément froids en attendant le retour des vacanciers pour la Toussaint et ses commémorations.

*

11 novembre. Maouezig va par la lande, seule. Le vent dans les cheveux, comme toujours surprise par la douceur de l'air malgré les bourrasques. Son cœur dans l'étau de l'absence, son âme partie depuis tant d'années, emportée sur les flots. Le déchirement de l'adieu en silence, la saveur salée des pleurs qui ne coulent qu'en elle-même, toute cette tristesse. Et au détour du chemin de ronde, le son des cloches qui battent lourdement, défiant les lois du temps, tailladant d'une nouvelle volée les souvenirs fanés. Envie de rentrer dans la mer comme on retourne en soi-même, être au premier jour ou au dernier, là tout de suite, mais ne plus rien sentir, ne pas encore

espérer, être dans le néant, encore et pour toujours.

Elle se rappelle les archets qui vibraient au soir de la St Jean 1912, guidant les danseurs au pas ferme et les femmes alanguies dans leurs bras audacieux. Et puis plus rien, juste le souvenir autour du lit froid, refait tristement semaine après semaine, le regard vide des veuves, des mères, des grands-pères. Ensuite, les flonflons de 1918, les grandes orgues qui jouent, puis les années noires, grises ou bleutées qui suivent. Chaque 11 novembre comme un nouveau chemin de croix, espérer pouvoir l'éviter, se cacher, disparaître. Et puis le 12 tout est pareil, les fleurs commencent leur décomposition dans les premières gelées ou les derniers rayons d'automne, sur le parvis de l'église, les feuilles crissent de même, les haies s'éclaircissent sur les talus, le sous-bois se pare de dentelles au petit matin, de rousseurs aux lumières du couchant, tout pareil. Rien ne change, quelques hommes font le carnet de bal des danseuses fatiguées, leur promettant un lendemain de rêve en se voilant la face, buvant leur honte de jouer leur jeu infâme sur toutes les scènes de la planète. Puis

viendront Noël et ses chimères de pacotille clinquante, le carême puis Pâques aux allures de fête printanière, et à nouveau la douleur de l'été qui mûrit jusqu'à rancir une fois encore les entrailles et les esprits abandonnés par la victoire. Pour recommencer encore et encore la même mascarade.

Comme sa mère, sa grand-mère et son aïeule avant elle, en cette fin de journée du 11 novembre 2018, Maouezig contemple la mer, sagesse éternelle, seule vainqueur de toutes les batailles, maîtresse de la maison Terre. Elle ne sait plus si remercier vaut mieux que reprocher, savourer est plus facile que détester. Action de grâce ou révolte sourde, le cœur arraché par la folie des hommes, elle erre ainsi sur la lande, seule.

*

Novembre au XXI^e siècle, c'est aussi, tous les quatre ans au moins et pour quelques dizaines de jours de solitude, des marins qui partent. Solitaires mais bien accompagné·es pourtant, par leur équipe à terre, par tous ces

gens qui les connaissent de près ou de loin, par tous leurs fans qui les suivront pendant plusieurs semaines sur les écrans ou en pensée, elles et ils vont tenter, le mors aux dents, de revenir le plus vite possible franchir la ligne virtuelle qui marque leur départ de ce jour. Quelques milliers de milles, quelques centaines de cartographies, une ou deux douzaines de semaines au plus, à peine deux mois pour le plus rapide sur son multicoque...

Elles et ils sont déjà, à l'heure qu'il est, hors de notre portée, en pleine mer et dans la nuit noire, affrontant vents et embruns pour leur plus grand plaisir. Partir en solitaire et en course autour du monde, larguer les amarres, quitter les amours, les ami·es – les emmerdes ? – et fixer l'horizon pendant soixante à quatre-vingt jours. Ne plus entendre le bruit de la circulation ou de l'air dans les arbres, mais « juste » celui des rafales dans les haubans, le claquement de la coque dans la houle, le siffllement de l'éolienne ou les vibrations de la quille. Ne plus sentir ni gaz d'échappements ni pot au feu qui mijote, ni la peau des êtres aimés, ni les fleurs ni le champ d'à côté après l'épandage, mais l'embrun, le ciré mouillé, la

vapeur d'un thé ou d'un plat lyophilisé vite avalé. Mais le ciel à perte de vue, la mer pour seul reflet quotidien à l'empreinte qu'elles et ils laisseront de ces heures-là, ici-bas.

Une trentaine de marins parmi les plus chanceux, trente êtres libres au plus haut point. Toutes et tous le reconnaissent, humbles et braves à la fois. Avoir choisi d'être seul maître à bord, quand autrefois on ne pouvait compter que sur d'autres que soi pour mener à bon port navire et équipage. Faire de chaque mille, de chaque risée, un allié pour atteindre ce quai bondé de monde qui célébrera la victoire. Bon vent les gars - les filles, revenez vite... et surtout en entier !

En attendant leur retour, je tente de mettre à distance l'angoisse de ne pas les voir rentrer et me réfugie au Latz, où les pas imprégnés d'humus s'accrochent à la terre en d'improbables traces dentelées de feuilles mortes. Parcourir les prés mouillés, tenter de trouver en humanant l'air frais une raison d'être là plus qu'ailleurs. Le soleil perce, entre les entrelacements du lierre et les branchages dénudés, la fragilité du monde. Une petite brume grise et dorée résiste encore à la lumière

rasante de l'hiver, tentative éphémère de rompre avec la grisaille, le tumulte et les vents violents des derniers jours. Les cimes des arbres murmurent d'un profond soupir leur lassitude de début de saison froide. La canopée ondule, vaste lacis de fils sombres ponctué des verts profonds et vifs des aiguilles de pins en bouquets. Au sol, seules les ronces et quelques genêts ont gardé leur couleur vive, que le houx égaye ça et là d'une ou deux touches de rouge. C'est la veille de Noël, la campagne attend comme nous un Messie imprévisible, comme un fantôme en château hanté.

Deux réveillons et quelques jours plus tard, balade de janvier sous les pins qui bordent les alignements de Kermario. Sentiment étrange d'être dans un endroit magique. Mes pas guidés par je ne sais quelle intuition, je me faufile entre les ajoncs, les ronces rampantes essaient de me retenir d'aller plus loin. Près d'un chêne solitaire agressé par une gale, je persévere, comme attirée par le vestige de je ne sais quoi. Là s'élevait peut-être une maison, l'habitat d'un ancien dont l'esprit hante encore les lieux... Ici, les pins ont grandi couchés, tronc parallèle au sol,

branchages emmêlés aux arbres avoisinants ou tout bonnement enracinés dans les fougères et les mousses.

Je découvre peu à peu ce qui m'a poussée à prendre les sentiers de traverse au lieu d'aller tout simplement arpenter les allées à travers les champs de mégalithes : ici se trouvait le hameau où Loeiza a caché son forfait, il y a plus d'un siècle, pour échapper à l'opprobre.

Quelque part entre Kermario et St Michel.

*

Chal a dichal

L'an dernier donc, aujourd'hui et demain peut-être encore, hélas, la tristesse, cette lente mélopée, barde mes joues de larmes en trainées moites. Balafrée de cicatrices béantes, chairs à vif des espoirs blessés, tumulte des cœurs déchirés. Rakka bombardée, Alep réduite à un champ de ruines, Gaza exsangue, Yéménites, Kurdes, Tchétchènes... Villes sans âme, bords de mer bétonnés, gestion piteuse des biens communs, disparition des abeilles, déforestation, effondrement des espèces marines, raréfaction des territoires vierges... Y a-t-il un pays, une rivière, un seul champ où les êtres humains peuvent se sentir en sécurité, paisibles, heureux ? Existe-t-il un espace-temps pour le bonheur ? Les années passent et la nature abimée par l'homme n'en finit pas de souffrir. Mon cœur avec. Comprendre qu'il n'y a pas d'âge pour être du monde des éveillés. Et s'arrêter au Pô pour regarder la mer scintillante, les mouettes qui planent et les

nuages survolant le paysage de leurs silhouettes rappelant les îles Britanniques, des religieuses enchaپeautées de chantilly ou de fugaces dragons ailés. Et observer le goéland stationnaire, la flotte de cormorans qui changent de récif à l'heure où les humains finissent leur café-digeo, pendant qu'un entraînement de voiliers bat son plein au large de Beg-Rohu, là où nichent, à l'École Nationale de Voile, les futurs champions olympiques et leurs mentors navigateurs ou météorologues.

La magie de la Baie opère à toute heure, l'horizontalité perdure, subrepticement hachurée par endroits de la trace d'un véliplanchiste ou de l'ombre massive d'un ponton ostréicole. Les parures d'argent et de nacre s'irisent selon les à-coups du Suroît, brise salée doucement réchauffée par l'astre aux rayons printaniers. Quelques âmes esseulées narguent vaillamment vent et goémons ramenés sur le sentier par la dernière tempête. À l'Est s'offre une palette de bruns-verts mêlés de pointillés laiteux ; une ou deux planches à voile bravent les flots aplatis par le formidable élan des rafales venues

d'Amérique. On distingue sur l'isthme les voitures et camions circulant telle une navette tissant éternellement l'écheveau reliant Quiberon au continent ; leur silhouette est comme une procession de scarabées ou de grosses fourmis, survolées par les ailes des kitesurfs, légers papillons de rêve planant sur le monde.

J'aime ce pays de vent, de mer et de rochers. Me tenir au milieu de cette nature millénaire, qui malgré les atteintes de l'homme à son intégrité conserve intrinsèquement le pouvoir d'apaiser mes craintes, mes douleurs et mes peines. La lente entreprise incessante des vagues à remodeler la plage, les mille embruns projetés dans l'air et sur les roches, la fluide courbe des pins penchés vers les toitures d'ardoise ou les murs de granit, l'impétueuse litanie du vent courbant herbes et arbustes, tout m'est enchantement. Et le vol stationnaire du goéland. Et la multitude d'écailles sur le dos de la mer, mouvantes et chatoyantes. Et les reflets de diamant sur les toits de Port Haliguen. Et l'inamovible élancement des perches des cardinales, noir, jaune, Sud, Ouest,

vailantes gardiennes des hautfonds malveillants.

Le ponton se remet en route, un IMOCA tente une sortie. Voile et coque noires forment une étrange figure géométrique tranchant sur le gris bleu de la mer. Douceur des courbes de la côte, rectitude de la ligne d'horizon, le paysage s'ouvre comme les bras d'une amante alanguie. Il fait frais pourtant, les bernaches dansent prudemment au plus près de la plage, bouchons légers éparpillés, agrémentant les vaguelettes telles des croches et des tierces sur une portée de mazurka. Le molleton soyeux du ciel pare le paysage d'une douceur ouatée. Là-bas une pointe de rouge, c'est un caseyeur en plein travail. Bientôt un rai de soleil souligne au loin la blancheur d'une voile quittant la Baie, vers la Pointe St Gildas. Le ressac est léger, à peine un frisotis sonore pour accompagner les petits caquètements de quelques canards en plein repas. Toutes voiles hissées à présent, le monocoque s'incline pour démarrer un premier bord vers la Teignouse. Triangle sombre, lignes tendues entre ciel et horizon, puis dans un virement, trait épuré tel un signet marquant la surface apaisée de l'eau,

comme un onglet aux pages d'un livre vivant. Une voile de kite déchire d'une marque blanche les masses sombres du bois de la presqu'île, comme un messager de la brume qui monte du large et engloutit peu à peu les contours de St Pierre.

Entre les rochers et la plage au sable cristallin, les bouées de corps-morts attendent tranquillement les premières embarcations de la saison. Dans quelques mois la crique bruissera des va-et-vient des pêcheurs, familles aux bottes en caoutchouc et autres arpenteurs de marée. Pour l'instant, rien ne vient perturber le calme ambiant, la nature règne. Merci à M. Churchill et ses descendants d'avoir su ne pas livrer ce territoire magique aux promoteurs et bétonneurs malappris. Mais voilà les jardiniers, un technicien de la compagnie des eaux, le charme se rompt pour quelques dissonances humaines.

Le ciel se couvre alors que la marée achève de faire disparaître les roches les plus élevées sous son friselis d'écume. Les villas gardent imperturbablement leurs volets bien fermés, resserrant entre leurs murs de granit ou de bois les souvenirs d'éclats de rire et de

longs repas de famille dans l'enchantement des étés partagés. Les algues ondulent, la brise fraîchit, quelques lueurs de printemps soulignent les velléités de vert nouveau des arbustes rescapés de la taille. Dans le lointain, l'horizon se transforme en nuée, la colère gronde et monte en d'imposants nuages. Le vent fou et les branches entament une nouvelle danse échevelée. Les oiseaux se sont tus, attentifs aux ébats des feuilles sous la bourrasque. La mouette, blanc vif sur le noir du ciel gris, passe entre les verts tendres des chênes au repos. Bientôt l'ondée survient, le suroît reprend sa course folle vers l'Est naissant. Cavalcade de moutons hirsutes, la mer en cet instant est un champ de bataille.

Préférant la morte saison aux bruits et trépidations qui envahissent les environs de Pâques à la Toussaint, je ressens le désarroi de Maria, passée à côté de la vie tranquille et confortable de ses tantes et cousines. Travaillant d'arrache-pied à la sauvegarde de sa petite famille, elle côtoiera les « gens de la haute » sans jamais faire partie du sérial de ceux qui ont tout, et plus encore. Comme elle, je frôlerai des sens et du regard la possibilité

d'une existence préservée du besoin ou de l'incertitude du lendemain. Comme nous, d'autres iront par les champs et par les grèves, petites femmes courageuses, bravant l'adversité, savourant chaque grâce donnée par l'univers de vivre en ces lieux magiques.

*

D'une main tendre et douce, Maouezig lisse les draps froissés. La nuit a été longue, mouvementée et ardue. En son sein elle a caressé le souvenir des beaux jours, des années passées telle une sarabande de banquets et de rires, de voyages aux confins d'un monde ancien et riche, aux rivages du temps où son pas allait, vif.

Certaines nuits sont plus fécondes que bien des journées. Les présences oniriques sont si puissantes qu'un doute subsiste au matin de n'avoir pas été physiquement transportée en ces lieux improbables et pourtant si concrets. Là, dans la douceur du sommeil, les plus belles phrases et les meilleurs scénarii attendent patiemment, déchaînant charmes et passions dès qu'on s'y

est abandonnée. Il faut alors affronter des démons, connus ou nouveau-nés, les personnages réels se mêlent à des étrangers si familiers que chacun n'est qu'un éternel comédien sur la vaste partition de la vie. Et toujours et encore, revoir l'angle du mur, là-bas sous la fenêtre, le parquet qui craquait, la vieille moquette usée, un rideau qui frémît, une porte entrouverte. Les souvenirs s'estompent, mais la silhouette du vaisselier de Louis-Marie est bel et bien toujours présente, rappelant combien étaient solides et forts : son amour pour Maria, leur désir d'émancipation, leurs rêves de bonheur.

En 1996, avant la mise en vente de la maison, chacun des membres de la famille pourra emporter un souvenir, qui un bibelot, qui du linge, un lit ou une armoire. Je prendrai la cafetière ébréchée, quelques vieux livres, un carnet de cartes postales, le portrait d'une femme en coiffe, des plats de faïence ancienne. Et ce buffet. Je garderai pour le chérir celui qui a vu trois générations partager un repas, boire, rire ou pleurer au fil des années. Du plus tendre de mes souvenirs d'enfant jusqu'à ce soir, il veille sur ma

maisonnée endormie, gardien de nos objets usuels, fidèle à celui qui l'a construit jusque dans sa bienveillante stature et ses intimes craquements. Il me rappelle chaque jour depuis vingt-cinq ans, le souvenir de celui qui n'a jamais entendu le souffle de ses descendants ni ne les a serrés dans ses bras, l'âme de celles qui l'ont tant de fois épousseté, la silhouette de tous les habitants de cette maison qui en ont ouvert ou refermé les portes. Leur grincement ténu résonne maintenant ici comme autrefois dans la cuisine de Maria lorsqu'elle y rangeait la vaisselle, en sortait un verre ou de quoi dresser la table. Il veille sur sa mémoire, œuvrant patiemment contre l'oubli et la disparition de l'histoire familiale, autant que pour la perpétuation des forces vives qui me tiennent debout, fière d'avoir dans les veines ce sang de Trinitaine.

On a laissé aux mains et aux épaules des chiffonniers d'Emmaüs la tâche ingrate de transborder les autres meubles vers leur deuxième vie. Le vieux buffet du salon a ainsi rendu l'espace volé toutes ces années à nos allées-venues contraintes par sa masse incontournable. Quand on voulait jouer à

cache-cache entre cousins, il ne laissait aucune place entre le porte-journaux et le mur. Quand on rangeait la vaisselle, on se cognait immanquablement entre ses portes ouvertes et l'angle de la table, lourde et massive elle aussi. Quand on ouvrait un tiroir, il fallait de la chance pour ne pas se coincer un doigt ou se démettre le poignet. Une fois la pièce libérée de sa présence épaisse, lumière et regards redécouvriront les couleurs originelles de la tapisserie flower power collée à la fin des années 70 par l'une des petites-filles. Aux délicats liserés roses sur gris de la première époque, elle avait préféré les fleurs jaunes et orange de la modernité. Les murs fraîchement tapissés de ce salon, l'exubérante brassée de marguerites peinte par sa mère artiste à même le mur de la cuisine avaient fait reculer de plusieurs décennies le souvenir du temps de sobriété et de tristesse où le parquet pas encore grinçant de vieillesse et les portes aux poignées rondes avaient accueilli une famille pour sa nouvelle existence. Dernière trace de ce temps révolu, une boite de bois vermoulu remplie de clefs dépareillées, étiquetées ou solitaires, nous laissera perplexes. Quelles

portes ouvraient-elles, depuis quand étaient-elles remisées dans cette soupente, qui les avaient manipulées au mitan du siècle presque achevé ? Le mystère restera et le dernier acte de cette œuvre sera de laisser le plus lourd trousseau sur le bureau d'un notaire, pour le bonheur d'une famille capable de restaurer la bâtisse délaissée, ou plus aisée que la nôtre.

*

Maintenant, il faut faire face au jour présent. Sur le bureau de mon ordinateur, ce vaste espace de présentation des centaines de documents contenus à l'intérieur de la machine, on peut voir, comme en filigrane, des visages, des paysages, quelques images un peu surréalistes, un grand kaléidoscope de vies emmêlées, de cœurs éparpillés, plus quelques lettres formant mots ou même phrases... Des morceaux de Maria, Pierre-Louis ou Loeiza, un peu de moi aussi, lancés vers d'autres, par la seule force de mon amour. Parfois, le soir, du fond de l'espace, en ricochet profond d'un ressenti intime, quelques bribes s'élancent vers la surface. Comme des bulles remontant des

abysses, telles d'infimes particules échappées d'un système immergé, mes pensées trouvent l'accès à la lumière, à la vie. Les voilà enfin concrétisées par deux-trois gouttes d'encre et autant d'influx nerveux de mon cerveau à la pointe de mes doigts. Toujours, je trouve fabuleux ce mécanisme en action sous mes yeux, guidant la plume en tentant de maîtriser la vilaine dictature du temps et des contingences matérielles. Alors ma gorge se dénoue, les tensions du quotidien se dissolvent, la sombre inquiétude s'échappe dans l'infini des peut-être.

Elle existe alors, celle qui d'une fenêtre penchée sur la rivière, humant la vaste rumeur du jusant, noircit d'une écriture précise les feuillets du récit en devenir. Elle est là, parlant aux murs de la vieille demeure, susurrant aux pierres du muret comme aux bouquets de narcisses fraîchement cueillis, chuchotant dans le dédale de chemins bordés d'ajoncs, contant enfin ce qu'il advint ici, là-bas, en des temps inconnus mais pourtant bien certains. Elle est bien vivante, arpantant la rue Er Velin ou la ruelle des Kérions, contournant la maison du maire de prudentes esquives pédestres, ne

laisson trace de son passage qu'en la prunelle étrange des chats abandonnés par leurs maîtres estivaux. Elle passe entre les haies et les murets, notant scrupuleusement la taille des fusains, le jour et l'heure où la marée a accroché aux grillages bordant la petite plage ces algues entrelacées, gardant trace et mémoire de chaque rayon éclairant la baie, de tous les nuages ayant chevauché l'horizon. En mille instants elle est présente.

Les rues sont presque désertes. Seules les peuplent encore, chétives reliques de la saison passée, quelques minces feuilles desséchées et brunies par les derniers soleils de l'été, il y a plusieurs semaines déjà. Elles se partagent les abords de la route bitumée avec de vieux bouts de papier agglutinés aux aiguilles de pins par les averses d'automne. La poussière de la fin d'été s'est mêlée aux coquilles d'escargots délaissées, aux mégots et autres saletés lâchement abandonnées par les touristes de fin de saison. Tout est calme, comme figé à l'approche d'une tempête, on dirait cet endroit hors du monde, comme ces scènes d'ex-voto encadrées sous-verre, derniers vestiges d'une époque révolue, maquettes nostalgiques de

vaisseaux disparus, chimères nées d'une imagination aujourd'hui éteinte.

Une vieille dame avance lentement au milieu de la chaussée. Est-ce l'air vif qui donne à son allure un rythme prudent, ou les chaussures neuves qui la contraignent à ces petits pas discrets ? On la croirait sortie d'un tableau de l'autre siècle, tant sa mise est classique et son regard errant par-delà des pensées certainement romanesques. Ses yeux embués de souvenirs tristes, ou bien par la sournoise humidité de novembre qui la tourmente, elle farfouille brusquement dans ses poches à la recherche d'un mouchoir.

Les maisons dorment tranquillement à l'abri des arbres séculaires, quelques rayons réchauffent ça et là des fenêtres closes de lourds volets de bois peints. On entend à travers les branches, par-delà les jardins, le ressac se briser doucement sur le sable de la petite plage. En moi comme en ces lieux se raconte l'histoire, la façon dont se sont déroulés les faits, les dialogues prononcés, les gestes ébauchés, les paroles tues et les passions consumées. Chaque fibre de mon être sait refléter l'exacte vérité, ce qui s'est passé

s'est gravé dans ma mémoire comme dans l'air ambiant... le tout est de le décrypter, apprendre à lire ces obscurs hiéroglyphes, savoir interpréter, comprendre puis restituer l'essence même de l'action, les couleurs de ces vies, le parfum d'alors. Être traductrice et magicienne aussi, un peu sorcière peut-être... mais comment, sinon, ressentir les présences, les effluves et les ombres qui se glissent entre les ajoncs dans la lande, les pins et les pierres levées, à travers les broussailles comme partout sur les plages, presque dans chaque vague rejetée sur la grève ? Du haut de la dune comme dans la pinède, au creux des rochers comme dans les taillis, voir les êtres, les vies, leurs errances et leurs moments de bravoure, la grande douleur de la vie et les immenses espoirs avant la mort. Se donner le temps, ou peut-être juste le courage, face à tout ce savoir, pour enfin retranscrire, donner à lire et à connaître à ceux que rien n'a informés, à celles qui dans l'ignorance avancent à tâtons, yeux fermés, âmes ignares.

Je voulais juste regarder, contempler, scruter les détails du paysage comme de mes sentiments, vagabonder avec les mouettes

entre les reflets d'azur sur l'eau ondulante, planer à travers les risées qui chatoient sur la vaste étendue de mes pensées, flirter avec le vent d'automne en regardant s'effeuiller mes souvenirs. Jongler avec les mots comme mes cils battent au rythme de mon cœur, essuyer mes yeux aux replis d'une branche de tamaris ployée au-dessus des rochers. Laisser tourner les girouettes échevelées, surplomber le granit du môle de sensations enivrantes, gloser le long des plages en espérant atteindre enfin le paisible rivage de ma conscience. Et le vivre. Et l'écrire. Et le laisser à lire.

Voilà pourquoi je suis ici, en vie, amoureuse comme dans mon enfance, éperdument fidèle à ce bout de terre en perpétuelles noces avec l'océan.

Douar ar mor, An Drinded ma bro.

Kerhino, août 1991 – septembre 2021

Généalogie Le Rouzic

Marie-Anne Rio 26/07/1809 - 01/06/1885	mariés le 18.09.1826	Albin Le Rouzic 01/09/1801 - 28/11/1879	Marie Julienne 30.09.1828 - 17.03.1913	mariée le 20.07.1856 à	Jean Marie LE GOIFF 01.02.1821 - 26/02/1896
		Marie Germaine 06.12.1829 - 01.02.1911	mariée le 19.09.1858 à	Jeanne Marie 21.03.1831 - ?	Jean Marie DANIC 02.01.1829 - 26.05.1896
		Julien 24.11.1834 - 23.09.1896	marié le 26.10.1875 à	Victor 22.03.1836 - 10.06.1837	Marie Vincente RIO 27/04/1852 - après 1912
				Rosalie 15.03.1838 - ?	
		Pierre Louis 14.05.1840 - 19.02.1896	marié le 15.07.1872 à	Marie Rose LE ROUZIC 25.06.1845 - 08.09.1927	
		Léon Marie 07.07.1842 - 17.09.1878	marié le 13.10.1877 à	Marie Hélène LE GOFF 25.08.1858 - 16.01.1895	
		Marie Anne 03.08.1844 - 28.03.1925	mariée le 15.07.1872 à	Joseph Marie LE ROUZIC 26.12.1842 - après 02/1878	
		Pierre Marie 01.01.1847 - 24.09.1923	marié le 13.11.1877 à	Marie Louise LE BAIL 15.03.1850 - 03.04.1917	

Marie Julienne & Jean LE GOIFF mariés le 20.07.1856	Jeanne Marie : 23.08.1859 - avant 1866		
	Léon Marie : 05.02.1861 - 13.08.1894 ?		
	Jean Marie 08.04.1862 - 19.05.1944	marié le 21.11.1899 à	Louisa RIO 01.01.1870 - 26.02.1900
		marié avant 1906 à	Olive THIBOUT 1880 - 02.01.1952
	Pierre Marie : 25.03.1865 - 12.04.1865		
	Marie Anne : 10.04.1866 - 24.08.1866		
	Pierre Marie 10.04.1866 - 04.06.1942	marié le 06.05.1895 à	Marie Rose LE ROUZIC 16.11.1874 - 08.02.1943
	Léon Marie : 12.04.1870 - 24.08.1966		
	Jean Marie : 15/08 - 24/08/1873		
	Marie Rose 16.11.1874 - 08.02.1943	mariée le 06.05.1895 à	Pierre Marie LE GOIFF 10.04.1866 - 04.06.1942
Pierre Louis & Marie Rose mariés le 15.07.1872	Ange : 15/09 - 21/09/1876		
	Léon Louis Marie 26.10.1877 - 25.02.1922	marié le 28.06.1910 à	Maria KERZERHO 01.01.1870 - 26.02.1900
	mort-né anonyme : 31/12/1879		
	Joseph Louis Marie : 18.09.1881 - 11.11.1968		
	Maria 28.11.1882 - 20.10.1972	mariée le 17.09.1907 à	Louis-Marie LE MARREC 24/03/1883 - 15.09.1912
Marie Anne & Joseph mariés le 15.07.1872	Anna Marie Eugénie 08.09.1885 - 04.09.1933	mariée le 29.03.1910 à	Joseph Marie KERZERHO 27/10/1878 - 12.10.1961
	Marie Anne 17.04.1873 - 01.12.1964	mariée le 15/04/1905 à	Théodore LE MARREC 29/03/1879 - ?
	Joseph Anatole 05.12.1874 - 23.05.1960	marié le 15.09.1906 à	Marguerite BERTOCK Allemande
	Rosa 04.11.1878 - 27.09.1946	mariée le 09.11.1902 à	Louis LE GOFF 01.10.1880 - 1934

Bibliographie

- « Par les champs et par les grèves, Voyage en Bretagne », G. Flaubert et M. du Camp - G. Charpentier et Cie, éditeurs, Paris 1886.
- « Les pierres de Carnac », in *Journal L'Artiste*, M. du Camp - 1858
- « Le Morbihan » - Claude Dervenn, J. de Gigord Éditeur, Paris Vie - 1930
- « Histoire de Carnac et de La Trinité-sur-Mer », Xavier Dubois – les Éditions du Menhir – 2011
- « La Trinité-sur-mer - Histoire et histoires du port 1940-2010 » Maurice Le Lamer, Association La Vigie – 2011
- « La Trinité-sur-mer – regards de mémoire » Association La Vigie - 2001
- « En passant par La Trinité-sur-mer», Association La Vigie – 1997
- Collection complète des revues annuelles de l'Association La Vigie - 1978 à 2020
- « En traversant le pont de Kerisper » Martine Rouellé et Emmanuelle Yhuel-Bertin – Liv'Editions 2015

« Les années 1900 à La Trinité-sur-mer et à Saint-Philibert » Jean-Christian Godon, Éditions du Capricorne 1982

« Galerie Bretonne - vie des Bretons de l'Armorique », Olivier Perrin – Ed. les oiseaux de papier - 2015

« Il y a un siècle ... la Bretagne. La vie quotidienne des Bretons », Bertrand Frélaut – Éditions Ouest-France - Janvier 2003

« Vieux métiers de Bretagne », Patrick Denieul, Le Télégramme Éditions – 2001

« Les 5 passions d'Erna R. », James de La Boullaye – Les Éditions du Menhir - 2020

Iconographie

(*traitement numérique par Christophe Le Potier,
<https://www.christophelepotier.com>*)

Plans cadastraux : Archives départementales du 56
Ferme de Kerallan, chapitre 1 : Marc Le Rouzic
Cartes postales : coll. privée de Patrick Pourchasse
Photos : Familles Le Marrec, Bachellerie, Abgrall

Remerciements

À ma petite maman chérie, son frère et leur cousine, pour le partage affectueux de leurs souvenirs d'enfance ;

À ma très chère Jo, pour sa présence chaleureuse ici et ailleurs, son regard aimant, son sourire malicieux qui font les envolées vers le meilleur au fil des mots et des pensées ;

À Caroline et Gaétan, pour leur affectueuse énergie qui m'a permis d'oser écrire et partager ces lignes ;

À mes cousins « à la mode Le Rouzic » et les membres de l'association DARMAR, sans qui je n'aurais su remonter le fil d'une généalogie si riche ;

À Bernard Dagorne, l'un des derniers Trinitains « nés-natifs », pour les belles balades mémorielles à Kerhino ;

À François Bon, <https://www.tierslivre.net>, qui m'a guidée, par ses conseils précieux et sa rigueur d'enseignant, dans le microcosme de la littérature contemporaine ;

À mes cher·e·s lecteurs et relectrices attentif·ves et bienveillant·es, pour leur aide précieuse, en particulier à Stéphanie Guenan, <https://www.sgplumes.fr> pour son professionnalisme et son enthousiasme à peaufiner ce texte ;

À Yomgui, brutalement parti un jour de juin 2019 alors que démarrait le projet de ce livre, pour m'avoir insufflé l'envie de raconter – repose en paix, mon ami ;

À Joseph Ponthus, pour m'avoir grand ouvert les portes de l'écriture et les fenêtres de la poésie au jour le jour, lui à qui j'aurais tant aimé donner à lire ces lignes, si seulement le 24 février 2021 n'avait été son début d'éternité…

... ces pages sont pour vous.

Table des chapitres

Dans les risées de la mémoire	9
Des champs à la rivière	23
Maria	53
Loeiza, un autre destin	69
Changements de vie	91
Maria chef de famille	111
De mère à grand-mère	161
Et maintenant, Maouezig	199
- Printemps	201
- Fête des mères	207
- Solstice d'été	217
- Belle saison	221
- Les mois noirs	225
Chal a dichal	243
Généalogie Le Rouzic	267
Bibliographie	269
Remerciements	271

Dépôt légal : Décembre 2021

**Achevé d'imprimer par Bookpress
www.bookpress.eu**

Imprimé en UE

**Les Éditions du Menhir
8, Le Henlis
56340 Plouharnel**

www.editionsdumenhir.com

ISBN : 978-2-492096-09-9